

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Pour l'amour de ma mère

Boucar Diouf

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Boucar Diouf



POUR L'AMOUR
DE MA MÈRE

ET POUR REMERCIER
LES MAMANS

les
éditi
ons
LA
PRESSE



Boucar Diouf



POUR L'AMOUR
DE MA MÈRE

les
éditi
ons
LA
PRESSE

ET POUR REMERCIER
LES MAMANS





Boucar Diouf



POUR L'AMOUR DE MA MÈRE

ET POUR REMERCIER
LES MAMANS

LES ÉDITIONS **LA PRESSE**

Titre : Pour l'amour de ma mère et pour remercier les mamans / Boucar Diouf.

Noms : Diouf, Boucar, 1965- auteur.

Identifiants : Canadiana 20190013486 | ISBN 9782897057374

Vedettes-matière : RVM: Diouf, Boucar, 1965—Famille. | RVM: Mères. | RVM: Écrivains québécois—21^e siècle—Anecdotes.

Classification: LCC PS8607.I68 Z46 2019 | CDD C848/.602—dc23

Président : Jean-François Bouchard

Directeur de l'édition : Pierre Cayouette

Directrice administrative : Nancy Lauzon

Responsable, gestion de la production : Emmanuelle Martino

Attachée de presse : Marie Thore

Éditeur délégué : Yves Bellefleur

Conception graphique : Célia Provencher-Galarneau

Photographies : Boucar Diouf et Caroline Roy

Révision linguistique : Élise Tétreault

Correction d'épreuves : Laurie Vanhoorne

L'éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition et pour ses activités de promotion.

L'éditeur remercie le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée à l'édition de cet ouvrage par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, administré par la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

© Les Éditions La Presse

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dépôt légal — 1^{er} trimestre 2019

ISBN 978-2-89705-737-4

Imprimé et relié au Canada

Premier tirage : mars 2019

Les Éditions La Presse

750, boul. Saint-Laurent

Montréal (Québec)

H2Y 2Z4



Je remercie mon père d'avoir écrit ce livre.

En lisant ce livre, je me suis senti triste pour ce que mon père a vécu et heureux de savoir qu'il s'est remis sur pied (en fait sur un pied). En lisant ce livre, je remarque qu'il y a eu d'énormes changements entre la vie de mon père quand il était jeune et sa vie maintenant. Je trouve que mon père n'a pas eu de chance quand il était enfant et que cette malchance a eu un gros impact sur sa vie maintenant avec moi, Caroline et Joëllie. En lisant ce livre, je remarque que Boucar a toujours gardé la tête haute, et ses efforts ont porté fruit. Papa nous raconte dans ce livre à quel point nos mamans sont précieuses dans nos vies. Je remercie aussi ma mère pour avoir été si gentille avec nous. Avant, papa n'aurait jamais cru être capable de faire ce qu'il fait aujourd'hui, pourtant avec les efforts, il y est parvenu et j'en suis fier !

Bonne lecture à tous !

Anthony Diouf, 10 ans



Dans la langue wolof de mon Sénégal natal, le mot « Terranga » signifie l'art de bien accueillir l'autre. Dans sa devise, le Sénégal se désigne lui-même comme étant le pays de la Terranga. Quant à ma mère, je trouve que par sa génétique bienfaitrice, elle a tout d'une mère Terranga... et elle est à une syllabe d'être une mère Teresa !





Introduction

L'AMOUR MATERNEL

Cette belle femme sur la couverture, c'est ma mère, photographiée en 1965, alors qu'elle était enceinte de son petit Boucar. Je dis cela un peu à la blague, mais c'est la seule photo de mon enfance, probablement parce que j'ai l'impression de me retrouver dans les yeux de ma mère. Je crois que mon premier vrai portrait d'enfant a été croqué une seule fois, quand j'avais sept ans. Les photographes n'étaient pas légion dans ma jeunesse rurale au Sénégal. Je suis le sixième d'une famille de neuf et je suis immensément heureux d'avoir atterri chez mes parents. Bien que j'adore mon père, je tiens surtout à raconter l'histoire de ma mère dans ce livre, pour dire à quel point son passage sur cette terre aura été une bénédiction d'abord pour sa famille, ensuite pour sa communauté. On a tendance à sanctifier presque par réflexe les figures médiatisées, mais beaucoup de vies extraordinaires passent pour ordinaires, des vies qui partent parfois dans l'anonymat. Je suis certain qu'une personne vous vient en tête en lisant ce passage. Pour moi, l'œuvre de ma mère mérite d'être écrite.

Aujourd'hui, maman marche le dos courbé et elle regarde plus le sol que le ciel. C'est le cumul des expériences qui a fait son œuvre, les expériences à oublier et qu'on n'oubliera pourtant jamais. Quand on lui parle de sa difficulté à se redresser, maman réplique avec son incomparable efficacité comique qu'il faut bien qu'elle commence à zieuter cette terre qui se prépare à l'accueillir dans ses bras. Mais entourez-la d'enfants et elle volette comme un papillon dans un champ de sorgho en fleurs ! Et ce bonheur ne se complétera qu'au moment où ses conversations avec les voisines seront enterrées par le brouhaha de ses petits-enfants qui se chamaillent, qui rigolent et qui tourbillonnent autour de son boubou coloré qui s'agite lui aussi.

Personne ne connaît l'âge exact de maman, même pas elle-même. Quand on lui pose la question, elle répond qu'elle est née au temps des arachides noires. Nos anciens se référaient ainsi à des événements naturels pour déterminer leur âge. Pendant que les uns évoquaient une invasion de criquets, d'autres mentionnaient une importante inondation, le

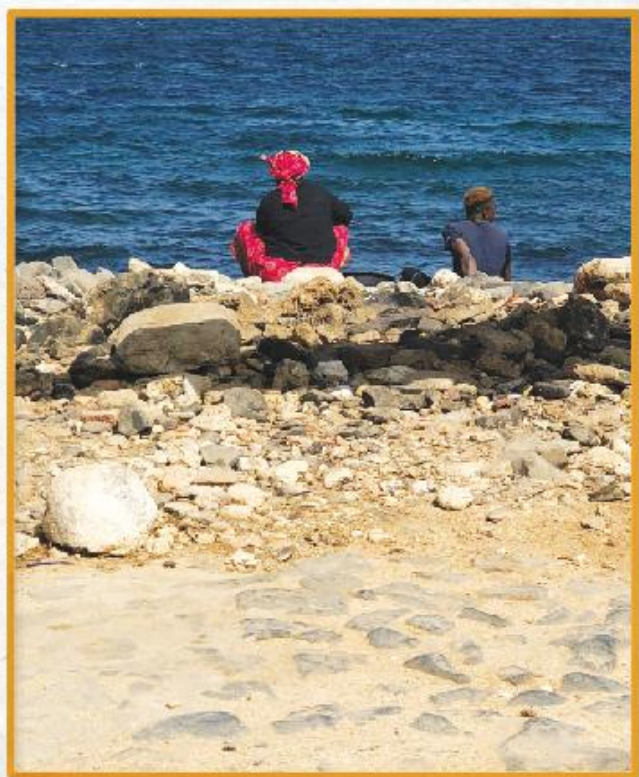
couronnement de tel roi, une sécheresse ou une famine. Aussi, pour donner un âge approximatif à tous ces gens, entre autres pour des raisons bureaucratiques, il a fallu établir une correspondance entre ces références naturelles et les dates du calendrier gréco-romain. Ma mère serait donc née vers 1935. Pour le jour et le mois de sa naissance, on repassera : la couleur des arachides, ici, n'est plus d'un très grand secours. Chose certaine, quand elle a vu le jour, les champs d'arachides de sa région étaient la proie d'une maladie, probablement d'origine fongique, qui avait noirci les récoltes. Cet événement, gravé dans l'imaginaire collectif, reste associé à sa classe d'âge.

J'ignore où se décide la distribution des fœtus dans le ventre des mamans, mais je considère avoir frappé le gros lot. Si j'éprouve le besoin de rendre hommage à ma mère analphabète, c'est simplement pour qu'elle puisse vivre la surprise de voir sa photo sur un bouquin. Quand elle demandera pourquoi quelqu'un a collé son portrait sur un livre, j'entends ma jeune sœur tempérer en lui expliquant que Boucar a noirci des pages pour raconter sa vie lumineuse. Et pour éviter que les émotions trahissent son visage, maman prétextera que les moutons qu'elle élève dans l'arrière-cour de la maison n'ont pas reçu leur ration alimentaire et elle s'éloignera en clopinant pour couper court aux compliments. « À trop applaudir un danseur, il finit par se tromper de pas » : ainsi disait-elle pour enseigner le devoir d'humilité devant les diseurs de compliments.

Maman a toujours inventé des rituels pour cacher ses émotions à ses enfants. Pendant des années, à la fin de mes vacances au Sénégal, elle me faisait croire qu'il fallait se serrer la main et regarder le soleil avant de se séparer sans se retourner. Il m'aura fallu une dizaine d'années pour comprendre que c'était là sa façon de me cacher ses larmes de séparation. Que dire aussi de ses comédies par temps de précarité alimentaire pour nous expliquer qu'elle n'avait pas faim, une mise en scène bien figlée pour éviter de dire qu'elle renonçait à sa part du maigre repas pour que les plus jeunes puissent avoir une portion supplémentaire.

Entre ma mère et moi s'étire un cordon invisible vieux de 53 ans que la distance, le temps et même la mort ne pourront rompre. C'est dans ce puits d'amour généreux que j'ai puisé les réserves qui me permettent d'étancher, du mieux que je peux, la soif de mes enfants et de donner du

sourire à mes proches ou à mes proches éloignés. Il arrive que des gens viennent me voir pour me remercier d'être ce que je suis. Que voulez-vous, même si nous ne sommes pas aussi essentiels qu'une enseignante ou un médecin, la vie des personnalités connues est remplie de ces gratitudes inattendues et parfois inexplicables. Chaque fois que ce compliment m'est adressé, je réponds que je ferai le message à ma mère, qui, en grande partie, a fait de moi la personne que je suis. Elle m'a enseigné à tendre la main et à garder le sourire. C'est cette philosophie d'ouverture d'origine maternelle qui explique peut-être cette tendresse manifeste des gens du Québec à mon endroit. Oui, ce projet d'écriture est très partisan, mais je sais aussi que partout sur la terre, il y a des gens qui, en lisant ces lignes, reconnaîtront une partie de leur maman ou de leur grand-maman, car, peu importe la couleur et la culture, nous partageons tous la même humanité. L'amour maternel dans sa plus pure manifestation dépasse largement les clivages linguistiques et géographiques.





Chapitre I

CONDAMNÉE À VIVRE

Ma mère que je veux remercier dans ce livre s'appelle maintenant Deo Diouf. J'ai bien dit « maintenant » parce qu'à sa naissance, elle s'appelait Gaskel, ce qui signifie « celle qu'on va bientôt enterrer ». Je sais que certains sursauteront en lisant ces mots, car ce choix de nom est déstabilisant pour celui ou celle qui ne connaît pas ma culture d'origine. Dans mon pays, il y a des gens qui portent des noms bien pessimistes comme celui flanqué à ma mère à sa naissance. Il y a des personnes qui s'appellent Kenbougoul (l'indésirable) et Koon (celui dont on pleurera bientôt le départ). Cette pratique atypique vient d'une croyance traditionnelle au retour des âmes. Quand une femme accouchait à quelques reprises de bébés mort-nés ou qui mouraient dans la tendre enfance, les anciens la considéraient comme souvent possédée par une Ciit, une âme errante qui transite entre le monde des vivants et celui des morts. Un peu comme un souffle, la Ciit s'insinue dans le ventre d'une femme enceinte et, dit-on, elle manifeste clairement son statut de revenante. Pendant que de futures mamans disent entendre le fœtus éternuer, d'autres racontent que leur bébé quitte leur ventre, le soir venu, pour le réintégrer au petit matin. Les légendes mettant en scène ces âmes errantes qui réquisitionnent les bedons maternels abondent dans ma région.

Les anciens savaient reconnaître ces esprits imprévisibles. Aussi, pour indiquer au souffle instable qu'on avait saisi son manège, les vieux recommandaient de marquer le corps d'un bébé mort avant de le porter en terre. On pouvait, par exemple, pratiquer une légère entaille sur le bout d'une oreille. C'est une façon, croyait-on, de démasquer l'esprit pour qu'il cesse son jeu malsain, qui provoquait beaucoup de chagrin chez les vivants. Consciente de porter des indices qui risqueraient de la trahir, la Ciit finissait par s'évanouir dans la nature pour laisser le ventre de la femme à un esprit plus sage et moins puissant. Des histoires de bébés naissant avec ces marques de reconnaissance abondent dans notre tradition sérère. Oui, cette pratique peut sembler bien macabre pour certains cœurs sensibles d'aujourd'hui, mais il faut tenir compte du contexte historique et culturel dans lequel elle a évolué si on veut comprendre toute l'histoire.

Quand les parents étaient persuadés d'avoir engendré un souffle revenant, ils

trahissaient l'enfant aux petits oignons. C'est qu'ils craignaient de contrarier le bambin qui, à tout moment dans sa petite enfance, pouvait plier bagage et retourner dans le monde des morts. De ces âmes instables, comme mon amie Ya Dikoon (la revenante), qui décident finalement de rester dans le monde des vivants, les anciens diront qu'ils sont dépositaires de connaissances mystiques. Certains devenaient d'ailleurs des sorciers-guérisseurs qui aidaient la communauté à combattre les forces maléfiques.

S'il y a ici quelques avantages à être une Ciit, le nom abominable qu'on donnait au bébé était loin d'en être un. Mais l'intention, au moins, était louable : il s'agissait de tromper le mauvais sort qui s'acharnait sur celle qui perdait ses poupons à répétition. On se disait, dans une certaine logique, que la mort ne voudrait jamais d'un enfant que les vivants semblent mépriser et rejeter. On espérait ainsi que le souffle démasqué arrête son jeu et accepte de se faire élever par sa mère comme un enfant normal.

Quand le revenant était identifié comme le grand-père, les choses se corsaient. Il arrivait que le nouveau papa qui reconnaissait l'âme de son père dans son propre enfant refuse de l'élever. Dans ce cas, on déléguait l'éducation de l'enfant à une tierce famille et de préférence dans un autre village. Les sciences de l'hérédité étant relativement récentes dans l'histoire de l'humanité, on peut comprendre l'existence de ces mystérieuses façons d'expliquer la transmission des caractères génétiquement codés.

Si les âmes font des allers-retours entre deux mondes, c'est parce que, pour les Sérères, la frontière entre la vie et la mort est bien poreuse. Notre vision traditionnellement circulaire de la vie humaine est une conception voulant que l'existence soit un cycle dans lequel la mort symbolise le retour de la semence qui régénérera la plante mère. Et si je divague sur les particularités culturelles de ma société d'origine, c'est parce que ma mère, surnommée Gaskel, avait été considérée comme un souffle revenu sur terre en empruntant le ventre de ma grand-mère maternelle que je n'ai pas connue. Pour cause, elle est morte après avoir accouché de maman. Dans leurs regards et leurs silences accusateurs, certains ont imputé la mort de ma grand-mère à la petite orpheline qu'elle a engendrée. Ma mère symbolisait la méchante âme qui n'avait pas ménagé le véhicule qui l'avait menée sur terre. Ce drame marque le début du destin qui allait façonner celle qui deviendrait ma maman, une femme dont la touchante histoire a laissé des traces encore perceptibles au fond des yeux. Ma mère, c'est

cette femme dont le sourire n'arrive pas à cacher le puits de tristesse dans les yeux.



Maman, j'ai parfois l'impression que tu as passé ta vie à vouloir te faire pardonner la mort de ma grand-mère. Tu es parmi les personnes les plus généreuses et sensibles aux drames humains que je connaisse. Je parle toujours de toi comme la femme qui aime répéter à ses enfants que bien avant les médicaments et les docteurs, l'humain est le meilleur remède pour son prochain. Des âmes éprouvées, tu as toujours essayé d'en soigner, toi qui préfères le verbe « partager » au verbe « donner ». Tu dis souvent que lorsqu'on partage, on se sépare de quelque chose à quoi on tient, alors que donner peut parfois être une simple façon de se débarrasser d'une chose à laquelle on ne tient pas. J'aurais aimé, maman, que tu partages un jour avec moi le fond de tristesse dans tes yeux, mais je sais aussi que ce n'est pas la façon de faire dans notre culture, et tu as toujours refusé de regarder longuement dans le rétroviseur de ton histoire de vie. J'aurais aussi envie de te dire combien je t'aime pour ensuite te serrer dans mes bras, mais cette façon de faire, héritée de ma vie occidentale, contraste également avec notre manière traditionnelle de célébrer l'amour et l'attachement. Pour les gens de ta génération, l'amour, on ne le dit pas, on le montre par la présence et par les actions tout simplement. Je suis même certain que tu ne saurais pas quoi dire ni comment gérer tes émotions si j'essayais de te serrer dans mes bras. Je raconte souvent à ma femme, Caroline, ta façon bien originale de me dire que tu es très contente de me revoir. En dehors du sourire et de la tendresse qui trahissent tes yeux tristes, en me voyant débarquer chez toi, tu soulignes toujours que j'ai pris du poids et que, par conséquent, le Québec est une terre bien généreuse avec moi. Après ces premiers mots doux bien atypiques, la nourriture demeure ton mode d'expression de l'amour le plus incarné. Demander qu'on prépare à quelqu'un son péché mignon ou se lever malgré les moteurs de son corps vieillissant pour faire mijoter personnellement à un enfant la recette qui le réconfortait dans sa jeunesse est ta façon de lui dire à quel point tu le portes dans ton cœur. D'ailleurs, je ne connais aucune expression vraiment adéquate en langue

sérère pour dire à une mère qu'on l'aime. Quand on sort le mot « bougue », qui signifie « aimer » dans notre parler, c'est pour déclarer sa tendresse à l'autre sexe ou pour exprimer son désir de faire ou d'obtenir quelque chose. À croire que, dans notre langage, l'amour pour sa mère semble orphelin. Pour les autres formes d'amour qui nous lient aux membres de notre famille, l'action et la présence sont les seules façons traditionnelles de les exprimer. C'est pour ça, maman, que tu dis souvent que c'est le pied et non la bouche qui trace le chemin de la parenté. Quand on aime quelqu'un, il faut se déplacer pour aller le voir. Une fois sur place, plus besoin d'exprimer son attachement verbalement. S'occuper de la parenté et partager son temps, ses joies, ses peines et ses avoirs avec elle suffisent amplement à lui démontrer ce qu'on appelle l'amour parental. Fort de ces enseignements, j'ai décidé d'emprunter le chemin de l'écriture pour te remercier. Tu m'as enseigné la solidarité, aidé à faire de mon handicap physique un puissant levier, sacrifié tes maigres ressources pour me donner une éducation, sans oublier de m'encourager à avancer en me pointant les cibles à atteindre pour améliorer ma vie. Pour toutes ces raisons et bien d'autres, je veux raconter dans ce livre à quel point je te porte profondément en moi ; je veux perpétuer ta mémoire du mieux que je peux dans cette langue qui t'est complètement inconnue. Au-delà de ce témoignage de gratitude à ton égard, ce livre est aussi un plaidoyer pour le respect des femmes, une invitation à remercier toutes les mamans du monde pour ce que nous sommes. Aimer et admirer sa mère ne sont-ils pas des raisons suffisantes pour aiguïser notre sensibilité devant le sort réservé à d'autres mamans partout sur la terre et devenir un allié des femmes dans leur longue lutte pour l'égalité entre les sexes ? Je me considère chanceux d'avoir eu Gaskel comme mère. J'ai gagné le gros lot de ce que le biologiste en moi considère comme une loterie cosmique de distribution des gènes.



Merci à cette loterie cosmique

Une question existentielle me taraude depuis des lustres : pourquoi sommes-nous nés dans un pays et pas dans un autre ? Et d'autres sous-questions

jaillissent de la première : pourquoi avons-nous les parents qu'on a et pas d'autres ? Y a-t-il quelque part un bingo cosmique dont la nature actionne le boulier ? Ou une gigantesque loterie céleste qui décide que tel souffle rebondira dans telle famille aimante et tel autre sera parachuté dans une famille dysfonctionnelle ? Si les fœtus savaient ce qui les attend de l'autre côté des voies génitales de leur maman, je parie que certains essaieraient de faire demi-tour pour regagner le confort utérin. Dans le bingo de la vie, certains héritent d'une carte pleine, d'autres ont seulement la ligne du milieu et, malheureusement, quelques-uns débarquent dans ce monde avec le seul jeton du milieu. Ces derniers naissent dans une famille où l'amour se fait rare, ils héritent de lourds bagages qui les empêchent de faire leur petit bonhomme de chemin. Le poids de notre existence est intimement lié au site de rencontre entre le spermatozoïde et l'ovule, eux qui portent notre programme constitutif : l'ADN. Ainsi, le premier cadeau que la nature offre à un humain, c'est un environnement familial propice au développement de ses ailes et de ses racines, et ce, pendant toute sa courte promenade terrestre, un parcours où chaque pas le rapproche de la ligne finale fatale. La nature a oublié de dire au fœtus que naître, c'est aussi écoper d'une peine à perpétuité dont la durée est représentée par notre espérance de vie.

Un scientifique comparait l'existence humaine à une promenade sur un terrain où il pleut d'énormes briques. J'ajouterai à cette image déjà fataliste que tant qu'on est jeune, le poids des blocs semble moindre, d'autant que notre énergie et notre agilité nous préservent de leur impact. En vieillissant, ces briques paraissent prendre du volume et arriver de plus haut ; aussi la probabilité d'en recevoir une sur le ciboulot s'accroît. Dans le contrat que les parents font signer au bébé naissant, il y a en petits caractères une clause indiquant que chacune de nos respirations nous rapproche toujours plus de la mort. Le sort réservé à ceux qui arrivent au monde dans des environnements peu recommandables est d'autant plus triste. C'est comme si la nature les avait punis alors qu'ils ne sont coupables de rien. C'est peut-être ça, le péché originel.

La destinée humaine a toujours été au centre de mes questionnements existentiels. Et cette préoccupation remonte à mes dix ans, du temps de mon ami Omar, un garçon qui, côté géniteurs, avait manqué de chance. Encore aujourd'hui, je revois ce camarade d'enfance allongé près de la grande mare du

village... À l'époque, pendant la saison sèche, on creusait des puits sur le site de cette mare dans le but de façonner des briques à partir du sol argileux. Rien de plus utile pour la construction ou l'entretien de nos cases ! À la saison des pluies, quand l'eau s'étalait sur les lieux, il était très ardu de localiser ces profonds trous, surtout pour un novice. Et mon ami Omar ignorait qu'il fallait éviter les endroits sans nénufar. Il ignorait que ces sites, trop creux, empêchaient ces plantes aquatiques de s'enraciner. Omar était, comme nous, un chasseur d'oiseaux. Et, comme nous, il faisait griller ses oiseaux au bout d'une broche pour en faire des compléments alimentaires. Le jour du drame, il avait abattu au lance-pierre un cormoran de taille. Le problème, c'est que l'oiseau flottait dans un coin dangereux de la mare, un coin jalonné de ces profonds puits. Et Omar ne savait pas nager. Frondeur – et probablement affamé –, il risqua tout de même quelques pas dans l'eau, faisant fi de nos cris d'alerte. À peine avait-il posé la main sur sa proie qu'il perdit pied, glissa et commença à se débattre dans l'eau. Nos cris d'horreur résonnèrent si fort que les adultes accoururent, mais trop tard. Lorsque le premier se pointa, l'eau était redevenue calme. Omar, comme son oiseau, gisait au fond de l'eau.

Plus de 40 ans plus tard, l'image de notre ami disparaissant dans le marigot hante encore mes nuits. Les recherches pour retrouver son corps furent laborieuses. Il a fallu demander à un vieux pêcheur d'implorer l'esprit des eaux pour qu'il nous indique l'emplacement exact de la dépouille. Après une série d'incantations psalmodiées dans un langage mystique, le vieillard nous pointa un endroit où on a effectivement trouvé le corps d'Omar. Certains vantent encore des prouesses divinatoires de ce monsieur, mais je crois que c'est sa longue expérience avec le milieu aquatique, bien plus que ses connaissances ésotériques, qui avait fait la différence.

Ainsi mourut mon ami Omar, pauvre enfant issu de parents inconnus. Je me souviens qu'il vivait dans une famille d'adoption pour apprendre le coran. Souvent violenté par les enfants de son professeur, Omar souffrait beaucoup. Et en silence. Pendant ses rares escapades, il chassait les bêtes à plumes avec nous. S'il n'avait pas la main chanceuse, on le voyait se promener d'une maisonnée à l'autre à l'heure des repas pour glaner de la nourriture. Il recevait des restes de table qu'il entassait dans sa petite écuelle avant de s'éloigner pour manger en solitaire sous un arbre. Les rares fois où on le voyait rire, c'était à la saison des pluies quand il venait se baigner avec nous dans la petite mare, celle

qui nous servait de piscine publique. Il dévoilait alors un corps maigrelet marqué par toutes les violences du monde. Des cicatrices traversaient son dos, comme autant de coups de pinceau lancés par un artiste fou. Une œuvre abstraite des plus abjectes. Je me rappelle m'être dit que sa vie devait être un enfer. Pour son aventure terrestre, Omar était ce garçon mal outillé par le hasard cosmique qui guide la perpétuation des gènes.

J'ai longtemps cru qu'Omar m'avait envoyé un dernier salut de la main avant de se perdre dans la mare, comme s'il allait enfin sortir de son enfer. Le lendemain de sa noyade, on l'enterra. Ce fut bref. Et le surlendemain, la vie s'empressait de reprendre son cours. Aussi rapidement. À l'école, personne ne semblait vraiment endeuillé. C'en était presque ingrat. Omar avait pigé des parents qui n'avaient éprouvé aucune tristesse à l'abandonner dans cet endroit où il passait plus de temps à mendier parmi les maisons pour son pseudo-professeur qu'à étudier les textes sacrés. Chaque fois que je pense à lui, je me dis que la vie a été bienfaisante avec moi ; je me dis que, tout compte fait, le siège utérin pour mon développement embryonnaire était idéal ! Mieux encore : la nature a été tendre à mon égard, aussi bien pour la sélection du spermatozoïde de papa que pour l'ovule de maman.

Dans les souvenirs d'enfance qui me font réaliser ma chance d'avoir hérité d'une maman en or, il y a aussi une histoire d'amour impossible. À 11 ans, j'étais amoureux de Minata, une sublime Mauresque chez qui j'allais livrer du lait. (C'est une histoire de laitier pas comme les autres !) Je me souviens de ses grands yeux et surtout de ses dents blanches, parfaites, qui sont propres aux enfants maures. On disait que les Maures n'attendent pas que les dents de lait de leurs enfants tombent d'elles-mêmes ; il faut les arracher à un moment précis afin que la repousse soit impeccable. Vrai ou faux ? Allez savoir !

Chaque fois que ma jolie Mauresque se hasardait à se promener dans le village, les garçons se retrouvaient, comme par hasard, sur son chemin pour la faire sourire. Aussi, chaque fois que je lui livrais le lait, je me faisais un point d'honneur de lui remettre la bouteille en mains propres. Ma récompense anticipée ne me décevait jamais : Minata s'approchait et son sourire tuait toutes mes défenses. Je lui tendais la bouteille en m'efforçant de contenir ma tremblote, et je retournais à la maison, en me trompant de route, la tête remplie d'elle. « Boucar, tu as encore oublié l'argent du lait ! » disait maman, systématiquement, quand je revenais à la maison. Ainsi allait ma vie

d'amoureux platonique jusqu'à ce que ma jolie Mauresque disparaisse.

Elle avait dans les 12 ou 13 ans, pas plus. J'avais beau m'enquérir de Minata, ses proches me répondaient chaque fois qu'elle était absente, si toutefois ils daignaient me répondre. Où se trouvait-elle ? Le mystère était total. Les scénarios catastrophes se succédaient dans mon jeune cerveau. Était-elle retournée en Mauritanie, le pays d'origine de ses parents ? Pourquoi sa famille faisait-elle la sourde oreille quand je m'informais d'elle ? La rumeur courait qu'elle s'était fait kidnapper et qu'on l'avait mariée de force à un prétendant venu d'on ne sait où. Loin d'accepter ce scénario trop pessimiste, je penchais plutôt pour la thèse de la maladie. En effet, un jour que j'allais livrer le lait chez Minata, je l'avais entendue pleurer derrière la maison. Elle gémissait comme si une douleur intense l'accablait. J'avais contourné la maison, jeté un coup d'œil dans la cour, mais ma Mauresque restait introuvable.

Un an passa. Un après-midi, tandis que moi et ma bande de copains volions tranquillement des mangues dans le jardin de la famille Diome, une silhouette féminine atypique, pour ne pas dire énorme, attira nos regards. Je reconnus Minata. Et elle ne souriait pas. J'étais sans mot. « On dirait qu'elle a été gonflée avec une pompe à vélo. Tu crois qu'elle est enceinte ? » chuchota Alioune, en la dévisageant. Après le mystère de la disparition, il fallait maintenant élucider celui de l'engraissement.



C'est toi, maman, qui résolus le mystère. « C'est le Mbélakh », m'avais-tu dit, une note de dépit dans la voix. Et tu me parlas longuement de cette pratique culturelle spécifique aux Maures, de ce gavage des fillettes. Tu me racontas que plusieurs familles comme celle de Minata respectaient le Mbélakh. Et tu savais que sa propre mère avait engagé une spécialiste du gavage qui avait pour tâche de soumettre la jeune fille à un régime d'engraissement. Tu me parlas des supplices que faisait vivre cette engraisseuse à Minata : « Il arrive, Boucar, qu'on attache la candidate au gavage avec des menottes ajustables pour l'empêcher de bouger pendant ces repas. Et si la fille refuse d'avaler la nourriture, la gaveuse serre les menottes pour l'obliger, par la douleur, à abdiquer. J'espère que Minata n'a rien subi de tel. » « Et si elle vomit ? » demandai-je à maman. « Ça n'est pas une option, me répondit-elle. Dans certains cas, l'engraiseuse peut même

l'obliger à l'ingurgiter. C'est peut-être pour cette raison que Minata gémissait de douleur l'autre jour ». Tu hésitas un moment avant d'ajouter : « Évidemment, les repas sont très riches. On prépare des ragoûts à base de viande grasse de mouton et de chèvre ». Puis, tu baissas la voix : « Et chaque matin, la nourrisseuse lui fait avaler beaucoup de lait caillé mélangé à la bouillie de céréales bien sucrée. » Le cœur me serra. « C'est le lait que nous lui vendons, Boucar. Le lait que tu lui apportes... »



La culpabilité m'avait terrassé. Je me voyais comme un complice de cette torture. J'étais à la fois l'amoureux et le bourreau. Ce fut terrible quand j'y repense. L'objectif ultime du gavage est de distendre au maximum l'estomac de la fillette, de lui faire manger des aliments riches en sucre et en graisse sans lui permettre de dépenser la moindre calorie. Une fois son ventre habitué aux énormes rations, la fille obèse cherchera à le remplir au maximum de sa capacité toute sa vie. Comment pouvait-on transformer une jeune fille en santé comme Minata en une jeune fille qui peinait à marcher ? À l'époque, certains hommes maures préféraient les femmes très, très rondes. En plus d'être un signe de fierté et de richesse pour la famille, gaver sa fille avant de la marier était perçu comme un investissement qui rapporterait. Tout cela était légitimé par des croyances illogiques profondément inscrites dans la conception masculine de la beauté féminine. Le malheur des unes faisait ici le bonheur des autres.

De toutes les manigances masculines pour contrôler les femmes d'Afrique, le gavage, tout comme l'excision, est parmi les méthodes les plus sadiques parce qu'il s'attaque à l'intégrité physique de la personne. Il y a fort à parier que les hommes maures de l'époque préféraient ces femmes gavées pour leur passivité : il est plus aisé de contrôler une compagne incapable de s'éloigner de la maisonnée. Ce surplus de poids est une prison dont la fonction est d'isoler la porteuse et de lier sa liberté au boulet de la dépendance, qu'elle soit physique ou mystique.

Leur condition imposait à ces femmes d'être plus souvent assises que debout. Pour ces Maures, les vergetures étaient des symboles de beauté et de fertilité. Ils préféraient les lignes de beauté plutôt que les grains de beauté. Et plus la femme en développait, plus elle était désirable. D'ailleurs, pendant mon

enfance, des maris maures faisaient souvent la cuisine et d'autres tâches ménagères, ce qui contrastait avec nos familles où les hommes s'aventurant dans les cuisines s'attiraient la risée de leurs compatriotes. À la fin de son gavage, la belle Minata avait perdu sa démarche de gazelle. Ses kilos excédentaires la ralentissaient. Vers l'âge de 15 ou 16 ans, je ne me souviens plus exactement, elle quitta le village pour gagner la vallée du fleuve Sénégal, où elle s'était mariée. Minata représente encore pour moi l'archétype des femmes victimes du désir des hommes, de ceux qui, depuis l'aube de l'humanité, créent de la souffrance égoïste sous le couvert du respect des coutumes et des lois divines.

Minata aussi avait pigé la mauvaise combinaison pour son aventure terrestre et dans cette loterie-là, faut-il le rappeler, un seul parent non recommandable suffit à chambouler dramatiquement le futur d'un enfant. Des histoires de familles dysfonctionnelles, j'en connais malheureusement beaucoup. Au risque d'allonger cette trop longue liste, je dois vous parler du cas de mon ami québécois François et de ce moment où il m'avoua, tout naturellement, qu'il détestait son père. Son histoire n'a rien à voir avec celle d'Omar, mais elle est tout aussi pertinente dans la recherche de réponse à cette grande question existentielle : pourquoi avons-nous les parents qu'on a ? La première fois que François m'a parlé de son papa, c'était pour me dire son soulagement lorsqu'il avait appris son décès. « J'en étais même content », a-t-il ajouté, presque naturellement. C'est que, enfant, François était chétif, sensible et anxieux. Son père n'acceptait pas la fragilité émotionnelle de son fils, qui passait son saint temps à se ronger les ongles. Comme bien des papas de cette époque, il voulait l'endurcir et ne lésinait pas sur les punitions corporelles. Mon ami François s'est fait battre, humilier et insulter par son père durant toute son enfance. Encore aujourd'hui, 60 ans plus tard, il ne peut raconter ce chapitre sans que des larmes perlent sur ses joues, surtout quand il revisite les pages où son détestable papa le forçait à bouffer du boudin et du foie, des mets qui lui levaient le cœur. Si par malheur il dégobillait, son paternel l'obligeait, devant toute la fratrie, à ramasser les vomissures avec ses mains pour que l'humiliation soit totale.

Un jour, me dit François, la voisine vient se plaindre. Elle prétend qu'on lui a dérobé 10 dollars. Elle est catégorique : l'argent était bel et bien dans sa pochette et là, il n'y est plus. Le père de François reçoit la plainte et conclut

qu'il n'y a que ce petit chenapan pour commettre une telle bassesse. Parce qu'il a toujours soupçonné son fils d'être un détrousseur, il faut qu'il paie. Et c'est le moment. N'eussent été les larmes de sa mère terrorisée, ce soir-là, son père l'aurait probablement tué à force de le rouer de coups. Le lendemain de la bastonnade, François est réveillé par les sanglots de sa mère, dans la chambre voisine. Il croit d'abord qu'elle ne s'est toujours pas remise du choc de la veille. Il se lève, se dirige de peine et de misère vers la chambre des maîtres et, en ouvrant la porte, il voit sa mère pleurer son mari décédé. Crise cardiaque. Pendant que le reste de la famille constate le décès, la voisine entre en trombe en s'excusant : « Je viens de retrouver mes 10 dollars... »

C'est peut-être cette raclée de trop qui a convaincu la nature d'éloigner le père pour épargner le fils. « La mort de mon père, m'a dit François, marque le début des plus beaux jours de mon enfance. Si Dieu existe, il avait certainement fini par accéder à mes prières, car je l'ai souvent supplié de me protéger contre la violence de papa. Je voulais qu'il le tue pour que je puisse vivre. »

Aujourd'hui, quand on passe près du cimetière où gît son paternel, je propose à François d'aller le confronter sur sa tombe. Chaque fois, il décline la proposition. Dans ses rituels d'équilibre émotionnel, il choisit plutôt d'aller saluer sa mère au cimetière, sa maman dont il s'est occupé jusqu'à la fin de sa vie et qui lui a toujours servi de bouclier du mieux qu'elle pouvait.



Quand j'étais plus jeune, maman, je demandais parfois au ciel pourquoi il manquait autant de tendresse envers nous autres, pauvres paysans. Le dénuement matériel et la précarité alimentaire de notre cocon familial m'amenaient à envier les enfants issus de familles fortunées, eux qui se régalaient au quotidien des plats qu'on ne s'offrait qu'une fois par année. J'ai souvenir de tes explorations culinaires douteuses et de ta capacité à improviser des repas improbables, et le sourire me vient aux lèvres. Maman, permets-moi ici de te taquiner un peu avant de dire aux lecteurs à quel point tu es formidable. Comme tu n'as jamais demandé qu'on écrive un livre sur ta vie – et encore moins qu'on dévoile tes squelettes –, tu auras le droit de me déballer tes réprimandes d'antan. Tu te souviens quand, sous le coup de la colère, tu demandais au volubile garçon que j'étais de la

boucler pour que les adultes s'expriment ? Tu étais tellement contrariée par mon comportement ! D'ailleurs, tu ne te gêna pas pour me lancer : « Boucar, si j'avais su, je me serais assise sur toi tout de suite après que tu es sorti de mon ventre ! » Si elle avait été formulée au Québec, cette plainte désespérée échappée par une maman fâchée aurait fait rappliquer illico la Direction de la protection de la jeunesse. Mais bon, je sais aussi que ces horribles mots sortaient de ta bouche sans jamais passer par ton cœur. La preuve, aujourd'hui, quand je te rappelle tes détestables réprobations verbales d'autrefois, tu décroches un sourire avant d'ajouter : « Boucar, j'ai essayé en vain de brancher un silencieux sur ta bouche, mais tu restes encore le même moulin à paroles et bizarre individu qu'à l'époque. Mais je suis quand même rassurée de savoir qu'il y a une femme sur la terre qui t'aime comme tu es... même s'il t'a fallu faire un voyage jusqu'à l'autre bout du monde pour la trouver ! »



Si ses coups de gueule étaient toujours bien pimentés, la cuisine de ma mère demeurerait parfois absolument immangeable, surtout quand la disette la forçait à innover pour survivre. Le poisson frôlait les limites de la putréfaction ? Pas de souci, ma mère le faisait quand même cuire en y ajoutant du piment fort. Beaucoup de piment fort ! C'était sa façon à elle de nous inciter à avaler ses plats sans qu'on en découvre ses propriétés organoleptiques limites. De notre assiette à notre bouche, notre bouchée fracassait des records de vitesse ! Néanmoins, si la marmaille pensait avoir gagné la bataille contre le mauvais goût, elle oubliait que la véritable guerre allait se passer à la sortie... « Maman n'est pas catholique, mais elle excelle dans l'art de la résurrection de la chair », disait ironiquement mon frère qui n'aimait pas cette cuisine de réhabilitation du non-comestible.

Par temps difficiles, ma mère poussait sa créativité culinaire jusqu'à nous faire manger de la vieille peau de vache. Lorsque je raconte cette histoire, même mes amis sénégalais affichent un scepticisme. Pourtant, je vois encore maman raser la vieille peau de vache après l'avoir passée sous une flamme. Une fois légèrement fumée et débarrassée de ses poils, elle était coupée en petits morceaux et plongée dans une saumure. Après une journée à baigner dans cette solution salée, le collagène était réhydraté. Maman faisait ensuite bouillir la peau pendant plusieurs heures en y mettant, comme d'habitude, du poivre

et du piment en quantité industrielle. Dans mes réminiscences gustatives de cet aliment inusité, il me revient la texture gélatineuse de ces morceaux que moi et mes frères et sœurs avalions avec le couscous de mil. Je revois aussi le jus de cuisson, noir et opaque, qui dégoûterait la majorité de la population planétaire. Mais comme disait la cuisinière : « Tout ce qui ne nous tue pas en entrant dans notre ventre finit par nous donner de la force ! »

Souvent confronté à cette nourriture peu ragoûtante dans ma jeunesse, je me demandais pourquoi la création ne m'avait pas fait atterrir dans une famille plus fortunée, par exemple une famille de fonctionnaires capables de se payer de la viande, du poisson, du pain et de beaux habits. En vieillissant, j'ai vite compris la chance que j'ai eue d'hériter de parents fiers et aimants qui m'ont encouragé à foncer dans la vie en prêchant par l'exemple. En vieillissant, j'ai réalisé que la pauvreté n'est pas toujours un obstacle à l'accomplissement social pour un enfant qui se sent aimé, encouragé et applaudi. Grâce à toi, maman. Des parents à qui on a envie de redonner généreusement pour les remercier d'avoir été toujours là pour nous.

Quand la matriarche vieillit

Pour que maman puisse vieillir plus confortablement avec papa, nous avons construit, il y a quelques années, un bâtiment moderne avec l'eau, l'électricité, l'air climatisé et des toilettes attenantes aux chambres. Cadeau des enfants à leurs parents. Leur quotidien allait ainsi être plus agréable, pensait-on. Une fois la bâtisse équipée, maman nous a avoué qu'elle ne tenait pas à y emménager, qu'elle était très confortable dans sa vieille chambre. Bref, elle déclinait notre offre. Avec une pertinence digne des grands penseurs, maman a argué, pour justifier sa décision : « Boucar, n'as-tu pas remarqué que le confort nous isole et qu'il nuit à nos chances d'être plus facilement contents dans la vie ? Regarde-toi, mon fils. Tu as grandi dans cette famille où nous buvons l'eau des puits depuis toujours, où nous nous asseyons directement sur les nattes et où quelques piqûres de moustiques ne nous empêchent pas de dormir. Depuis que tu vis au Canada, quand tu nous rends visite, tu ne bois plus l'eau des puits, les matelas sont devenus pour toi inconfortables – alors que tu y as dormi toute ta jeunesse – et le soir venu, tu es incapable de t'endormir s'il y a du grand bruit. Je te rappellerais que lorsque tu habitais ici, tu ronflais comme un zébu même si un orchestre de joueurs de tam-tams

s'activait sous ta fenêtre. »

« Toutes ces choses qui jadis te simplifiaient la vie nuisent désormais à ton bonheur. Si je m'installe dans votre chambre "moderne" et que je m'habitue à dormir avec l'air climatisé, je ne pourrai plus revenir en arrière. Et qu'arrivera-t-il quand ce climatiseur tombera en panne ? Tu le sais, mon fils, que les pannes d'électricité sont légion dans la région. Je ne veux pas changer de vie à 75 ans. Je vais donc continuer à habiter ma modeste chambre et à faire ma sieste sous l'arbre à palabres étendue sur ma natte. Vous pouvez garder ces nouvelles chambres pour vous, les enfants. Quand vous viendrez nous voir, ce bâtiment sera le vôtre. Surtout pour toi, Boucar, qui réapprends à vivre comme nous après avoir passé plus de la moitié de ta vie au Canada.

« Si très souvent les riches de ce monde ne fréquentent que leurs semblables, c'est parce qu'ils savent ces gens capables de leur offrir le niveau de confort auquel ils sont habitués. Quand on a connu ce que nous considérons comme un progrès, retourner en arrière est rarement une option, personne n'est à l'abri de cette part d'humanité qui sommeille en chacun de nous.

« Depuis l'arrivée de l'électricité et des machines pour piler le mil, les mortiers et les pilons ont disparu de nos villages. Une simple panne de courant suffit maintenant à semer la panique dans les familles ! Pourtant, dans les années 1980, l'électricité ne faisait pas partie de notre quotidien. On allait au champ, on battait le mil à la main et, forcément, on était beaucoup plus en santé parce qu'on était plus actif. On mangeait moins d'huile, de sucre et de cette brisure de riz bon marché importée d'Asie qui ont remplacé notre nourriture traditionnelle. Aujourd'hui, des maladies bien bizarres abondent dans notre pays et même si les conséquences de ce nouveau mode de vie sont destructrices, les gens le considèrent comme un acquis social. C'est ridicule ! Ce progrès n'est pas la panacée. »

Ma mère a vieilli. À 80 ans, son cerveau commence à ralentir. Elle oublie. Quand on lui demande comment elle se sent, elle répond : « Depuis quelques années, je retourne à l'enfance tranquillement. » Maman professe à qui veut l'entendre sa conception circulaire de l'existence humaine, et ce, depuis des années. « La vie, dit-elle, est une promenade sur notre planète ronde. Plus on s'éloigne du début, plus on s'en approche aussi. » Dans la tradition de mes ancêtres, la naissance et la mort se superposent. À observer comment certains

vieillards retournent en enfance, on s'aperçoit que ces deux étapes de vie sont apparentées. Pour ceux qui célèbrent encore la fête du petit Jésus, l'histoire de Balthazar offrant de la myrrhe est éloquente : tendre une résine servant à embaumer les morts à des parents célébrant une naissance raconte de façon métaphorique ce jumelage intime du début et de la fin de la vie. On enterre un mort comme on enterre une graine de maïs au début de la saison des pluies. De la graine jaillit un plant qui porte un épi, comme une maman qui porte un bébé sur son dos. Le développement et la maturation de l'épi s'accompagnent du vieillissement et de la mort progressive de la plante mère qui sera ultérieurement régénérée par l'une de ses graines. Ainsi va le cycle de vie, disait mon grand-père.

Chaque personne possède environ 100 milliards de neurones et chaque neurone peut se connecter à plus de 10 000 autres cellules. Il y a presque autant de possibilités de connexions nerveuses dans un cerveau humain qu'il y a d'étoiles dans la Voie lactée. C'est cette puissante machine qui a permis aux « grands singes nus » que nous sommes, pour reprendre l'expression de Desmond Morris, d'imposer notre suprématie sur la biosphère. Mais cette machine a encore sa part de mystères. Et elle n'est pas non plus à l'abri d'une défaillance. Il suffit de constater les conséquences de la maladie d'Alzheimer, qui affecte surtout nos aînés, pour s'en convaincre : dans ce cas, la vieillesse et la tendre enfance se fondent et se confondent.

Je me souviens de ma grand-mère paternelle, qui, au seuil de sa mort, pleurait sa propre mère et lui demandait de la serrer dans ses bras. Ses neurones étaient alors « prisonniers de ce funeste oubli », comme chantait Michel Rivard. Cette maladie cérébrale encore mystérieuse a fini par l'emporter. À l'époque, je devais avoir 15 ans, j'ignorais ce qu'était cette cruelle maladie d'Alzheimer. Je voyais grand-maman retourner à la petite enfance, et ça me troublait. En plus de réclamer obstinément sa défunte mère à la rescousse, comme une petite fille, elle me suppliait de la prendre dans mes bras. Elle me chuchotait à l'oreille : « Je suis ton petit bébé. » À d'autres moments, elle me tendait les bras en me priant de la porter sur mon dos. Je me souviens qu'après ces scènes insupportables, des questions sur le sens de la vie ont jailli dans ma tête. Et quels geysers c'étaient...

Ceux qui ont côtoyé cette maladie vous raconteront des histoires à vous tordre le cœur. Mon ami François m'a déjà dit avoir donné, à Noël, une paire de

souliers à sa mère, qui, elle aussi, montrait des symptômes de cette maladie. Sauf que la pauvre n'arrivait plus à nouer ses lacets, au grand désarroi du fiston. Lorsque mon ami s'est agenouillé pour l'aider, sa maman lui a dit, les yeux pleins d'eau : « C'est bizarre, la vie, des fois... Je me souviens de t'avoir enseigné à lacer tes souliers. Tu étais tout petit. Et aujourd'hui, c'est toi qui me réapprends à lacer les miens ! » À la fin de sa vie, confinée dans ce monde parallèle commandé par le Grand Oubli, cette dame chantait des chansons à répondre. Lorsque François la promenait dans son fauteuil roulant, elle fredonnait joyeusement et faisait des vocalises, à la manière d'un bambin. Elle poussait des airs qui avaient rythmé sa jeunesse. À la vue de cette scène, ma mère dirait que la vie, c'est maman qui pousse bébé qui finira par pousser maman.

Mon grand-père, lui, aurait plutôt dit que la vie, ce sont les parents qui s'occupent de leurs enfants jusqu'à ce que leurs dents poussent, et les enfants qui s'occupent de leurs parents jusqu'à ce que leurs dents tombent ! Cette sagesse rappelle l'importance de la solidarité intergénérationnelle. Dans son rituel d'accompagnement d'une de mes grands-mères mourantes, ma mère la tenait parfois dans ses bras et lui racontait des histoires de sa vie. Elle lui contait, tout doucement au creux de l'oreille, à quel point cette femme était honorable, à quel point elle avait réussi son passage sur cette terre et, en la serrant un peu plus fort dans ses bras, elle insistait sur tout ce qu'elle avait offert à sa famille, tout ce qu'elle avait construit pour sa communauté. Ainsi, ces histoires l'aideraient à accepter plus facilement son dernier sommeil. Ne trouvez-vous pas que cette scène évoque un parent bordant son enfant avant de lui souhaiter une bonne nuit ?

L'humain est le meilleur remède pour son prochain

Ma mère est une rassembleuse, l'incarnation de la solidarité. Il y a deux ans, j'entre dans la maison familiale, au Sénégal, et je remarque, encore une fois, que maman héberge une dame dans la soixantaine. Celle-ci est malade, elle tousse beaucoup. Elle arrivait de je ne sais quel village pour recevoir des soins à l'hôpital régional de Fatick, ma ville natale. Complètement dépassé par la situation, j'emmène maman dans un coin pour lui demander si elle n'a pas peur que la maladie de la dame soit contagieuse. Elle me répond : « Boucar, je ne fais que mon devoir. Le deuxième lit dans ma chambre est libre. Je ne peux

pas laisser cette dame dehors : c'est une parente. » Je n'ose pas m'enquérir de la nature du lien qui les unit par peur de me taper un autre exercice de généalogie, comme c'était souvent le cas avec ma mère. Pendant toutes mes vacances cette année-là, maman a logé cette dame dans sa modeste chambre sans s'inquiéter. Pour elle, une famille, c'est comme un baobab qu'on ne peut élaguer à volonté, et chaque trace d'ADN commune mérite d'être sanctifiée. La famille pour maman est une entité large, ouverte et évolutive. La science m'a appris à mieux accepter cette représentation bien étendue de la parenté. Aujourd'hui, la biologie de l'évolution m'a fait comprendre que ma mère avait vu juste sur sa définition de la famille et qu'elle avait aussi raison de placer l'entraide au centre de l'existence. La science m'a enseigné que notre famille pourrait même s'étendre au-delà de ce que nous appelons l'humanité. Pour cause, nous sommes des êtres composites, et le travail d'équipe et la collaboration avec les microbes sont au cœur même de notre survie terrestre.

Une belle démonstration de ce devoir de reconnaissance envers nos minuscules partenaires demeure le gigantesque projet de cartographie du génome humain. Entre les attentes des uns sur la taille de notre génome et ce qu'il en est réellement, la surprise était de taille à la fin des travaux. Les scientifiques ont découvert, en effet, que chaque cellule humaine contenait environ 23 000 gènes, ce qui est minuscule comparativement aux projections qui défrayaient la chronique scientifique avant même le début de l'exploration : les chiffres oscillaient entre 100 000 et 160 000 gènes. Ce jour-là, l'humain et son ego démesuré ont pris une méchante débarque, surtout quand on se rappelle qu'une minuscule puce d'eau comme la daphnie rouge possède 8 000 gènes de plus que lui ! Même le riz que nous mangeons contient plus de gènes qu'un être humain. C'était gênant ! Évidemment, il a fallu trouver une explication rationnelle pour cette décevante découverte. Aujourd'hui, nous savons que la force de notre espèce est moins dans la complexité de son génome que dans les liens de solidarité que nous entretenons depuis des lunes avec notre biodiversité corporelle, notre famille microbienne élargie. Ces amis microscopiques, qui forment notre microbiote, sont constitués de centaines de milliards de travailleurs représentant autant de partenaires, de collaborateurs et de sous-traitants qui augmentent significativement nos capacités au-delà de ce que nos propres gènes nous permettent de faire. C'est cette diversité corporelle qui nous aide entre autres à digérer nos repas, à fabriquer des vitamines et des nutriments, à éduquer notre système immunitaire, à lutter contre les microbes

pathogènes qui nous menacent et à dialoguer et à échanger de l'information avec notre cerveau.

Et ces microbes qui vivent en nous augmentent significativement les capacités de nos propres cellules. Ainsi, au-delà de nos 23 000 gènes, nous pouvons compter sur 4 millions de gènes microbiens, et ceux-ci sont intimement liés à nous dans une véritable relation de gratitude mutuelle. J'utilise parfois cette image de fête familiale pour mieux visualiser le potentiel supplémentaire que nous devons à nos microbes amis. C'est l'image de Gontrand, un homme généreux mais peu prévoyant, qui attend 100 personnes pour une fête de famille. Le hic, c'est que son bungalow ne compte que quatre chambres. Seul, il est incapable d'accueillir autant de convives. Mais s'il est en bons termes avec ses voisins immédiats, qu'ils acceptent d'héberger des invités et qu'ils l'aident à préparer quelques plats, la capacité d'accueil de Gontrand est décuplée. C'est de cette façon que le microbiote nous gratifie de possibilités bien plus larges que les seules informations codées dans nos gènes. Il y a dans notre corps des membres invisibles de notre famille élargie.



Maman, tu crois à l'infiniment grand et moi je me passionne pour l'infiniment petit. Reste que nous nous rejoignons sur cette solidarité dont tu parles toujours et qui a été au centre ta vie. Dans sa grande entreprise de construction de l'humain, la nature a misé sur un immense réseau d'entraide, en témoigne la coopération microbienne qui s'active en nous. Tu parles de la nécessité de respecter les anciens, de les traiter à la hauteur de leur âge ; moi, je vois les bactéries comme mes ancêtres, comme des bâtisseuses invisibles qui ont ouvert le chemin de notre existence sur la terre. On doit les honorer comme on remercie les découvreurs et les défricheurs qui ont construit le pays que nous habitons aujourd'hui. J'ai partagé nos bactéries familiales avec ma femme, Caroline, qui porte désormais en elle une descendance de ta flore microbienne.

Quand je suis venu te la présenter, au début de notre relation, vous ne pouviez échanger que deux ou trois mots à cause de la barrière linguistique. Mais tu l'as observée pendant quelques jours puis tu m'as confirmé que j'avais déniché une femme à la hauteur de ma folie. C'était ta façon de me dire que j'avais trouvé la partenaire de ma vie. Tu as toujours

pensé qu'il me manquait quelques boulons dans la tête et qu'un jour les médecins allaient trouver mon problème. En attendant ce diagnostic, c'est Caroline qui est tombée amoureuse de ce qui me manquait. « Je t'aime parce que tu es différent ! » Voilà ce qu'elle m'avait dit, au commencement. Et encore aujourd'hui, cette portion de folie qui te préoccupait trouve sa place dans son cœur. Maman, toi qui aimes la famille dans sa version élargie, ton sang s'est désormais mélangé à celui du Québec.



Le mariage, c'est la signature d'un traité de paix entre deux familles et, dans certains cas, entre deux villages ou deux cultures. Quand le sang d'une autre famille coule dans les veines de notre enfant, elle a beau nous tomber sur le gros nerf, la belle-famille gagne quand même notre cœur. Pas besoin non plus d'intellectualiser l'ouverture pour lui tendre la main. Plus encore, par ce pacte de tolérance mutuelle induit par le brassage des gènes, ma famille adoptive de la Gaspésie est maintenant plus sensible à ce qui se passe au Sénégal, même qu'elle manifeste une réelle tendresse pour ses gens. Le métissage n'efface pas les appartenances, mais il brouille les frontières virtuelles et sculpte un cordon ombilical pérenne entre deux cultures. Si on gommait toutes les frontières, culturelles ou religieuses, qui nous interdisent d'embrasser l'étranger, la paix dans le monde serait tout près. Vous devriez voir la fricassée émotionnelle qui s'empare de ma mère quand elle voit arriver ses petits-enfants afro-québécois ! Elle retrouve avec émerveillement les traces de son patrimoine génétique chez cette descendance atypique qu'elle appelle des Blancs. Elle ne parle pas le français, pourtant on entend tout l'amour qu'elle éprouve pour eux. Sauf que si moi je le remarque, mes enfants, eux, peinent à le détecter. Parce que l'amour chez maman, on ne le dit pas, on le vit, simplement. Permettez-moi de vous raconter une histoire où maman, pourtant si avare de mots doux, a déjà osé un magnifique « Je t'aime » à ma fille, pour la rassurer.

À son premier voyage au Sénégal, ma fille Joëlie a connu une certaine déception : elle s'est rendu compte que sa grand-mère africaine n'était pas aussi affectueuse que sa grand-mère gaspésienne, cette dernière ayant l'heureuse manie de distribuer les câlins, les « colleux » et les bisous à volonté. Pour la petite histoire, Joëlie, avant de rencontrer ma mère, se la représentait très démonstrative et très affectueuse. Elle avait d'ailleurs deux poupées africaines,

celle du petit Boucar et celle de grand-maman Déo. Dans chacune de ses mises en scène, poupée Déo tenait poupée Boucar au creux de ses bras. Dans tous ses dessins, grand-maman Déo était débordante de tendresse pour sa famille, avec des dizaines de petits cœurs roses flottant autour d'un gros soleil jaune souriant. Or, lorsque j'ai présenté Joëllie à mamie Déo, ma mère lui a simplement serré la main en lui disant quelque chose comme : « Tu ressembles beaucoup à ma fille. » C'est tout ! Fidèle à elle-même, maman voilait ses émotions. Et cela avait perturbé sa petite-fille. La pauvre gamine s'attendait à un accueil chaleureux, plein de câlins, de bisous et de colleux. Rien de tout cela. Il faut dire que le fossé entre les langues n'a pas aidé non plus : ma fille connaissait deux ou trois mots sérères, idem pour ma mère en français. Parce que je ne pouvais être toujours là pour jouer les traducteurs, certains compliments que ma mère adressait à sa petite-fille adorée restaient lettre morte.

En résumé, ce fut presque un rendez-vous manqué entre ma fille et ma mère, un rendez-vous qu'elles attendaient toutes deux depuis si longtemps. Et Joëllie a attendu qu'on ait quitté la maison familiale à Fatick pour nous dire, les yeux mouillés, que sa grand-mère ne l'aimait pas, qu'elle l'ignorait volontairement. Elle en était persuadée. J'ai alors regretté de ne pas lui avoir parlé de la pudeur émotionnelle de sa grand-maman Déo, une chose peu banale pour une enfant aussi sensible. Lorsque ma mère a appris les inquiétudes de sa petite-fille, elle a téléphoné. Nous arrivions à Dakar quand, à travers le petit haut-parleur du téléphone cellulaire, ma mère a prononcé, dans un français pas trop mal, un très joli « Je t'aime, Joëllie ». À cet instant précis, le visage de ma fille s'est illuminé comme un soleil jaune entouré de petits cœurs roses, et le doute dans son cœur s'est évadé dans la brousse. C'était la première fois que j'entendais maman prononcer ces mots. Mes enfants savent aujourd'hui que pour la génération de ma mère, l'amour se manifeste autrement. Heureusement pour eux, les cousins, les cousines, les « mononcles » et les « matantes » comblent ce petit vide. Grâce à eux, et maintenant grâce à maman, mes enfants ont su accueillir autant les câlins et les embrassades que les déclarations d'amour bien audibles. Et de mon côté, j'ai appris à être moins chiche du colleux !



ANTHONY, BOUCAR, JOËLLE, DÉO ET GAËLLE



BOUCAR, ENFANT, SUR LE DOS DE SA MÈRE DÉO DESSINÉ PAR JOËLLE

Ma mère a toujours eu le geste plus aimant que la parole. Elle est celle qui donne à chaque enfant qu'elle croise ce qui lui a elle-même fait défaut dans son lointain passé d'orpheline. Elle n'a pas été beaucoup maternée, car, comme vous le savez, sa mère est morte en couches, ce qui expliquerait sans doute le fait qu'elle veuille s'occuper de tous les enfants de la terre. Un psy dirait : « Quoi qu'elle pense, elle compense ! » Les rares fois où je l'ai entendue raconter son enfance, elle évoquait la méchanceté de sa belle-mère, elle qui favorisait sciemment ses propres enfants quand le mari rapportait au nid une maigre pitance. Même si elle a toujours refusé d'ouvrir cette boîte de souvenirs, on devine qu'elle était de ces orphelines maltraitées qui abondent dans les contes populaires. Elle prend la voie d'évitement quand on se dirige vers ce passé lointain ; elle prétexte alors qu'en s'accrochant aux drames d'hier, on n'aborde pas la vie du bon bord. Et puisque souvent les belles surprises de la vie se pointent devant sans avertir, si on garde les yeux rivés sur le rétroviseur, on rate les occasions de cueillir ces surprises. Elle est sage, ma maman.

Ma sœur Biss et moi avons calculé que ma mère, outre ses neuf enfants, a pris soin d'au moins vingt autres. Encore aujourd'hui, dans le deuxième lit de sa chambre dorment des marmots qui ne sont pas nécessairement de sa lignée, mais qu'elle traite comme tels. Dans ce lit d'appoint rêve la jolie marmaille que Déo élève, fait entrer à l'école et soutient jusqu'à l'université. Certains sont orphelins, d'autres nés de parents sans le sou. Malgré ses 80 ans bien sonnés, maman porte encore les bébés des autres sur son dos ridé, un havre d'ébène dont le réconfort est éprouvé depuis trois générations ! Et elle garde évidemment des liens bien particuliers avec ses protégés, comme je vous le raconterai.



ANTHONY DANS LES BRAS DE SA GRAND-MÈRE DÈO

Quand il s'agissait d'assurer le bien-être d'un petit, maman repoussait toutes les limites. Même celles du bon goût. Elle idéalisait les bébés à un tel point que leur caca dégageait de frais effluves de vanille ! Avertissement : si vous avez le dédain facile, je vous conseillerais de sauter les quelques lignes qui suivent ! Il sera question de... morve.

Plus jeune, j'ai vu ma mère déboucher les narines de ma jeune sœur avec sa bouche. Le bidule mouchage de nez, comme on dit au Québec, était inconnu dans mon village à l'époque. Alors, quand un bébé présentait des signes de détresse respiratoire à cause des accumulations de morve, les mamans n'hésitaient pas à faire le « bouche-à-nez » pour lui dégager les voies respiratoires. Au risque d'être trop descriptif, la technique consiste en trois étapes faciles : 1. Maman scelle complètement le nez de bébé avec ses lèvres ; 2. Maman prend une bouffée de mucus ; 3. Maman recrache le tout par terre. Je trouvais cette pratique répugnante, il va sans dire. Et chaque fois que je manifestais mon dédain à ma mère, elle me disait : « Tu comprendras quand tu auras des enfants ! » Elle avait raison. Joëllie, qui combattait un énorme rhume, n'avait pas tout à fait un mois quand je lui ai fait mon premier (et dernier) « bouche-à-nez ». Croyez-moi, cette méthode de drainage nasal est aussi dégueulasse que difficile à pratiquer. C'est pour cela qu'aujourd'hui je dis haut et fort : « Gloire à toi, ô illustre inventeur de la poire à mucus ! »

Plusieurs des protégés de maman Déo sont maintenant parents. Certains lui ont même fait le grand honneur de donner son nom à leur enfant. Et il y a une jolie ribambelle de Déo dans la région ! Ce geste est une preuve de gratitude, d'amitié ou d'amour dans ma culture d'origine. Il n'est pas banal. Car en plus du nom de cette personne, l'enfant hériterait aussi d'une partie de ses attributs. Traditionnellement, les parents baptisaient leur enfant au septième jour de sa naissance lors de la cérémonie du prénom. Mais la décision d'accepter ou non le prénom revenait au poupon. Si, par exemple, quelques jours après la cérémonie l'enfant tombait malade, les anciens y voyaient un refus. Il faut alors respecter cette incompatibilité et changer le prénom ; il en va du bien-être de l'enfant, croyait-on. Tous les Déo nommés à la suite de ma mère seront-ils à la hauteur de sa générosité ? À suivre.

Pour ma mère, partager est un mode de vie. Elle a même offert mon frère Dane en adoption à ma tante Bissine, qui habitait en face de chez nous, à Fatick. Comme ma tante adorait les enfants, mais qu'elle ne pouvait en

engendrer, ma mère lui a confié mon frère – avec l’assentiment de mon père, évidemment. Dane avait trois ans quand il a eu sa nouvelle maman à temps plein. Puisqu’il vivait à quelques pas, au début, il revenait tous les jours à la maison. Avec le temps, ses visites se sont espacées. Il avait fini par développer un attachement profond pour sa nouvelle maman. Il faut avouer que tante Biss le traitait aux petits oignons. Je me souviens que, quelquefois, ses frères et sœurs de la maison voisine l’enviaient, surtout à cause des redoutables talents de chasseuse de Bissine. Pendant qu’on se forçait à avaler la vieille peau de vache bouillie de maman, ma tante lui servait de la viande fraîchement abattue. Combien de fois ai-je rêvé de lui demander d’accueillir un autre Diouf chez elle !

Surtout, pour tante Bissine, l’éducation était primordiale. C’est elle qui a inscrit mon frère Dane à l’école et qui l’a accompagné assidûment dans son cheminement scolaire, toujours prompte à exhiber les excellentes notes de mon frère, un premier de classe indétrônable. Malheureusement, cette maman exemplaire est décédée avant de voir la consécration universitaire de son protégé. Après l’obtention de son baccalauréat, cet esprit brillant a décroché un diplôme d’ingénieur en exploitation minière en Tchécoslovaquie. Il a ensuite terminé des études doctorales en géologie des terrains superficiels en Belgique. Et il parle couramment huit langues ! De son ciel, tante Bissine doit être fière de la figure importante du génie civil sénégalais qu’est devenu son fils.

Maman disait que donner et partager avec les moins chanceux était une façon de se forger un bouclier protecteur. Aussi, chaque fois que je rentre en Afrique, ma vieille maman me demande toujours si j’ai apporté un peu d’argent. Je réponds : « Bien sûr ». Elle ajoute : « C’est bien, Boucar. Maintenant, pourquoi ne profites-tu pas de cette belle soirée pour aller saluer quelques familles du quartier ? » C’est sa façon de m’inciter à donner quelques billets aux gens dans la précarité, de profiter de la discrète poignée de main nocturne pour glisser un billet dans la paume de l’autre. Après ma tournée, maman me répète sa leçon de vie, devenue le mantra de mon existence : « Lorsque tu seras confronté à l’adversité, Boucar, ce sont les prières, les souhaits et les bonnes actions et intentions de ces gens à qui tu as réchauffé le cœur qui se transformeront en un robuste bouclier pour te protéger. »

Pour maman, les bonnes actions forment quelque chose comme un bouclier invisible. Elle l’imagine comme étant constitué de vibrations qui se propagent

dans l'univers et puis reviennent protéger la source qui les produit pour assurer sa longévité. C'est un peu « flyé », comme on dit au Québec. Mais, « croyez-moi, croyez-moi pas », ce bouclier virtuel m'a probablement déjà sauvé la vie. Je vous raconte (et je vous parie qu'à la fin de cette anecdote, tous les sceptiques seront confondus). Le bouclier de Mama Africa n'a rien à envier à celui de Capitaine America.

Chemise anti-nostalgie ou bouclier protecteur

J'atterrissais à peine au Québec, en 1991, quand j'ai fait face à une menace sérieuse à ma vie. Par un soir tranquille dans le Bas-du-Fleuve, ma nouvelle amie Seynabou, d'origine africaine, m'invite à souper chez elle. Comme le riz de ma mère me manque déjà – et que je ne suis pas encore le roi de la casserole –, j'accepte son invitation. Le hic, c'est que la maison de mon amie est surveillée par un type hyperjaloux qu'elle vient de larguer. C'est le genre de colosse soupçonneux incapable de tolérer un autre mâle dans la vie de son ex. J'étais « l'hyène » dans son jeu de quilles ! Sauf que j'ignorais tout de cette histoire. La soirée passe, très agréable, et l'heure de rentrer chez moi sonne. Je remercie donc mon hôtesse pour le délicieux repas, la salue une dernière fois sur le pas de la porte sans me douter que le danger est tapi non loin de là, les yeux rivés sur mes moindres gestes. J'ai à peine posé le pied dans la ruelle que le jaloux maladif fonce sur moi avec sa voiture. Alerté par le bruit du moteur, la puissance des phares et, surtout, par les cris de Seynabou – elle vient de reconnaître la voiture de son ex –, j'esquive la charge avec la rapidité d'une gazelle. La voiture freine brusquement et le gaillard en sort et marche sur moi, le pas guerrier, en me crachant les pires insultes. Je suis terrorisé. Sans même me donner la chance de m'expliquer, il décoche une puissante droite directement sur ma mâchoire maigrelette. Les feux arrière sont déjà loin quand je reprends connaissance.

Le trajet du retour est plus que pénible, inutile de le dire. Je saigne abondamment de la bouche et, une fois arrivé à la maison, en me mirant dans la glace, je remarque que le salaud m'a brisé deux dents. Mais il y a pire. Figurez-vous que l'enragé du volant a réussi à trouver mon numéro de téléphone et qu'au beau milieu de la nuit, il m'appelle pour me menacer de mort. Alors que je suis terrifié, blessé et complètement seul dans un pays que je connais à peine, une peur panique me guette. Le lendemain, le dentiste qui

me soigne le maxillaire me recommande fortement de porter plainte. Mais la seule évocation de la police dans ce pays inconnu me paralyse. Lorsque, plus tard, je raconte l'agression et les menaces de mort à quelques-uns de mes nouveaux camarades, tous me conseillent d'entamer cette démarche. Ils me disent avec raison : « Cet homme est un prédateur et son caractère violent et imprévisible est une menace pour ton intégrité. Tu dois porter plainte, Boucar ! » Je ne veux pas avoir affaire avec la police, encore moins les juges ! J'emprunte donc la voie d'évitement, encore une fois, bien que je redoute un autre face-à-face avec mon bourreau, qui, je l'appréhende, ne me laisserait aucune chance dans un éventuel deuxième round. Je suis coincé.

Ma mère m'avait offert une chemise bien avant que je quitte le Sénégal. C'était une chemise antinostalgie, fabriquée à partir d'une étoffe traditionnelle, mais cousue avec de la fibre maternelle ! Je ne l'enfilais qu'en cas de nécessité. Et c'était le moment.

Cette chemise était mon bouclier, mon ultime protection, ma mère. Et je souhaitais que le bouclier se déploie tout autour de moi et qu'il me défende contre un monstre qui voulait ma mort. Désespéré, j'ai invoqué les forces télépathiques présentes dans ma chemise. Je me disais absurdement que dans le tissu familial de ma chemise se trouvaient certainement les cellules de ma mère et que celles-ci devaient tôt ou tard activer la communication à distance avec ma famille au Sénégal. Comme biologiste, ce mysticisme ne faisait pas partie de mes convictions profondes, mais, devant la détresse, pourquoi ne pas lancer un SOS, si utopique soit-il ? Chassez le surnaturel et il vous attend au carrefour de la mort, disait le sage. Quelques jours après mon agression, aussi bizarre que cela puisse paraître, la magie du bouclier a opéré.

Je suis à la maison. Le téléphone sonne. J'hésite à décrocher par crainte d'entendre la voix du malade mental qui, encore hier, ne me lâchait pas. Au bout du fil, Saliou, un collègue d'université, m'annonce une nouvelle, à la fois bonne et mauvaise.

— Boucar, c'est Saliou. C'est quoi cette habitude de répondre à la vingtième sonnerie ? Tu étais dans la douche ou quoi ?

— Ça n'arrivera plus, j'ai demandé au proprio de me poser une douche téléphone !

— Dis-moi, tu es au courant pour ton boxeur ?

— Non. Quoi ?

— Il est mort cette nuit dans des circonstances encore mystérieuses. Nous faisons une quête pour rapatrier son corps en Afrique. Tu participes ?

Cette histoire invraisemblable est véridique de A à Z. Et je vous rassure, je n'ai fait aucune incantation diabolique, et aucune poule noire n'a été égorgée un soir de pleine lune ! C'est une coïncidence hautement improbable qui néanmoins m'amène à penser qu'il y a des mystères de la vie que la science ne pourra jamais expliquer. Qu'est-il arrivé au colosse qui chassait le Boucar dans un safari rimouskois ? S'est-il donné la mort pour amoindrir sa souffrance émotionnelle à la suite de sa séparation ? A-t-il rendu l'âme dans un accident de la route ? A-t-il succombé à une crise cardiaque ? Les effets du bouclier protecteur de ma mère ont-ils quelque chose à y voir ? À ce jour, je ne peux répondre à ces questions. Mais la simultanéité demeure troublante.



Maman, depuis ce jour, je me surprends à croire à la magie de ton bouclier protecteur. Je l'ai enseignée à mes enfants pour qu'ils comprennent qu'aider les autres est aussi une façon de se faire du bien. Je leur conseille d'exprimer cette génétique qui transforme l'humain en un remède pour son prochain, comme tu le dis si bien. Je sais qu'il y a une génétique d'altruisme cachée en chacun de nous. Cette bonté, encore plus vieille que la morale, les lois et les religions, régule nos comportements depuis l'aube de notre longue évolution. Parfois, empruntant le chemin de la science, j'explique à mes enfants que même l'altruisme a sa part d'égoïsme. Je leur dis qu'en plus de réduire les hormones de stress, une bonne action augmente le taux de sérotonine et de dopamine dans le cerveau du bienfaiteur et lui procure une sensation de bonheur. Donc, donner, c'est bon pour notre santé ! Encore mieux : en semant le bien autour de nous, notre système de récompense interne nous félicite avant même que l'autre nous témoigne sa gratitude. Il est peut-être là le fameux bonheur qu'on dit arrivé par les autres. Aujourd'hui plus que jamais, maman, je sais que le bonheur aime les gens qui se tendent la main. Je sais aussi grâce à toi que le bonheur entre chez quelqu'un à la hauteur de l'ouverture que cette personne lui aménage.

Ne te lasse pas de crier ta joie de vivre et bientôt tu n'entendras plus d'autres cris ! Ainsi disaient les anciens.



Pour ma mère, la solidarité guérit et rend heureux. D'ailleurs, l'argent qu'on lui envoie chaque mois sert surtout à aider les autres plutôt qu'à combler ses propres besoins. Ces sous sont soigneusement déposés dans ce qu'elle appelle sa caisse de solidarité sociale, qu'elle cache dans sa petite chambre. Cette réserve discrète transforme parfois sa maison en un lieu de convergence où la distribution de l'aide financière se fait toujours à l'abri du regard. Les gens viennent pour dire bonjour et finissent par s'éloigner avec maman jusque dans sa chambre, puis ils repartent en souriant. La première fois que ma conjointe, Caroline, a visité ma maison familiale, au Sénégal, elle a été intriguée de voir autant de gens se diriger vers la chambre de maman pour en ressortir le visage éclairé par la gratitude. Je lui ai alors parlé de la fameuse caisse. Depuis quelques années, ma belle-famille du Québec – les femmes principalement – me confie de l'argent afin que je le dépose dans la caisse de ma mère. Cette initiative a commencé avec ma belle-mère, Danielle, qui est aussi sensible au drame humain que ma propre mère et qui a déjà fait le voyage avec nous au Sénégal.

Le piège de la part du lion

Au dire de ma mère, la part du lion peut être un cadeau empoisonné pour celui qui oublie que le bonheur arrive par ceux qui partagent nos joies, nos larmes et nos avoirs. Maman illustre cette sagesse à travers une histoire de chasse qu'à mon tour je raconte parfois aux élèves dans des écoles du Québec. La voici.

Un jour, au milieu de la savane africaine, le lion, l'hyène et le chien partent à la chasse, se promettant de se rejoindre sous l'arbre à palabres avant le crépuscule, question de partager le fruit de leur chasse. Comme convenu, chacun rentre au bercail avec sa proie : un orignal, un chevreuil et un castor. (Si j'ai un peu hybridé les acteurs de cette fiction, c'est pour capter mes très jeunes spectateurs du primaire !) Le gibier déposé au pied de l'érable à palabres, on procède au partage. Le lion prend alors la parole et dit : « Hyène, ma chère hyène. Nous sommes amis depuis bien des soleils, toi et moi. Et

comme l'amitié est ce qu'il y a de plus important dans la vie, je propose que tu fasses le partage. Le chien consent et l'hyène, flattée, dit au gros félin : « Je suis très contente de cette marque de reconnaissance, mon cher ami. Comme tu es celui de nous trois qui a le plus de panache, tu prendras l'original. Moi, je mangerai le chevreuil et le chien, qui est le plus petit de nous trois, bouffera le castor. » Insulté, le lion bondit et, d'un coup de patte, plaque l'hyène au sol et lui brise le dos. Le lion se tourne alors vers le chien et lui demande, au nom de leur amitié, de faire le partage. Le chien, dans toute sa sagesse, lui répond : « Comme tu es le roi de la savane, tu garderas l'original. Et comme la viande de chevreuil est bonne pour tes lionceaux, tu partiras aussi avec le chevreuil. Et puisque le castor est riche en oméga-3, je te recommande également de le prendre. » « Puisque tu le décides ainsi, répond le lion, eh bien, j'accepte. Mais dis-moi, mon cher ami, où as-tu appris ce don pour le partage ? Ce sens de la proportion et de l'équité, ce n'est pas donné à tous... » « En vérité, lui répond le chien, c'est le dos complètement fracassé de l'hyène qui m'a tout appris. »

Voilà, disaient les anciens, pourquoi on parle de la part du lion. Les humains aussi comptent une petite minorité qui possède presque toutes les richesses de la terre. Mais le retour du balancier tarde. Quand arrivent les Fêtes, on a beau faire la promotion du partage et de la générosité, on a beau faire son don, cela ne dure qu'un temps. Sitôt les décos remballées et remisées au sous-sol, les chaudières de la guignolée ne résonnent plus. Et les tablettes des banques alimentaires recommencent à s'empoussiérer. Maman disait qu'on a beau être riche, il n'y a pas de poches cousues sur les linceuls pour y glisser ses liasses de billets et les emporter dans l'autre monde. Puis, pour illustrer son enseignement, elle se levait et traçait une figure dans le sable avec son pied, une forme qui rappelle celle d'une tombe. Elle ajoutait : « Quels que soient les avoirs accumulés par une personne, après sa mort, cette petite surface restera sa seule possession. » De mon côté, je songeais que cette surface est moins notre possession qu'une location temporaire. Et la durée du bail dépend des vers et des microbes qui disposeront de notre corps... Puisqu'une personne n'est véritablement disparue que lorsque les vivants l'ont oubliée – c'est du moins ce que croit ma mère –, il vaut mieux multiplier les actes de bonté. Ainsi rallongera-t-on nos souvenirs et notre présence dans la mémoire collective. Donner semble ainsi pour elle une façon d'acheter du temps post-mortem dans le cœur des gens.

Aussi, ma mère appelle-t-elle ses enfants quand sa caisse de solidarité sociale est vide. Alors, on l'aide à mieux aider en envoyant des sous. Un jour, mon ami François m'a demandé pourquoi je « devais » envoyer une partie de mon salaire à la parenté restée au Sénégal. Je lui ai expliqué que ce n'était pas une obligation, mais une forte recommandation. D'autant que ce genre de geste est perçu positivement par la communauté. Maman nous encourage donc à aller en ce sens. Toutefois, elle nous rappelle que si l'argent est pareil à l'aiguille qui coud, il est aussi comme le couteau qui tranche et qui sépare la famille. J'ai souvenir d'une histoire qu'elle nous racontait à ce sujet. Et j'ai bien envie de vous la transmettre.

Un jour, une grand-mère invita son petit-fils près d'un étang. Tous deux regardaient, amusés, une grande famille de canards patauger calmement dans l'étang. Les oiseaux se frôlaient, se caressaient les plumes et voguaient en silence parmi les nénufars. La sainte paix, quoi ! Puis, la vieille dame sortit de sa poche un morceau de pain et le lança au milieu des canards. C'est comme si une grenade venait d'exploser : les oiseaux sautèrent sur la nourriture, jacassant de rage, mitraillant les coups de bec et les coups de palme pour s'emparer du morceau de pain. En quelques secondes, le calme et l'harmonie avaient basculé en une guerre violente et impitoyable. La grand-mère se tourna alors vers son petit-fils, complètement éberlué par ce qui venait de se passer dans la mare, et elle lui dit : « Tu vois mon garçon, c'est ce qui arrive dans bien des familles quand meurt celui dont on convoite l'héritage. Une famille unie par les liens du sang peut se disloquer pour une poignée d'argent. » D'aussi loin que je me souviens, ma mère associait la réussite à la possibilité de faire une différence autour de soi. Elle disait : « Lorsqu'un village entier soutient un enfant, qu'il l'encourage et le pousse vers la réussite, l'enfant, plus tard, lui sera redevable. Il doit partager les fruits de sa réussite avec ceux qui, moins chanceux, ont pu œuvrer à son succès par la parole ou les prières. Si l'égoïsme l'emporte sur la générosité, si l'enfant choyé mange tous les fruits de son travail par gourmandise, le mauvais sang empoisonnera tranquillement son corps. Entre ses enseignements puisés dans la tradition et nos escapades dans les champs d'arachides, maman était toujours là pour nous demander de faire nos devoirs. Elle considérait l'école comme une inestimable chance d'avoir un avenir ailleurs que dans les plantations d'arachides. Pour témoigner de sa reconnaissance au directeur d'école ou à un enseignant, il arrivait qu'elle lui donne un litre de lait caillé. Mes parents nous ont accompagnés dans nos

études malgré leur analphabétisme.



Merci de m'avoir donné une éducation

Maman, merci de m'avoir inscrit à l'école sur les recommandations de mon oncle Thiaka. Merci d'avoir vendu du lait, des épinards et des arachides pour m'acheter des cahiers et des fournitures scolaires. Merci de m'avoir acheté des sandales et des vêtements neufs à la rentrée. Merci de m'avoir gratifié d'une enfance moins éprouvante que la tienne.

Il y a quelques années, un journaliste m'a demandé pourquoi j'avais développé un intérêt particulier pour l'eau, l'océanographie et les sciences de la mer. J'avais répondu que c'est grâce à toi, maman. Toi et Pierre Loti, en fait. Te souviens-tu de m'avoir rapporté un vieux livre trouvé dans les poubelles de je ne sais quel Blanc ou Libanais du village ? Ce bouquin, *Pêcheurs d'Islande*, de Pierre Loti, publié en 1886, est une histoire d'amour entre Yann Gaos, jeune pêcheur de morue breton, et Gaud Mével, une fille de la haute société. Dans ce roman, le cœur de la riche demoiselle se fait hameçonner par le charmant marin-pêcheur. Entre les palpitantes campagnes en haute mer, la nostalgie de la terre et les amours interdites, ce récit m'avait profondément bouleversé. D'autant que la fin tragique, où le jeune marin tout juste marié disparaît en mer, rappelle bien des tragédies vécues par les familles de pêcheurs. Bref, ce drame romantique, cette passion océanique, ce rude métier ont laissé des traces indélébiles dans mon imaginaire d'adolescent. C'est donc un roman français abandonné dans une poubelle en Afrique qui m'a guidé vers les sciences de la mer jusqu'au Québec.

Merci, maman, d'avoir compris tôt que satisfaire ma curiosité intellectuelle faisait partie de mes besoins fondamentaux. J'aimais les livres. Et tu m'as toujours encouragé à lire malgré ton analphabétisme. Mais j'ai un aveu à te faire. Tu m'en voudras beaucoup, toi qui es la droiture incarnée, mais j'ai déjà volé des bouquins dans mon école secondaire. Je devais avoir 14 ou 15 ans quand j'ai remarqué des piles de livres déposées dans une salle non fermée. Je me suis dit que, comme la clôture autour du collège n'était pas très haute, je devrais profiter de la nuit pour l'escalader, entrer dans la salle, fourrer quelques livres dans mon sac et repartir, ni vu

ni connu. C'est ce que j'ai fait ce soir-là. Sauf que le lendemain matin, en ouvrant ma besace, quelle ne fut ma surprise de réaliser que tous les bouquins étaient écrits en anglais. J'ai su plus tard qu'ils avaient atterri à l'école grâce à une organisation humanitaire américaine. Entre parenthèses, cela en dit long sur l'ignorance de certains de ces organismes : donner une cargaison de livres anglais à des écoliers francophones n'est pas l'acte de bienfaisance du siècle. Mais je te rassure, maman, mon précieux butin a quand même servi. Il a nourri tes moutons. Même que tes brebis adoraient les pages des livres découpées en petits morceaux et mélangées au son de mil qu'ils mangeaient. Tu ne le sais peut-être pas, maman, mais en cette année 1978, tes moutons – et parfois tes chèvres – ont amélioré leur compréhension de l'anglais en dévorant des œuvres de littérature américaine ! J'espère que tu m'excuseras, un peu tardivement, pour cette inconduite indigne du serment de droiture que j'ai juré à ta personne.



Mes deux parents sont analphabètes. Ils ont néanmoins eu le génie de nous faire aimer l'école et de nous encourager à envisager l'éducation comme une bouée de sauvetage pour nous sortir de la misère économique, qui était le quotidien de notre enfance. Des neuf enfants de ma mère, sept sont allés à l'université et ont trouvé du travail ailleurs que dans les champs d'arachides et les enclos du bétail. Évidemment, tous ces travailleurs sont autant de donateurs pour la caisse de solidarité sociale de ma mère. Mon papa, que je veux aussi saluer dans ces pages, croyait à l'importance de l'éducation. Pour lui, il n'y a pas plus noble métier que celui d'enseignant, ce travail respectable fait une différence notable dans la vie de plusieurs générations : « Les enseignants, disait-il plein de conviction, sont les gens les plus importants dans notre société. » Aussi prenait-il le temps, chaque début d'année scolaire, de rencontrer nos instituteurs pour ce qu'il appelait un transfert des compétences et des responsabilités parentales. « Vous n'avez pas besoin de mon autorisation, leur disait-il, pour les amener sur le droit chemin de l'éducation. » C'était la belle époque où les parents apprenaient aux enfants à marcher et à parler et où les enseignants leur apprenaient à s'asseoir et à fermer leurs gueules, comme le dit si bien mon ami Bob Cashflow. Lorsqu'on travaillait dans les champs d'arachides et que mon père voyait l'enseignant du village passer avec sa

bicyclette, il prenait une pause et allait le saluer avec des honneurs dignes d'un cortège présidentiel.

Mon père considérait l'éducation comme le fondement de notre édifice social. Il croyait avec raison qu'on ne peut s'élever très haut qu'en renforçant les fondations. Pour lui, dans les champs d'arachides comme à l'école, si on veut espérer une belle récolte à la fin de l'année, il faut chérir le jardinier qui prend soin des jeunes pousses. Voilà pourquoi il respectait les enseignants et les traitait à la hauteur de leur gigantesque rôle social. Il n'était pas rare qu'il m'envoie remettre deux litres de lait au directeur de notre école, M. Bâ, pour lui témoigner sa reconnaissance. Encore aujourd'hui, chaque fois que je retourne au Sénégal, il me demande d'aller saluer mon ancien enseignant. « Et remercie-le d'avoir fait germer chez toi cette passion pour l'instruction », ajoute-t-il en me montrant le chemin.

En chaque grand homme, il y a l'empreinte d'un enseignant qui a su catalyser une passion dans le cœur d'un enfant ou d'un adolescent, croyait papa. Nos sociétés dites modernes devraient prendre cette sagesse à leur propre compte : les enseignants passent plus de temps avec leurs élèves qu'avec leurs propres parents. Aujourd'hui, à 90 ans, la plus grande fierté de mon paternel est d'avoir un fils qui enseigne. Je l'entends souvent dire, avec beaucoup d'émphase : « Mon fils Boucar est professeur d'université au Canada. » Il raconte alors avec le sens de l'exagération qui le caractérise que je suis un grand spécialiste des océans. Pourtant, je suis plus un amoureux de l'eau qui essaie, comme le faisait ma grand-mère, de professer son caractère sacré en utilisant le chemin de la science et de l'humour.

Lorsque j'ai troqué les salles de classe pour les salles de spectacle, la peur de décevoir mon papa m'habitait constamment, d'autant qu'il ne rajeunissait pas. Mon grand-père disait que si on chouchoute un vieillard depuis l'aube et que le soir venu on le gronde, il se peut que de toute sa journée, il ne se souvienne que d'avoir été grondé. Le mensonge qui unit la famille est préférable à la vérité qui la divise, dit un adage. C'est pour éviter cette frustration à mon père que j'ai gardé le silence sur mon changement de carrière. Aujourd'hui, papa pense que je suis un conférencier qui parle de science devant des milliers de personnes jusqu'aux États-Unis. Je ne sais comment est née cette légende, mais il adore raconter que son fils est un grand conférencier qui draine des foules aux États-Unis.

Papa aimait l'école. Mais il avait le défaut de penser qu'une fois l'enfant inscrit, le travail était terminé. C'est donc ma mère qui veillait à ce que tout se passe bien pendant l'année scolaire. C'est elle qui, en plus de s'imposer privations et heures supplémentaires, faisait le lien avec les enseignants, dont certains ont été déterminants dans ma trajectoire. Dans mes souvenirs de professeurs d'exception, il y a ce coopérant français qui m'a enseigné la biologie. M. Webber fut le premier à bousculer par des preuves concrètes les certitudes héritées de mes ancêtres. Un jour, alors que je revenais pour la deuxième fois des toilettes pour réintégrer son cours, il se risqua à me demander ce que j'avais. Je lui répondis qu'un gecko avait probablement pissé dans notre nourriture familiale et provoqué une épidémie de diarrhée dans la maison. Surpris par ma réponse, M. Webber se mit à m'expliquer que le gecko n'urine pas, car, comme tous les reptiles, il est dépourvu d'appareil urinaire individualisé. Les reptiles et les oiseaux, poursuivit mon professeur, ont un cloaque qui sert à évacuer un mélange incluant à la fois le pipi et le caca. Il me sermonna devant toute la classe, ajoutant qu'on avait tort de massacrer ces pauvres bêtes : après tout, elles nous rendent un grand service en mangeant les insectes nuisibles dans nos cases.

Cette affirmation résonna dans ma tête comme une bombe ; depuis toujours, les Sérères vivent avec la certitude que ces geckos qui rôdent dans les cases causent la diarrhée. Cette croyance était si profonde qu'on pouvait presque sentir l'odeur de leur urine sur les aliments. On pensait même que si quelqu'un buvait une eau dans laquelle un gecko était tombé par mégarde, il allait avoir de sérieux problèmes de santé. Pour anéantir mes dernières certitudes, mon professeur arriva à l'école le lendemain avec un gecko vivant. Devant toute la classe, il trempa le reptile dans un verre d'eau et le laissa y prendre son bain avant de le sortir. Puis, il porta le verre à sa bouche. Un silence de mort régna dans la classe. À grandes gorgées, il avala cette eau souillée devant nous et, croyez-le ou non, trente minutes plus tard, il tomba raide mort devant toute la classe !

Cette chute serait bien bonne pour conclure ma montée dramatique, mais la vérité, c'est que M. Webber est sorti indemne de son expérience, qui nous avait laissés sans mot. Pour le jeune que j'étais, cette histoire avait aiguisé ma curiosité pour le monde animal et contribué à tracer la route qui m'a mené vers des études universitaires en biologie. Mon enseignant nous avait fait

comprendre que la science doit toujours l'emporter sur les impressions, et ce n'est pas parce que toute la communauté pense une chose qu'elle est vraie. Dans les sociétés comme la nôtre, qui avait mariné si longuement dans la tradition orale, les croyances improbables pouvaient s'incruster dans la pensée populaire et devenir des vérités incontestables, surtout à cette époque où la parole des vieillards était sacrée. Remettre en question ce que les anciens savaient véridique représentait une subversion sociale hautement répréhensible. Aller au-delà des perceptions, voilà ce qui différencie la méthode scientifique des croyances dogmatiques, disait M. Webber, dont, au passage, je salue les qualités de pédagogue. C'est grâce à cet enseignant que l'amour des sciences de la nature est entré définitivement dans ma vie. Mais c'est à ma mère et à mon oncle Thiaka, dont je vous parlerai plus loin, que je dois principalement aujourd'hui la chance de lire mon avenir ailleurs que dans des écailles d'arachides. Cette immersion dans la science m'incite aujourd'hui à croire qu'on devrait remercier nos mamans pour des raisons autres que la grossesse, l'accouchement, l'allaitement et l'amour.



Chapitre II

L'HÉRITAGE MICROBIEN DE NOS MÈRES

La biologie nous apprend que nos mamans nous donnent beaucoup plus que leurs gènes, leur lait et leur amour. Même si ce bouquin porte sur ma propre mère, Je vous propose dans ce chapitre de remercier toutes les mamans pour l'héritage microbien qu'elles lèguent à leurs enfants.

C' est un fait : l'amour maternel est un besoin fondamental nécessaire à l'équilibre socioaffectif des enfants. C'est le point de référence, le niveau de la mère. Cet amour crédite à un bébé grandissant une certaine valeur sur le marché des échanges émotionnels. Materner avant de couper le cordon pour permette à la progéniture de voler de ses propres ailes sont deux étapes de passage diamétralement opposées, mais tout aussi importantes dans une vie humaine. Ma mère raconte à l'occasion que chacun naît avec un trou dans le cœur symbolisant son besoin d'amour. Dans ce modèle, ceux qui ont manqué d'amour à l'enfance risquent d'hériter d'un trou sans fond ; en revanche, chez les plus chanceux – les cajolés, les écoutés, les soignés, les applaudis –, le trou a un fond. Pour eux, interagir socialement devient aisé. Quand pendant son enfance on a pleuré sans être calmé, quand on a eu peur sans être rassuré, quand on a réclamé de la nourriture sans en recevoir, on hérite alors de meurtrissures invisibles qui minent notre confiance en la vie. Ainsi disait maman.

L'ancien dictateur Nicolae Ceausescu, qui a dirigé la Roumanie de 1965 à 1989, a offert à l'humanité un triste exemple qui illustre les répercussions de ce manque d'affection sur la santé physique et mentale. Désireux d'augmenter de façon marquée la population de son pays, Ceausescu avait mis en place un programme d'interdiction de l'avortement, accompagné de récompenses aux femmes ayant élevé dix personnes. Et dans une Roumanie déjà pauvre, les familles ne pouvant plus subvenir aux besoins de leurs rejetons, des milliers d'enfants prenaient le chemin des orphelinats étatiques. Ainsi, des chapelets de jeunes orphelins manquèrent de tout. D'une présence maternelle surtout. Les conséquences de cette carence affective ont évidemment été dramatiques. Des enfants qui n'ont jamais connu de chouchoutage présentaient de graves problèmes de motricité ou d'élocution, quand ils ne sont pas devenus carrément des loques humaines... Cette troublante expérience régulièrement citée par les spécialistes du développement cognitif est la preuve qu'être materné est un besoin essentiel chez les animaux sociaux que nous sommes. La maman est un pilier important chez les mammifères que nous sommes, et sa disparition subite peut provoquer de graves détresses psychologiques chez un enfant, surtout si une figure maternelle de remplacement n'est pas au

rendez-vous.

J'entends déjà des papas crier au sexisme ! Je dois malheureusement leur rappeler que leur contribution, si importante soit-elle, n'est pas à la hauteur de celle des mères au cours de la petite enfance, une phase cruciale du développement de l'humain. Quand la sagesse populaire nous dit que l'amour est aveugle, elle parle certainement de l'amour maternel. La nature a en effet voulu que la mère soit en mesure de reconnaître son poupon les yeux bandés. Le seul fait de sentir son odeur suffit à le distinguer, et l'inverse est tout aussi bien documenté scientifiquement. À ce test, les hommes reçoivent un score médiocre. En vieillissant, il arrive que nos mamans demeurent aveugles devant nos défauts et gardent inconditionnellement ce lien d'affection, même si le reste de la population nous diabolise. L'enfant a beau être un serpent venimeux, la mère l'enroule autour de son cou, ainsi dit une sagesse ancestrale africaine.

Il faut rappeler cette réalité au phallocrate qui surestime sa contribution biologique dans cette entreprise. Et d'ailleurs, pourquoi célébrer cette « réussite » qui, bien souvent, ne lui a demandé que cinq minutes de boulot couché sur le dos ? Cinq minutes, au hockey, c'est l'équivalent d'une pénalité majeure pour bâton élevé ! Ce n'est pas comme s'il avait gagné une coupe Stanley, après tout ! On reproche aux jeunes d'aujourd'hui de manquer de volonté, mais on félicite un papa qui a envoyé un seul et maigre spermatozoïde au fond du filet ovarien ! Franchement ! Il y a un homme, plus lucide que mon grand-père, qui disait : « On devrait surtout féliciter les hommes pour leur paternité quand ils sont grands-pères. Quand tes propres enfants te font confiance au point de te confier les leurs, c'est que tu as été un bon papa pour eux. Alors, complimentons ce monsieur qui promène ses petits-enfants au parc, eux qui l'appellent affectueusement grand-papa. »

Une sagesse ancienne raconte qu'on ne devient véritablement adulte que lorsqu'on a perdu sa mère, signe que cette séparation est douloureuse. Pourquoi l'est-elle ? Le biologiste en moi proposerait cette explication, plus poétique que scientifique, mettant en cause des phénomènes physiologiques de la reproduction. L'investissement maternel commence par la production d'un ovule qui est quatre mille fois plus volumineux que la tête du spermatozoïde. Si cet œuf est si gros, c'est parce que la maman y a stocké les provisions nécessaires aux premiers stades du développement fœtal, de petits goûters

pour le faire patienter dans son utérus en attendant de le brancher sur son cœur. Des repas déposés dans un œuf ! Quel exemple de générosité, quand même ! Voilà peut-être pourquoi le geste de nourrir entre dans l'équation de l'amour.

Je vous en parlais plus tôt. Ma mère, comme bien des mamans de la terre, a une obsession pour la nourriture. Elle tient mordicus à savoir qui veut manger, qui a mangé, qui n'a pas encore mangé, qui n'a pas assez mangé... Elle insiste parfois un peu trop pour que l'étranger se gave, et c'en est quelquefois gênant.

Dans la majorité des sociétés, traditionnellement, la femme généreuse de sa nourriture fait acte de bonté tandis que, pour un homme, finir son assiette pour en redemander est un témoignage de gratitude envers celle qui la lui a servie. Si loin de mon pays natal, dans la famille de ma conjointe en Gaspésie, j'ai constaté que c'était pareil. Chaque fête de Noël est une occasion, dans cette belle-famille tissée serrée, de goûter les recettes de toutes les tantes de Caroline, elles qui sont toujours heureuses de voir les bouches s'émerveiller devant leurs talents culinaires. Une fois ces périodes de grandes mangeailles terminées, je quitte Matane avec des réserves accumulées dans mes bourrelets, un peu comme dans l'ovule qui m'a engendré. C'est le programme cellulaire de la mère nourricière !

Si les ovules renferment des réserves, la maman protectrice, elle, prend rapidement le relais après la fécondation. Permettez-moi de rappeler ici certaines informations que j'ai abordées de façon plus détaillée dans mon bouquin *Boucar disait... pour une raison X ou Y*. Pour commencer ce programme de protection, le corps de la femme enceinte doit rappeler certaines de ses cellules immunitaires à l'ordre pour éviter qu'elles s'acharnent sur les composantes d'origine paternelle, qu'elles confondent avec des microbes. Lorsque des globules blancs d'une fille de Matane voient s'installer dans leur territoire des sous-produits d'un spermatozoïde de Sénégalais, ils déclenchent l'alerte et se préparent à charcuter le composite afro-qubécois en formation. Alors, pour éviter qu'un tel drame compromette la grossesse, le corps de la maman se dépêche d'abaisser ses propres défenses cellulaires. Certains scientifiques pensent que c'est cette fragilité immunitaire induite qui explique, en partie, les nausées et les vomissements fréquents chez la femme enceinte. Tout se passe comme si son corps lui rappelait de ne pas envoyer des aliments infects dans son estomac pendant que sa garde rapprochée somnole.

Lorsqu'il s'agit de protéger leurs petits et d'en assurer la survie, beaucoup de mamans dans le monde animal n'hésitent pas à risquer leur propre vie pour que les petits continuent d'exister. Ce programme profondément inscrit dans la nature est celui de la mère protectrice.

Une fois le fœtus confortablement installé dans son sofa utérin, on peut maintenant brancher le câble ! La formation du cordon ombilical permet à la maman de le perfuser automatiquement. Pendant neuf mois, les deux forment un seul individu, mais gardent quand même une frontière intra-utérine représentée par le placenta et le cordon ombilical – et ceux-ci les séparent autant qu'ils les unissent. Dans le liquide amniotique, le fœtus est protégé, nourri, soigné ; ce havre de paix est si confortable qu'au bout de 40 semaines, il faut l'en expulser. Ce sont des molécules maternelles comme l'ocytocine qui prennent le contrôle du chantier et lui annoncent, par des contractions involontaires de l'utérus, que son bail est terminé. Or, avant de quitter sa résidence ventrale, le fœtus y laisse des traces.

Dans les échanges intra-utérins entre bébé et maman existe le microchimérisme fœtal, un phénomène que je trouve passionnant. Il a été démontré que des cellules appartenant à l'enfant survivent dans le corps de la mère très longtemps après la naissance, des traces qu'on pourrait assimiler à un cordon ombilical pérenne unissant les mamans aux enfants. C'est comme si chaque mère était une sorte de chimère transportant encore en elle des reliques de ses enfants. Voilà sans doute pourquoi sa disparition laisse un aussi grand vide pour sa descendance.

Au fond, sous cet angle, une grossesse raconte deux histoires. Il y a celle d'une mère qui donne au fœtus ses gènes, son sang et la sécurité de son utérus et il y a celle du bébé qui, à son tour, donne à sa porteuse des cellules réparatrices qui œuvreront par son sang et sa moëlle osseuse. Comme je le disais, ces cellules en provenance du bébé resteront très longtemps tapies dans le corps de la mère. Et elles ont leur utilité. C'est une sorte de dépôt de cellules souches qui bénéficieront à la maman au moment opportun : elles peuvent en outre remplacer celles qui ont été endommagées dans son foie ou son intestin. Selon le professeur Selim Aractingi, de la Faculté de médecine Paris-Descartes, ces cellules héritées du bébé contribuent à la réparation des blessures engendrées par l'accouchement chez la mère. Elles régénèrent des vaisseaux sanguins pendant les processus de guérison de ses plaies, par exemple. C'est un peu le

cadeau d'hôtesse de bébé pour maman. Autrement dit, après l'accouchement, pendant que la maman apaise les bobos de l'enfant, ce dernier soigne ses blessures grâce à cette trousse de secours oubliée dans son corps. N'est-ce pas là une merveilleuse trouvaille de la nature, même si les scientifiques trouvent quand même des rôles moins nobles à la présence de ces cellules d'origine foetale dans le corps de la mère ?

Je me surprends même à penser que ces échanges cellulaires expliquent l'étrange télépathie qui existe entre une mère et ses enfants. Vous arrive-t-il de communiquer avec votre maman par la pensée ? Dites-moi que oui, s'il vous plaît ! Même le cartésien que je suis croit parfois en ce mystérieux mode de communication. Et c'est l'ocytocine qui justifierait le tout, selon moi. Je suis persuadé que cette hormone, qui agit comme un système wifi hypersophistiqué, a été inventée par la nature pour connecter les mamans à leurs bébés par la pensée. Après la rupture du cordon ombilical, la nature a misé sur les pouvoirs communicationnels discrets de cette molécule qui fait en sorte que, chez la nouvelle maman, le simple fait de penser très fort à son nourrisson ou de l'entendre pleurer peut déclencher le réflexe de lactation de ses glandes mammaires. Cette molécule dite de l'attachement pousse une mère à embrasser son bébé, à le serrer dans ses bras, à humer son odeur, à calmer ses angoisses et à se soucier de ses moindres caprices. J'irais même plus loin : si l'ocytocine branche bébé et maman sur le même réseau, le microchimérisme les gardera connectés avec le temps. Évidemment, il n'y a aucune preuve scientifique à l'appui de ce que j'avance. Reste que je ne peux m'empêcher de croire à cette magnifique éventualité, n'en déplaise à mon professeur d'études doctorales qui était réfractaire à l'amalgame poético-scientifique.

J'accepte la part du hasard dans la vie humaine, mais j'ai aussi l'impression d'être uni à ma mère par voie télépathique, l'impression qu'une simple pensée suffit à la contacter. Il y a quelques années, une personne mal intentionnée avait menacé de me détruire. Comme je n'avais pas le cœur si solide, la panique m'avait rapidement envahi. Et malgré mes 40 années bien sonnées, j'avais besoin de réconfort. Croyez-le ou non, dans l'heure suivant le début de ma détresse, mon téléphone a sonné, et, au bout du fil, c'était maman ! Sa voix a immédiatement rebalancé mon équilibre intérieur : j'avais alors eu la certitude d'être muni d'un bouclier protecteur à toute épreuve qui me donnerait la force de me défendre. Pourquoi ma mère, qui attendait toujours

que je lui téléphone, m'a-t-elle appelé à ce moment précis ? Certains parleront de coïncidence. Mais je me demande si ces hasards ne seraient pas des lois de la nature qui attendent seulement d'être écrites par l'humain.

L'histoire des sciences ne manque pas d'exemples qui s'inscrivent dans ce décalage entre fantasmes et faits. Quand j'étais étudiant en biologie végétale, à la fin des années 1980, les plantes étaient considérées par les spécialistes comme des êtres vivants statiques à la merci de l'environnement dans lequel elles s'étaient enracinées. Pourtant, aujourd'hui, la science fait des découvertes spectaculaires sur la communication végétale, des constats que plusieurs scientifiques d'hier auraient considérés comme de la pure fiction. J'aime penser que nos mamans sont plus présentes en nous qu'on le soupçonne. C'est pourquoi leur disparition laisse un trou si immense dans nos cœurs.

Mon ami François dit, à juste raison, qu'une partie de lui est morte le jour où sa mère a fermé ses paupières pour la dernière fois. Si ses traces étaient encore vivantes dans le corps de sa mère, on peut dire qu'elle est partie avec des morceaux lui appartenant. Satané microchimérisme ! Heureusement pour lui, les présents du passé brillent toujours dans les yeux de ses enfants. Nos enfants sont les miroirs de notre propre histoire qui nous aident à replonger dans nos souvenirs, jusque dans les odeurs et les rires de nos chers disparus. Le cerveau humain, si imparfait soit-il, est la seule machine capable de nous offrir ces intimes incursions dans le passé. Peut-être est-il aussi le seul responsable dans ce que nous appelons la télépathie.

Si la mère de François l'a quitté en emportant une partie de lui, la science nous apprend qu'elle lui a aussi laissé des amis pour veiller à sa santé physique et mentale. Je vais peut-être vous surprendre, mais nos mamans, bien après leur mort, continuent de vivre physiquement. Et elles le font à travers les gènes, évidemment, mais aussi par le biais de bactéries qu'elles nous ont léguées à notre naissance. Et même un peu avant. Déjà, dans le ventre de nos mères, des bactéries provenant de son microbiote s'activaient à toutes les étapes de la grossesse. Rappelons que le microbiote est ce système de micro-organismes qui interagit avec nous et dont la dynamique nous étonne sans cesse. Évidemment, à cause de leur courte durée de vie, les bactéries héritées de nos mères ont disparu depuis belle lurette. Reste que la descendance de ces migrantes y œuvre toujours. Et elles sont presque identiques à leurs ancêtres : la reproduction bactérienne se fait par division en deux parties identiques.

Cette colonie de parrains microscopiques joue dans notre corps des rôles qui rappellent drôlement ceux d'une maman soucieuse du bien-être de son enfant. Parmi ces partenaires, il y a des bactéries pourvoyeuses qui facilitent notre digestion : elles fabriqueront sur mesure des composés indispensables à notre métabolisme. Il y a également des bactéries « mères poules » qui veillent à notre santé et d'autres qui travaillent à prévenir les excès de poids et qu'on pourrait nommer les « mange-tes-légumes-sinon-t'auras-pas-de-dessert » !

Le microbiote intestinal interagit aussi avec notre cerveau. Pour plusieurs scientifiques, il serait un acteur important de notre équilibre psychoémotionnel. Jusqu'à 50 % de la masse de l'intestin, soit 2 kilogrammes, est constituée de bactéries, et cette cité déjà surpeuplée est reliée au cerveau par pas moins de 100 à 150 millions de neurones. Ces associés microbiens jouent donc dans notre tête et se posent souvent en tant que médiateurs de nos humeurs, bonnes ou mauvaises, et par conséquent de notre équilibre mental.

Comme on l'a vu plus tôt, nous sommes en partie des produits de notre microbiote maternel. Et s'il y a une chose qu'une maman souhaite pour son enfant, c'est bien de vivre heureux. Il n'est donc pas interdit de penser qu'hériter de bons microbes maternels peut en partie faire la différence entre être heureux et avoir le mal de vivre. À ce sujet, les scientifiques ont découvert que nous devons en partie aux microbes intestinaux notre capacité à résister au stress et notre propension à développer de l'anxiété, voire à faire une dépression. Mais pour tirer le meilleur de ces compagnons, il faut travailler à enrichir leur diversité, les nourrir convenablement et éviter de nuire à leur santé autant que possible en n'abusant pas des antibiotiques à large spectre (qui sont fortement bactéricides). C'est en faisant ses devoirs que ces partenaires nous gratifient de leur incroyable pouvoir, sans lequel la vie humaine serait beaucoup moins aisée. De la même manière, quand on y pense, une relation mère-enfant s'entretient et se bonifie, car même si on le dit inconditionnel, l'amour maternel a besoin d'être nourri et arrosé pour germer, grandir et fleurir... comme un microbiote en santé !

D'un autre côté, je soupçonne parfois nos bactéries de « manigancer » à toutes les étapes de notre reproduction, et ce, pour leur propre bénéfice. Comme la maman encourage ses rejetons à lui donner des petits-enfants, les bactéries investissent leur énergie pour passer à la génération suivante. Mais bon, puisqu'on en tire avantage nous aussi, on se dit que finalement les bons

comptes font les bons amis, si dépareillés soient-ils.



Maman, pour toi qui adores les belles histoires, je voudrais préciser cette réflexion qui m'habite depuis quelques années. Je crois que nous sommes si intimement liés aux bactéries de notre microbiote qu'on peut dire qu'en plus de nous donner la vie, notre mère nous équipe de parrains microbiens pour nous aider à grandir et à nous reproduire. À chaque étape de notre reproduction, les bactéries ne sont jamais loin de leurs associés que nous sommes. Elles investissent temps et énergie dans la perpétuation de nos gènes pour récolter des dividendes. Je sais, maman, que cette histoire est bien loin de tes préoccupations, mais j'ai envie de la raconter dans ce bouquin qui t'est consacré.



En dehors de leurs rôles de guérisseuse, de nourrice ou de régulatrice d'humeur, les bactéries jouent aussi, pour les adultes que nous sommes, les entremetteuses, les allumeuses de flammes et les facilitatrices de grossesse. Commençons par leur rôle dans nos odeurs corporelles, si importantes pendant les jeux de l'amour. Nous choisissons notre compagne ou notre compagnon de vie en partie pour son odeur, selon plusieurs études scientifiques. On s'entiche rarement d'une personne qu'on ne peut pas sentir. Or, nos odeurs corporelles résultent pour beaucoup des bactéries qui vivent sur notre peau. Quand j'ai rencontré ma conjointe, c'est d'abord mon odeur qu'elle a adorée. C'est notre compatibilité olfactive qui nous unit, encore aujourd'hui. L'odeur de chaque personne est tributaire des communautés microbiennes qu'elle abrite. Et des bactéries, notre surface épidermique en compte énormément. Sur un centimètre carré de peau logent jusqu'à 100 000 bactéries, et aucun lavage, si énergique soit-il, ne peut en faire décamper la totalité. Et c'est parfait comme ça : cette population de surface constitue notre première ligne de défense contre les microbes ennemis. Les bactéries amies qui squattent notre peau y secrètent des substances antibiotiques pour empêcher des microbes indésirables de s'y installer. « J'aime ton odeur » est le premier compliment que Caroline m'a fait lorsqu'elle m'a invité à souper. (Je sais, je me répète, mais j'imagine que vous me comprenez.) Mais la partie n'était pas encore gagnée : il fallait aussi que les bactéries buccales collaborent.

Et j'ai été rassuré d'avoir d'aussi bons amis bactériens ! Si les odeurs corporelles induites par les microbes de notre peau forment et rapprochent les couples, celles de la bouche, au contraire, peuvent tout gâcher. À preuve, tous les jours, nous combattons la diversité microbienne de notre bec à grands coups de brosse à dents et à grandes lampées de rince-bouche, tout cela pour ne pas éloigner celui ou celle qui nous plaît. Une majorité de nos bactéries buccales restent quand même des alliées, des alliées susceptibles d'être partagées par toutes les personnes qui osent, dans un baiser, fusionner avec un autre tube digestif ! Il y a toutefois dans le lot quelques malcommodes, des microbes de gingivite par exemple, qui compromettent nos rapprochements ou – encore plus dramatique – notre succès reproducteur. Dans chaque centilitre de salive grouillent pas moins de 100 millions de bactéries ; dans ces circonstances, un baiser est moins un plaisir de la langue qu'une occasion de partager des millions de bactéries. Rassurons-nous, cet échange discret dans la douce alcôve rosée profite aux systèmes immunitaires des deux tourtereaux.

Vous connaissez la suite : j'ai fini par embrasser Caroline et j'ai découvert que nous étions également buccocompatibles ! Et, chaque anniversaire de notre rencontre, je rends hommage à mes amis microbes pour leur coopération dans notre relation qui se poursuit. (Et ce n'est pas une blague !) Surtout, j'honore mes bactéries amies parce qu'elles m'ont aidé à avoir une descendance. En fait, je devrais plutôt dire que « nous » et « nos » bactéries avons engendré une descendance, car nos enfants doivent encore plus au microbiote de ma femme qu'au mien. Ainsi, le jour de leur anniversaire de naissance, je propose à nos enfants de remercier les bactéries du microbiote de leur maman qui ont participé à toutes les corvées de leur développement intra et extra-utérin. (Là, c'est vraiment une blague !)

Pendant la grossesse, certaines bactéries utérines gagnent le fœtus à partir du cordon ombilical puis par l'intermédiaire du liquide amniotique que le petit avale de temps en temps. Ces microbes éclaireurs seront d'ailleurs présents dans le premier caca du bébé, le méconium. Tout au long de la croissance du fœtus, des bactéries maternelles spécialisées dans l'extraction de l'énergie alimentaire prolifèrent ; elles veillent à nourrir le futur bébé et à constituer ses réserves. Si ces nourrices microbiennes garantissent la saine croissance du bébé, pour la maman, c'est le début du tablier de gras, souvent source de soucis esthétiques après l'accouchement. Plusieurs femmes le perçoivent comme un

des dommages collatéraux de la grossesse. Puis, lorsqu'approche le neuvième mois qui marque la fin de la grossesse, les bactéries se mettent en marche.

Vous entrez ici dans un passage un brin théorique. Je tenterai de me faire le plus clair possible. Ne vous laissez pas intimider par le vocabulaire scientifique. Allons-y : accouchons, pour mieux remercier nos mamans au-delà du bouquet de fleurs de la fête des Mères ! Dans le vagin de la femme enceinte vivent les lactobacilles. Ces bactéries produisent de l'acide lactique qui empêche les microbes ennemis de squatter la zone intime. Mais, en fin de grossesse, parce qu'ils prolifèrent dans le canal pelvi-génital, ces alliés microbiens stérilisent la voie de passage du bébé. Ainsi, lorsque le poupon se pointera, les lactobacilles le recouvriront pour mieux l'accompagner à la sortie, de la même manière qu'ils l'avaient fait avec la mère et la grand-mère. C'est ainsi qu'en plus de leur génétique, nos mamans nous offrent leurs microbes par des processus biologiques finement figués par l'évolution. D'ailleurs, forts de ces connaissances relativement récentes, les spécialistes du microbiote remettent en question certaines façons de faire dans l'accouchement par césarienne. En effet, telle que pratiquée actuellement, cette technique prive l'enfant de bactéries vaginales qui lui sont bénéfiques. Dans un petit bouquin consacré au microbiote, le grand spécialiste Rob Knight raconte comment il avait décidé, de façon avant-gardiste en 2012, « d'ensemencer » sa fille née par césarienne grâce à un tampon imbibé des sécrétions vaginales de sa femme. Il s'agissait simplement, immédiatement après l'accouchement, de frotter sur le visage et le corps du poupon un tampon imbibé des sécrétions vaginales de la mère. C'était sa façon de donner artificiellement à sa progéniture toutes ces amies microbiennes lactiques qui attendaient dans le vagin sans jamais lui voir le bout du cordon ombilical ! Rater ce rendez-vous pourrait, selon les spécialistes, avoir des conséquences néfastes sur la santé mentale et physique d'un enfant né par césarienne.

Avant de les sortir de leur corps, les mamans flanquent leurs jeunes pousses d'ouvriers bactériens, dont des spécialistes de la fermentation du lactose, un sucre du lait. C'est un coup de pouce indispensable en attendant que l'intestin du poupon sécrète la lactase, une enzyme qui permet aux petits mammifères que nous sommes de digérer le sucre du lait maternel. Une fois les travailleurs microbiens implantés dans le bedon du poupon, la maman peut sans souci fournir un lait riche en oligosaccharides, des sucres dont raffolent des micro-

organismes appelés bifidobactéries qui les transforment en composantes indispensables à la santé du bébé. Les oligosaccharides du lait maternel jouent un rôle prépondérant dans la nutrition, mais aussi dans la protection du bébé. En collaboration avec les cellules immunitaires qui abondent dans le premier lait, appelé le colostrum, les oligosaccharides agissent aussi comme des soldats capables de neutraliser les bactéries indésirables qui voudraient éventuellement s'installer dans son ventre. Même après la naissance, le microbiote de la mère continue de migrer dans le corps de son bébé par la voie du lait, renforçant ainsi la colonie amie peuplant son système digestif.

Pendant longtemps, les banques de lait maternel ont cherché la provenance des bactéries présentes dans le précieux liquide, elles qui échappent à toutes leurs techniques de stérilisation. Elles ont soupçonné les contenants ou la peau des donneuses d'être à l'origine de ce qu'elles considéraient comme des contaminations. On sait maintenant que plusieurs espèces de bactéries vivent dans le lait maternel et qu'elles sont avalées par le bébé pendant l'allaitement. De leur lieu de résidence intestinale, ses bactéries ont été transportées par voie sanguine jusqu'aux tissus mammaires grâce à des unités spéciales du système immunitaire de la maman appelées des cellules dendritiques. Ainsi, dans un seul millilitre de lait maternel, on peut trouver des milliers de bactéries qui attendent pour s'installer dans le bébé. De ce fait, au-delà de ces qualités nutritionnelles exceptionnelles, le lait maternel est un véritable liquide vivant rempli d'amis en devenir pour le poupon. L'accouchement par césarienne empêcherait le corps de se préparer efficacement pour ce transfert microbien par le lait. Cette association entre oligosaccharides, bifidobactéries, bactéries lactiques et cellules immunitaires du colostrum constitue une sorte de fourniture de base, gracieuseté de maman pour commencer l'école de la vie du bon pied.

C'est émouvant, quelque part, de constater que les legs maternels s'étendent au-delà de la grossesse, de l'accouchement et de l'amour, et qu'ils incluent aussi – et surtout – un héritage bactérien. Car ces legs ne sont pas anodins. Si maman pourvoit des bactéries amies à son poupon qui grandit, sa diversité microbienne se complexifie à la faveur de l'allaitement, de l'alimentation et ensuite du contact avec les membres de sa famille, de son clan, de son village et même les étrangers qui fraterniseront avec lui. Vers trois ans, l'enfant développera son propre microbiote, et son importance est comparable au

développement du réseau social d'un ado : elle est considérable.

Certains diront que nos mamans, au fond, n'y sont pas pour grand-chose dans ce travail microbien de préparation, elles qui ne programment pas elles-mêmes les stratégies évolutives impliquant leurs bactéries symbiotiques. Il n'en reste pas moins qu'au-delà de l'approche scientifique, si on accepte de regarder ces échanges avec une certaine humanité, on trouvera qu'elles en ont du mérite, nos mères. Je m'explique.

Nos bactéries corporelles s'impliquent dans notre reproduction parce qu'elles y voient une occasion en or de perpétuer leurs propres gènes sur la terre. Pour elles, aimer, embrasser et se toucher sont des billets en classe affaires pour de nouveaux territoires, ou des terres d'asile qui assureront leur pérennité, leur survie. Ainsi, quand un spermatozoïde entre dans un ovule, pendant que les gènes applaudissent, le microbiote danse pour célébrer aussi sa propre victoire. Il pourra enfin se préparer à la survie de son futur hôte. Et peu importe où il ira, son microbiote l'accompagnera, toujours loyal. Parti d'Afrique, il emportera avec lui les espèces microbiennes qui jadis s'établissaient dans le ventre d'une grand-mère morte en accouchant de sa fille. Puis, ces espèces héritées des ancêtres s'amalgameront à la biodiversité microbienne de tous les gens que cet Africain a côtoyés, aimés, embrassés et touchés dans sa nation d'adoption.

Au commencement de la vie, il y avait aussi l'incroyable créativité bactérienne, ce socle sur lequel s'est construite la biodiversité. Si bien qu'aujourd'hui, plus qu'un simple individu, chaque être humain est un organisme pluriel. Le clairvoyant Joshua Lederberg, Prix Nobel de médecine en 1958, parlait de l'humain comme d'un super-organisme constitué de différentes cellules provenant de différentes espèces. Par analogie au concept de diversité culturelle, j'aime bien parler aux étudiants de « diversité corporelle humaine », une façon tout aussi imagée de décrire cette association de longue date avec « nos » microbes. Pour chaque cellule humaine, nous hébergeons dix cellules bactériennes. Il n'y a pas à dire : les bactéries sont les actionnaires majoritaires de notre corps ! Si certains de ces microbes amis qui m'habitent viennent de ma mère, d'autres sont entrés dans ma vie à la faveur de mes rencontres avec des étrangers qui, en plus de m'enrichir culturellement, ont aussi enrichi ma culture microbienne. Les membres d'une même famille, d'un même clan, d'une même communauté partagent un certain patrimoine microbien. Plus

des gens sont proches, plus leur biodiversité corporelle présente une certaine similarité. Parmi notre biodiversité corporelle, comme dans une société multiculturelle ou une grande famille, il y a des éléments qui sont complètement intégrés et d'autres qui vivent sans déranger.

Mais il y a aussi des perturbateurs qui peuvent nuire au vivre-ensemble. Ils ne sont pas nombreux, mais leurs méthodes sont si néfastes qu'il faut les contrôler et endiguer rapidement leur plan diabolique. Je parle ici des microbes qui nous rendent malades et déstabilisent notre homéostasie. C'est pour ces indésirables que nous avons inventé des antibiotiques, des vaccins et des sérums. Mon ami et éminent microbiologiste Richard Marchand estime que c'est environ une espèce bactérienne sur 10 000 qui pose vraiment des problèmes de santé publique à l'humanité. Malheureusement, en voulant attaquer ces indésirables, les antibiotiques à large spectre qui nous servent de munitions font beaucoup de dommages collatéraux en décimant aussi nos amis de longue date. Ces ravages dans nos troupes alliées, qui durent depuis maintenant 50 ans, érodent petit à petit un lien sacré qui nous unit à notre diversité corporelle.



On gagnerait, maman, à revenir à ta sagesse qui voulait qu'il n'existe pas sur terre une famille parfaite. Tu recommandais de réserver une place pour la chicane et une autre pour la réconciliation comme façon de célébrer les hauts et les bas d'une famille. C'est ce discernement qui devrait guider nos actions et nos interactions avec notre biodiversité corporelle. Comme tu dis souvent, à force d'élaguer tous les membres de sa famille, on finit par se retrouver tout seul. Or, c'est quand on est isolé qu'on est vulnérable. Tous les grands prédateurs de la savane savent qu'il est plus facile d'attraper une proie si on l'éloigne de sa famille. Tu ne le sais pas, maman, mais pendant que j'étais au chaud dans ton ventre en cette année 1965, des cellules de ton système immunitaire capturaient des bactéries dans tes entrailles pour me les servir dans ton lait. Ces cellules dites dendritiques transportaient des bactéries de ton ventre vers tes tissus mammaires, où je m'abreuvais. Au-delà de la vie, tu m'as aussi donné ces amis dont la descendance lointaine est encore en moi. Tu as hérité ces associés de ma défunte grand-maman. Ta propre mère est partie trop vite, mais elle a eu le temps de te léguer ces parrains microscopiques de

remplacement qui te sont restés fidèles. Comme de petites mamans de substitution, elles t'ont nourrie, soignée et ont peut-être apaisé tes larmes d'orpheline. Les bactéries sont à la biodiversité planétaire ce que tu es à notre solidarité familiale. Ma défunte grand-mère a elle-même reçu sa flore originale de mon arrière-grand-mère et ainsi de suite. Si on continue cette généalogie, on verra défiler sur 3,5 milliards d'années des reptiles, des oiseaux, des mammifères arboricoles et, à la fin, des bactéries avec lesquelles tout a commencé. Toi qui aimes les grandes familles, maman, tu seras heureuse d'apprendre que nous partageons des liens de parenté avec tous les êtres vivants qui peuplent la terre. Même les bactéries, les mousses et les champignons ont des liens de parenté avec nous. Tu as raison quand tu dis que personne ne s'est réalisé tout seul dans ce monde et que, par conséquent, il faut prendre le temps de dire merci à la vie, de remercier la Terre-Mère comme on remercie nos mamans de nous avoir donné la vie et de nous avoir enveloppé de leur amour.

Si je m'attarde sur toute cette histoire de bactérie, c'est pour enfin raconter comment la rencontre avec un microbe indésirable a changé mon histoire de vie. J'ai aussi décidé d'écrire ce bouquin, maman, pour dire pourquoi je suis handicapé de la jambe droite et combien tu m'as aidé à surmonter cette limitation physique. Cette jambe handicapée est notre histoire commune.





Chapitre III

LA MAUVAISE JAMBE ET LA BONNE JAMBE

A la fin de mon rêve consigné dans un bouquin intitulé *Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces arbres*, Mpak Yaye, le vieux baobab qu'on appelle « La mère », me conseillait : « Mon fils, il y a quelques années, tu es venu ici me présenter ton garçon, mais je n'ai pas encore vu ta fille. J'ai hâte de rencontrer cette petite à qui tu as donné le prénom de ta maman.

Et maintenant que tes enfants sont en âge de comprendre, je veux que tu leur racontes l'histoire de ton membre handicapé qui te faisait souvent pleurer dans ta jeunesse. Raconte-leur comment cette jambe que ton père disait mauvaise et presque maléfique est devenue le levier de ta vie ! » Eh bien, m'y voilà.

L'histoire de mon handicap est la chronique d'une malchance qui a toujours attristé ma mère. On célébrait tout juste mes quatre ans quand une épidémie de polio a frappé ma région natale. Ma mère, comme bien des mamans, m'a amené au lieu de vaccination. Et malgré cette campagne d'immunisation massive, plusieurs enfants ont tout de même attrapé la maladie. Et j'en faisais partie, malheureusement. Le bruit courait qu'on nous avait administré par inadvertance un virus encore vivant. Ce n'était qu'une rumeur, bien sûr. Mais, plusieurs années plus tard, un entretien avec un médecin européen qui faisait partie de ces campagnes m'a porté à croire en la probable véracité de notre supputation de l'époque. Ce toubib m'a appris qu'à l'époque de ma vaccination, beaucoup de jeunes Africains ont été « immunisés » avec des microbes qu'on pensait faussement inactivés. Aujourd'hui, quand je songe à la quantité de gamins de mon âge qui clopinaient, il n'y a plus de place pour le doute.

Mais pour ma grand-mère Sanou, le mauvais œil s'était déjà acharné sur ma personne, et ce, un peu avant ma naissance. Il s'est manifesté le jour où ma mère, enceinte de moi, a blessé mortellement un chaton de deux jours. Elle qui craignait les minets comme la peste avait piétiné par mégarde le petit, qui a rendu l'âme dans un hurlement à vous arracher le cœur. Sachez qu'en pays sérére, on se méfie des chats pendant la grossesse à cause, dit-on, de leur esprit vengeur. Cette discrimination, qui ne reposait sur aucune preuve, était fortement ancrée dans notre culture. Avec la mort du chaton, la malédiction devenait inévitable à moins, comme le suggérait ma grand-mère, de conjurer le mauvais sort. Pour ce faire, il fallait jeter un anneau d'or dans un volcan en activité au pays du Mordor. Mais non, je blague : il fallait seulement sacrifier une poule de la même couleur que le chaton et offrir ses viscères à sa mère. Ainsi, l'animal accorderait son pardon au fautif. Si grand-maman avait cru que les chats ont neuf vies, elle aurait probablement sacrifié tout le poulailler !



DEO PIÉTINANT LE CHATON. D'APRÈS UN DESSIN DE JOËLLE

Le lendemain, maman, inquiète, s'est empressée d'exécuter une poule blanche, mais la chatte endeuillée avait troqué la maison pour une autre cachette plus sûre. Les viscères du volatile ne trouvèrent alors que deux corbeaux qui s'en régalerent en croassant si fort qu'ils auraient réveillé des morts. Les signes annonciateurs de la mauvaise nouvelle devenaient plus clairs dans l'esprit de mon aïeule. « Quand les oiseaux noirs débarquent, la vengeance est en route », prédisait-elle en pointant le ventre de sa fille, dans lequel je somnolais en cette année 1965. Dans cette représentation animiste de la vie, l'esprit justicier d'un chat est capable de se faufiler jusque dans un utérus et d'infliger des représailles à un enfant à venir. Nos anciens croyaient à un monde où la justice des hommes et celle de la nature s'entrecroisent inextricablement. Cette association avait le mérite d'être plus respectueuse du caractère sacré de la création dans toutes les sphères de sa biodiversité.

À ma naissance, tous pensèrent que le chat avait passé l'éponge, car mon corps ne présentait aucun signe d'anormalité. En effet, après que j'eus été traité contre la polio, ma jambe droite avait conservé son tonus d'antan. Mais la sagesse populaire nous apprend que tant qu'il n'est pas minuit, un félin ne dit pas qu'il se couche sans souper. Mon grand-père, lui, aurait renchéri : « Quand la malchance habite quelqu'un, même une banane mûre peut lui casser une dent. » Ainsi, quelques années après ma rémission, terrassé par la malaria, j'ai senti que le chat rappliquait. Sauf que cette fois-ci, il était déguisé en infirmière guérisseuse de paludisme.

J'avais 6 ans quand, sous l'emprise des microbes, je faisais beaucoup de fièvre. Ma mère n'a pas tardé à m'amener au dispensaire. Pour ceux qui appellent leur maman à la rescousse pour une simple grippe, il est fortement recommandé de ne pas attraper le paludisme. Ce jour-là, maman, qui devait se rendre au marché, m'a laissé dans une salle d'attente en me disant : « Je pars livrer le lait caillé à mes clients et je reviens avant que l'infirmière t'appelle. » À l'époque, elle vendait ce yaourt provenant des zébus de mon père pour acheter du riz. C'était sa façon de rentabiliser nos vaches et de nourrir sa marmaille. Lorsqu'elle s'est éloignée avec la calebasse en équilibre sur la tête, je me souviens qu'assis au milieu de tous ces paludéens, je grelottais en attendant de recevoir un peu de renfort médical dans mon combat contre le microbe.

Une heure plus tard, l'infirmière m'a demandé de m'avancer. Maman n'était pas encore revenue. Elle a ensuite baissé les haillons qui me servaient de

pantalon pour m'enfoncer l'aiguille de son énorme seringue bourrée de liquide thérapeutique directement dans le fessier. Puis, sans se préoccuper de mes hurlements, elle y est allée d'une deuxième tentative pour enfin m'injecter le remède. Je venais tout juste de remettre mon pantalon quand maman est arrivée. Elle m'en voulait d'être entré dans la salle de traitement en son absence. Mais devant ma détresse, elle m'a gratifié d'un morceau de pain. À l'époque, une tranche de baguette était pour un enfant de notre famille aussi précieux qu'un bol de crème glacée pour un petit Québécois d'aujourd'hui.

Lorsqu'après deux kilomètres de marche nous sommes arrivés dans la concession familiale, je suis entré dans la hutte de ma mère et je bondissais sur le lit. Mais quelques instants plus tard, je sentais des engourdissements dans le pied droit. Je ne me doutais pas à ce moment-là que la difficulté à marcher entrerait dans ma vie pour ne jamais en ressortir. L'assurance de mes pas déclinait petit à petit et, évidemment, cela inquiétait ma mère. Au début, elle croyait à une autre de mes manigances pour avoir sa fameuse soupe de poisson, mon remède de prédilection contre le paludisme. Mais trois semaines ont passé sans que les choses s'améliorent. Si je m'étais complètement remis du paludisme, ma jambe droite, elle, demeurerait mal en point. Cet accident, provoqué par la mère chatte selon la croyance de ma grand-mère, marque le début d'une culpabilité maternelle qui dure encore. Mais que pouvait-elle faire devant cette fatalité ? Dans les faits, pas grand-chose. Elle ignorait ce qu'était un nerf sciatique, encore moins son rôle dans la stimulation musculaire. En voulant me sauver du paludisme, cette infirmière incompétente avait endommagé irréversiblement mon nerf sciatique. J'oserais même dire que c'est la première personne qui m'est tombée sur le gros nerf !



Depuis ce malheureux accident, maman, chaque fois que tu me vois clopiner dans le sable, je sens les remords te serrer le gorgoton. Comme la plaie du lépreux fait aussi mal à celui qui la regarde, cette jambe handicapée a toujours miné ton humeur. Pour mon père, cette erreur médicale relevait de la volonté du Seigneur. Le plus ironique, maman, c'est que des années plus tard, je suis devenu enseignant de physiologie humaine en science infirmière à l'Université du Québec à Rimouski. Je demandais souvent aux étudiantes dans mes examens de m'expliquer pourquoi il est important de ne jamais enfoncer une aiguille dans un nerf

sciatique. Un jour, alors que l'une d'elles contestait le zéro qu'elle avait obtenu à cette question d'examen, la colère s'est emparée de moi. C'est comme si je revoyais en elle l'infirmière de mon enfance. J'avais commencé à lui déverser toute cette bile accumulée pour lui faire comprendre l'importance de préserver l'intégrité de ce nerf, puis je me suis arrêté, conscient de mon emportement injustifié. Pour racheter mon manque de délicatesse devant le groupe, raconter à toute la classe l'origine de mon boitement devenait ma seule porte de sortie. Depuis ce jour, les cohortes d'étudiants se passaient le mot pour ne jamais perdre de points à cette question !



Une seringue, une fièvre et une infirmière incompetente : voilà le casting de la tragédie qui a fondé ma personne et dans laquelle mon père a joué involontairement un grand rôle. Plus jeune, il ne ratait pas une occasion de me rappeler que j'étais « incomplet » et que je devais me rentrer ça dans la cabosse. Il me rebattait constamment les oreilles sur tout ce que je ne serais jamais capable de faire avec une jambe défectueuse. Il pensait bien faire, mais malheureusement, encore aujourd'hui, des craintes d'incapacité induites par son comportement sont encore bien vivantes en moi. Dans certains domaines d'activité, je revois ce petit garçon à qui son père disait qu'il ne serait pas capable, ce petit homme qui allait trouver réconfort auprès de Doua, son veau de compagnie lui aussi handicapé.



LE VEAU DODDA VU PAR JOËLIE

Mon veau s'appelait Douda, qui signifie « tordu ». On l'a ainsi nommé à cause de son cou noueux qui lui donnait un physique atypique, pour ne pas dire monstrueux. Poulo, le zébu de mon père, avait engendré ce drôle de quadrupède qui se déplaçait comme un crabe. Il fallait constamment l'aider à retrouver les mamelles de sa mère ou carrément le nourrir à la bouteille. Papa vénérât les vaches – c'était presque un cas de psychiatrie ; pourtant, à l'égard de ce veau, cette adoration avait laissé place à de la froideur, à de l'indifférence. Certain de sa mort imminente, il ne s'en occupait pas, car pour lui, de toute façon, cette bête était condamnée. Moins défaitiste, j'avais convaincu mon père de me laisser soigner l'animal, histoire de lui donner une seconde chance. Pendant plus d'un an, je l'ai nourri, j'ai joué avec lui ; il me suivait comme un chien et me léchait même la tête pour me réconforter de mes fréquents vagues à l'âme. Comme ce veau s'orientait difficilement à cause de son cou difforme, un jour il a échappé à ma vigilance et, voulant traverser la route nationale, il a été heurté mortellement par une voiture. Je me vois encore devant le macabre spectacle, mon ami le bovin gisant, la bouche ouverte, ses grands yeux doux qui me fixent du regard pendant ses derniers instants, puis son dernier souffle. Le visage couvert de larmes, j'entends la voix de mon père qui me propose de déposer le cadavre dans un bosquet, une décision que je juge scandaleuse. Je ne pouvais pas supporter l'idée que les vautours abondants dans cette savane puissent s'empiffrer de mon défunt ami. Vaincu par ma tristesse, papa avait fini par changer d'avis : nous allions enterrer Douda pour respecter ma volonté. Une fois la dernière pelletée de terre jetée, papa me dit dans un rare élan de tendresse : « Je sais que tu trouves la mort de ce veau injuste, mais la mort est injuste. La mort est comme un moustique qui t'a causé ce trouble de motricité. As-tu déjà vu un moustique épargner un homme de ses piqûres parce qu'il est trop maigre et qu'il risque de manquer de sang ? Pendant que l'homme élabore des projets, la mort lui en prépare d'autres. Ainsi va la vie, mon petit garçon ! Le berger pleure sa vache, et le vautour danse dans le ciel. »



MON PERE, AMATH DIOUF

Le lendemain, je suis allé voir la tombe de Douda pour découvrir que les hyènes avaient déterré le cadavre dans la nuit. Il ne restait plus que des ossements épars sur les lieux. Encore aujourd'hui, cette scène de savane hante mes rêves jusque dans mon bungalow québécois. Quand j'ai parlé de cette histoire à ma fille, Joëllie, elle m'a tout de suite proposé de dessiner cet animal pour que je le voie une dernière fois, ensuite il fallait brûler la représentation. Selon elle, c'était la seule façon de chasser cet esprit bovin de ma vie. Pour tout dire, j'ai préféré garder le dessin, symbole de l'amitié de deux marginalisés.

Si mon père avait fragilisé ma confiance, les camarades d'école ont complété son travail de démolition, aussi triste que cela puisse paraître. L'école venait en effet avec son lot d'intimidateurs qui se moquaient de moi en me qualifiant de « Lafagne ». Ce terme de la langue wolof qui a une charge bien plus réductrice que le mot « handicapé » était prononcé par des hordes de gamins qui me pointaient du doigt en caricaturant ma démarche. Le Lafagne, c'est souvent l'incapable à qui on fait des offrandes dans la rue pour l'aider à survivre, un terme lourd de sens pour un enfant qui ne fait que boiter. Quand venaient les cours d'éducation physique, les enseignants, guère plus délicats, me demandaient de rester en classe et d'attendre le retour de mes camarades. Je portais donc cette étiquette, pesante comme un boulet lié à ma jambe, sur laquelle était inscrite la mention « incapable ». Et je l'ai traînée de l'école primaire à l'école secondaire.

Comme si le fait d'être ostracisé à l'école ne suffisait pas, la voix de mon père me rappelait constamment que je n'avais pas le physique pour m'adonner aux mêmes activités que mes frères. Il ne ratait pas une occasion de me répéter que je devais composer avec une mauvaise jambe, que courir aussi vite et sauter aussi haut que les autres, eh bien, il me fallait faire une croix là-dessus. En fait, je crois qu'il avait pitié de ma condition et, trop occupé à vouloir me protéger, il avait fini par m'emmurer. Il m'avertissait : « Si tu casses ta bonne jambe, Boucar, tu peux dire adieu à ta mobilité. »

Mon cher papa n'avait pas une grande compréhension de la psychologie infantile. C'est pour ça que je ne lui en veux plus vraiment d'avoir miné ma confiance pendant ma jeunesse.

Cette étrange attitude surprotectrice s'expliquait probablement par ma ressemblance avec mon grand-père, dont je portais le prénom et à qui il devait

obéissance et respect, comme le voulait la tradition sérieuse. En effet, dans ma tradition, porter le patronyme d'un autre, c'est aussi être en partie son avatar ; par conséquent, mon père voyait en moi l'image de son propre géniteur. Ignorant les lois de la génétique mendélienne, il vivait de façon troublante cette convergence morphologique. Encore aujourd'hui, mon propre paternel m'appelle papa. Enfant, cette ressemblance avec mon grand-père m'a sauvé de bien des punitions, je vous en passe un papier. Très sévère avec mes frères, papa se gardait de lever la main sur moi. Mon vieux père serait bien embêté s'il découvrait que le gros de ma carrière au Québec est bâtie sur les proverbes et les sagesses que j'attribue à mon grand-père ! Pour ma part, quand j'écris des pensées poétiques, une fois sur scène, je préfère les livrer en empruntant la bouche de mon aïeul, comme pour mieux les incarner. À croire que Boucar le fils et Boucar le grand-père se confondaient déjà en moi. Mais cela, mon père le savait depuis belle lurette !

Ainsi, ma condition physique appelait la pitié de mon père. Sauf que, par souci de protection, il a failli involontairement me convertir en cet éléphanté d'une légende chinoise qu'on attachait avec une mince corde, lui qui n'a jamais cherché à se libérer à l'âge adulte, lui qui, devenu grand, ne croyait plus en ses capacités. Profondément marqué par son passé, le géant se pensait toujours impuissant devant la cordelette qui l'emprisonnait pendant sa jeunesse.

Même pour mon cursus scolaire, papa souhaitait une trajectoire adaptée à ma condition. Pendant que mes frères et sœurs plus âgés fréquentaient l'école laïque, papa jugeait que l'école coranique me convenait davantage. Une fois inscrit, j'allais y étudier les versets du livre sacré des musulmans, bien assis sur un banc. Comme c'est souvent le cas des convertis, mon père était un peu plus dévot que la plupart des croyants. Pour cause, sa nouvelle religion l'avait aidé à ne plus lever le coude, au grand bonheur de mon grand-père qui lui répétait souvent dans sa jeunesse que la probabilité qu'il crève sous l'effet de la boisson avant de voir ses petits-enfants était très élevée. Bref, il a gagné la foi pour ne pas perdre le foie ! Papa voulait que je devienne un marabout, c'est-à-dire un enseignant dans une école coranique, un métier qu'il trouvait plus compatible avec mon infirmité. Le marabout, lui, est un employé au service de Dieu et, avantage majeur, personne n'ose poser un regard critique sur lui, même s'il rampe au sol comme une limace. « À l'école des Blancs, me disait mon père, il y a de l'éducation physique, sans oublier que par la suite il te faudrait quitter la

famille pour poursuivre tes études au lycée.» Pour mon père, c'était inconcevable d'y parvenir avec une mauvaise jambe. C'était là l'idée maîtresse de son argumentaire, celle qui allait guider toutes les décisions me concernant.

Les deux années passées à mémoriser des versets du Coran m'avaient valu une place privilégiée auprès de mon papa, très fier de mes performances scolaires. J'avais aussi été promu en tant que professeur particulier en études coraniques. Le sien, en fait. Et au-delà de ma mauvaise jambe, je crois que c'est cette complicité qui expliquait son choix de me laisser faire carrière dans le vaste domaine du spirituel. Après tout, c'est grâce au spirituel qu'il a échappé aux spiritueux. Et il m'en souhaitait probablement autant. D'un autre côté, je m'étais attiré la jalousie de mes frères, eux qui m'ont rebaptisé le « bourgeois gentilhomme ». Encore aujourd'hui, en souvenir de l'époque où j'incarnais l'aristocratie qui drainait toutes les faveurs du papa en échange de cours particuliers, mon frère Dane m'appelle par ce surnom. Même si je conserve une certaine rancune envers le marabout qui, bien souvent, confondait asséner des coups et enseigner des cours, l'école coranique fut un formidable cours préparatoire à l'apprentissage de la langue française.

Si je suis devenu biologiste aujourd'hui, c'est parce qu'un jour, mon oncle Thiaka a insisté pour que mon père m'inscrive à l'école primaire. Cet homme à l'esprit libre et au corps profondément possédé par l'alcool occupe une place de choix dans mes souvenirs. Instruit, curieux et cultivé, l'unique frère de mon père écoutait de la chanson française et s'habillait avec des vestons un peu comme un toubab, c'est-à-dire un Blanc. Pour ma grand-mère, les Européens qu'il fréquentait étaient responsables de la perte de son africanité, en plus de lui avoir refilé sa propension à l'alcool, une malédiction qui s'agrippait à lui malgré ses maintes tentatives pour s'en débarrasser. En vieillissant, j'ai gardé un lien étroit avec ce marginal que j'adorais pour sa générosité et son entêtement à rester libre dans un pays conservateur, un pays où fréquenter Bacchus était une forme de handicap.

C'est à l'oncle Thiaka que je dois mon amour de la langue française. En plus de m'inscrire à l'école primaire et de m'encourager à foncer dans la vie, pendant mes études au lycée il m'ouvrait largement les portes du petit appartement qu'il louait à Pikine, dans la banlieue de Dakar. On était loin du Ritz, laissez-moi vous dire. Cet endroit était d'une insalubrité indescrivable et grouillait de coquerelles. Parfois, la peur de me faire kidnapper par des centaines de blattes

me trottait dans l'esprit. Mais quand l'amitié est au rendez-vous, un immense ravin à franchir se transforme en une petite craque sur le plancher ! Entre mon oncle et moi régnait une complicité qui rappelle drôlement celle qui me liait à Douda, mon veau de compagnie. Du moins entre deux tentatives de sobriété. Mon oncle avait beau traverser quelques semaines d'abstinence, bien souvent la maladie de l'alcool reprenait possession de son corps. Combien de fois il me jurait de ne plus boire... Fréquemment rabroué par mon père et marginalisé par les autres, avec le temps, il s'est refermé sur lui-même. D'ailleurs, c'était pendant ses épisodes de mélancolie qu'il s'ouvrait à moi. Il me parlait alors de littérature, de musique, de la mode des années 1970 et de ce grand rêve de voyage qui l'habitait.

Pour marquer mon passage à l'université de Dakar, il m'a offert un vieux veston démodé et, en me le tendant pour que je l'enfile, il m'a regardé dans les yeux et m'a dit : « Place toute ton énergie dans tes études, mon neveu. Tu recevras une bourse qui te permettra d'aller faire des études supérieures à l'étranger. Et alors le monde s'ouvrira à toi. » Ce conseil m'a suivi durant mes cinq années à l'université. Si vous aviez vu ses yeux quand je lui ai annoncé que j'étais l'heureux récipiendaire d'une bourse et que je partais faire mon doctorat au Québec. À croire qu'il était encore plus fier que moi. Avant que je quitte le pays, les yeux en larmes, l'oncle Thiaka m'a invité à profiter de ma nouvelle vie, une vie de liberté qui lui avait échappé. Puis, après avoir ajusté le collet de mon vieux veston, il m'a raconté cette histoire issue de la tradition orientale.

« Une vieille dame possédait deux cruches dont l'une était fissurée. Chaque fois que la dame revenait du puits, le récipient fêlé coulait et lorsqu'elle arrivait à la maison, il était à moitié vide. Aussi, pendant que la cruche intacte, remplie à ras bord, affichait une grande fierté à la fin du voyage, le récipient cassé avait toujours la mine basse. Au bout de deux ans de travail, attristée par sa continuelle piètre performance, la cruche fendillée implora la vieille dame de la remiser au fond du grenier où elle irait finir ses jours. La femme refusa en expliquant : « Je sais depuis longtemps que tu perds la moitié de ton eau avant d'arriver à la maison. Mais c'est exactement ce que je trouve formidable en toi. N'as-tu pas remarqué que j'ai semé des plantes ornementales tout le long du chemin qui nous mène au puits ? Ces fleurs ont poussé grâce à la générosité de l'eau qui coule de ta fissure. C'est la beauté et le parfum qui émanent de ces fleurs qui me donnent encore la force d'emprunter ce chemin.

Oui, ton jumeau rapporte plus d'eau à la maison, mais toi, tu me procures de la joie et la force de continuer malgré le poids de l'âge. » Chacun de nous possède sa propre fêlure, qu'elle soit visible ou non, dit la morale de cette histoire. C'est en s'ouvrant aux autres qu'on transforme cette faiblesse en force. J'espère, avait conclu mon oncle, que le Québec t'aidera à retrouver ce que ton papa t'a maladroitement enlevé à cause de ta supposée mauvaise jambe.

Mon oncle était un esprit qui a cherché sa liberté dans une culture où la tradition le contraignait à rester dans les rangs. Je vivais au Québec quand il est décédé, à l'âge de 63 ans, d'une cirrhose du foie. En souvenir de cet allié de mes jeunes années, le nom Thiaka figure dans le patronyme de mon fils. C'est une façon d'honorer mon oncle, lui qui a forgé mes premières armes pour que j'apprivoise ma différence, lui qui m'a ouvert les portes de l'éducation et de la connaissance. Ma fille, elle, porte le nom de ma mère, elle qui a été l'actrice principale de la déprogrammation de l'encombrant syndrome du « t'es pas capable » que papa avait, bien malgré lui, installé profondément en moi.

Aujourd'hui, comme me le souhaitait Thiaka, je suis en paix avec ma condition physique. Et, pour cela, je dois aussi remercier tous les gens du Québec que j'ai croisés sur mon chemin. Toute ma jeunesse, je me suis senti complexé dans un environnement où l'obsession de l'apparence pousse inéluctablement celui qui est flanqué d'imperfections à se terrer dans le tréfonds de son être. Je me suis construit une prison dans laquelle je suis resté 20 ans durant. En fait, mon père m'y a aidé en me fournissant régulièrement les briques, le métal et le béton nécessaires pour ériger ma muraille. Jusqu'à ce que je quitte le pays, en 1991, il a essayé de me convaincre d'aller enseigner au lycée parce que, pour lui, je n'avais pas le profil physique pour le faire à l'étranger.

C'est à mon frère Sékou que je dois l'insurrection salvatrice auprès du paternel. Il lui a fait comprendre que l'éducation avait plus à voir avec la tête qu'avec cette jambe handicapée qui l'obsédait. Quand j'ai quitté le Sénégal en 1991, je transportais cette prison dans une de mes valises, et cette valise sur ma tête. Malgré la thérapie de ma mère et celle de mon oncle, cette mallette pesait lourd et je ne pouvais l'ouvrir pour en alléger le contenu et accélérer le pas. Les psychologues recommanderaient probablement de retourner à la source du problème pour l'apprivoiser. Mais pour cela, il faut affronter le courant. Quand je vois les saumons mourir d'épuisement une fois sur les rives de leur naissance, cela me conforte dans ma décision de ne pas nager à contre-

courant. C'est le biologiste en moi qui parle, ici. Lorsque la grande majorité des nôtres nous voient comme un être incomplet, même avec une certaine tendresse, les poids s'accumulent sur notre tête et sauter aussi haut que les autres devient presque impossible. Et ceux qui ont aidé le porteur à alléger un tel fardeau deviennent des alliés, des amis, des proches. J'aime le Québec et le chante un peu comme un dépressif remercie le psychologue qui lui redonne le goût de sortir admirer les beautés du monde. Ici, j'ai trouvé les outils de résilience pour mieux accepter ma différence et surmonter le traumatisme mental qui sommeillait en moi. Les gens de cette nation m'ont permis de transformer ma faiblesse physique en force motrice et, depuis, entre le Québec et moi, les échos d'un coup de foudre éblouissant rejaillissent encore. C'est le grand amour. Je ne parle pas ici d'un banal coup de foudre qui souvent n'est qu'une manigance orchestrée par nos gènes désireux de fonder une nouvelle génération. Je parle du véritable sentiment qui naît, grandit et se bonifie avec le temps. Eh oui ! J'ai connu ce grand attachement qui donne envie de respirer le plus longtemps possible !

Je parle de toi, Caroline, de nos enfants, de notre famille, mais aussi de ton territoire. Je parle du Québec, de cette culture qui m'a charmé depuis l'automne 1991 quand, pour la première fois, de ma savane d'origine, j'ai posé mes deux pieds sur les battures du « chemin qui marche », le fleuve Saint-Laurent. Vous savez que vous êtes possédé par le véritable grand sentiment quand, après des années, vous avez encore envie de redécouvrir l'autre, de l'apprendre, de le cajoler, de le célébrer et de le remercier d'être dans votre vie. Le grand amour, c'est quand l'autre qui au début était presque un étranger finit par pénétrer jusque dans votre génétique et devenir une partie intime de vous. C'est ce qui s'est produit entre moi et le Québec.



En 1991, maman, j'ai atterri à Rimouski en me disant qu'un Noir qui clopine dans cette petite ville blanche, loin des grands centres, c'est ce qu'on appelle une minorité doublement visible. Pourtant, la première chose que j'ai remarquée, c'est que les gens ne me scrutaient que rarement la jambe et ne portaient pas vraiment attention à mon problème de motricité. Ils me regardaient dans les yeux. Et, pour la première fois, mon problème physique semblait invisible. Pour la première fois, je me sentais entier. Une fille m'avouait même un soir qu'elle me trouvait bel homme, chose que

je n'avais jamais entendue depuis mon adolescence. Ici, j'ai trouvé la clé pour ouvrir ma valise et j'ai trouvé les outils pour reconnaître les bagages dont il fallait me débarrasser pour, enfin, mieux marcher. Comme tu aimais le dire, en cette année 1991, je me sentais comme cet oiseau qui n'a jamais volé et qui, une fois dans l'air, s'élance vers le ciel poussé par une force dont il ignorait l'existence, une force incommensurable. J'ai tendu la main comme tu me l'avais recommandé et, 27 ans plus tard, maman, les gens du Québec continuent de me réchauffer le cœur.



J'avais l'intime conviction, depuis ces premières semaines de notre rencontre, que c'est dans cette nation d'ouverture que je voulais vivre. La vraie ouverture à la différence, c'est quand on ne s'attarde pas sur le contenant d'un individu. C'est lorsque les origines, la couleur, le physique deviennent secondaires aux yeux de l'autre, quand les gens sentent ce qui nous trouble le cœur et nous empêchent d'ajouter les lourdes pierres à la malheureuse forteresse qui nous entoure. Ce sont toutes ces mains tendues qui m'ont fait du bien en arrivant au Québec. Pour la première fois, ma mauvaise jambe, autrefois objet de fermeture, devenait un outil d'ouverture, de rapprochement et un moteur d'accès à l'intégration, au succès social. Ma thérapie québécoise commencée au début des années 1990 s'est poursuivie auprès de Caroline : elle m'a tout de suite dit qu'elle se fichait de cette jambe que je m'obstinais à lui cacher, qu'elle n'était pas tombée amoureuse de mes jambes, mais de ma personne. Puis, notre fils est venu achever le travail de sa mère en proposant de rire de mon problème pour mieux le dépasser.



Tu m'as déjà dit, maman : « Un jour, tes enfants te renverront une image de toi qui n'a rien à voir avec celle que tu vois dans le miroir. Et ce jour-là, Boucar, tu auras franchi une grande étape de ta vie. » Ta vision était bien juste, car, très jeune, mon fils, Anthony, semblait vouloir parler de mon complexe avec moi. Alors, tu ne m'en voudras certainement pas de le remercier dans les pages qui suivent même si le livre porte sur ta vie.

Merci Anthony pour la psychothérapie gratuite !



« Savais-tu, Anthony, que tu as un frère lézard ? Dans ma tradition sérieuse du Sénégal, chaque clan, comme celui des Diouf, est jumelé à une plante ou à un animal protecteur en vertu d'une alliance paraphée par les ancêtres dès l'aube des temps. C'est le totémisme. Cette alliance est d'ailleurs rapportée dans des contes et légendes du terroir que je te raconterai un jour. Ce symbole est souvent un allié qui, dans un passé lointain, aurait aidé le clan en des temps de précarité. Les clans qui lui sont redevables lui jurent que leur descendance devra s'abstenir de tuer, de manger ou de s'attaquer à l'intégrité de cette bête ou de cette plante. C'est un retour d'ascenseur, quoi ! Ainsi le totem des Diouf est une espèce de varan qui vit dans ma région natale. Celui qu'on nomme Fasakh est un lézard plus petit, plus trapu, plus lent et moins agressif que celui du Nil. Et ce jumeau animalier, Anthony, a une particularité comportementale surprenante. Lorsqu'il est poursuivi par un chasseur, ses piètres qualités de sprinteur le contraignent à déclarer rapidement forfait. Une fois immobilisé, il ferme les yeux et retrouve la tranquillité. Dans ma tradition, on dit qu'il se croit invisible et, donc, à l'abri du prédateur.

« Ainsi se cachait le frère du varan que je suis, Anthony. Je faisais comme si tout le Québec ne voyait pas mon problème de motricité. Même quand j'invitais une fille chez moi, je me déshabillais dans l'obscurité, persuadé que ma jambe allait la faire déguerpir. Plus la fille m'intéressait, plus j'étais convaincu de ne pas avoir le physique nécessaire pour demeurer même dans son choix de dernière ronde. C'est le même syndrome qui afflige la femme qui mésestime profondément son physique et qui s'apprête à dévoiler son corps au culturiste qu'elle vient de rencontrer au bar. Malgré la grande discrétion des Québécois, je vivais avec la certitude qu'en éludant le sujet de ma condition, mon handicap passerait inaperçu. Quelque temps après avoir fait tes premiers pas, tu as imité ma démarche, impeccablement, en me regardant directement dans les yeux. C'était ta façon de me faire passer un message : devant cette moquerie, qui m'a évidemment troublé, ta mère, elle, a éclaté de rire ! C'est ainsi que tu es devenu mon ultime thérapeute, Anthony, celui qui devait me convaincre, comme pour l'éléphant de la légende, de rompre définitivement la ficelle de la peur qui me liait à l'arbre. »

« Ta façon unique de me tendre un miroir m'a fait cheminer, et c'est pourquoi je tiens à te remercier dans ce petit bouquin. Tu ne souhaites sans doute pas encore intervenir dans cette mise à nu écrite par ton papa, mais tu apprendras

plus tard combien ta compassion et tes interminables questions sur ma mauvaise jambe m'ont été salutaires. Du haut de ta sagesse infantile, tu m'as dit un jour qu'une jambe est beaucoup moins importante que la vie elle-même. Qu'avec la vie, on pouvait respirer, manger, se coucher et bien dormir. Voilà une poétique façon de rappeler à ton père que se plaindre de la qualité de ses souliers pendant que les culs-de-jatte célèbrent leur joie d'exister n'était pas toujours approprié.

« À tes quatre ans, chaque fois que je te proposais de grimper sur mes épaules, tu refusais en prétextant ne pas vouloir ajouter un poids supplémentaire à cette jambe déjà éprouvée. Un jour, alors que je te parlais de cette douleur chronique qui m'habite, triste pour ton papa, tu m'annonçais vouloir faire médecine pour me débarrasser de ce bobo et m'aider à courir aussi vite que toi. Il faut dire que je t'avais déçu, la veille, tandis qu'on visitait le musée du train du Canada et que ma claudication ralentissait notre duo par rapport à tes amis. Les yeux en larmes, tu m'en voulais au point de parler de m'échanger contre un papa plus athlétique. Heureusement, après quelques minutes, une fois ton esprit compétitif et ta frustration canalisés, tu t'excusais gentiment en me tenant la main.

« À la fin de cette journée, à l'heure du dodo, après que je t'ai raconté ton histoire, tu tenais absolument à ce que je te montre ma mauvaise jambe. Tu aurais dû te voir la *bette*, Anthony ! Toi, futur médecin, semblais tellement découragé par l'ampleur du chantier qui s'annonçait... Tu as alors lancé, une once de dépit dans la voix : "Papa, je pense que c'est au-dessus de mes capacités." Comme mon père, tu me plaignais d'avoir une bonne et une mauvaise jambe. Finalement, comme solution de remplacement à la chirurgie, tu m'as proposé d'utiliser une baguette magique. De cette manière, tu allais tout réparer avec un magnifique "abracadabra !". Puis, tu es disparu sous les couvertures en ricanant. Je t'ai bordé un temps, t'ai souhaité une bonne nuit et je suis sorti de ta chambre ému par ce talent unique que tu as de me déballer des vérités sur la vie.

« Je te racontais souvent que ma jambe était handicapée parce qu'un peu tête de cochon, enfant, je n'écoutais jamais les consignes de ma mère. Je te disais qu'un jour, comme le prédisait maman, j'étais tombé d'un arbre et que, devant l'impossibilité de réparer adéquatement ma blessure, je suis devenu diminué de la jambe droite. Ce petit mensonge bien fignolé me permettait de préserver un

certain équilibre intérieur. Je faisais la même chose avec les quelques curieux qui braquaient leur regard sur ma jambe droite. À certains, je racontais que c'étaient des éléphants qui, pris de panique, avaient traversé mon village et piétiné ma jambe pendant que je somnolais sur une natte, sous un manguiier. Je déroulais ces histoires invraisemblables pour mener mes interlocuteurs vers de fausses pistes ou pour leur faire oublier la question originale par l'humour.

« C'est une technique que connaissent très bien les magiciens qui usent de la diversion pour détourner notre attention et nous empêcher de comprendre le tour. Ma technique de distraction ressemble plus à celle d'un pluvier siffleur qu'à celle d'un magicien. Lorsque la survie de ses poussins ou de ses œufs est menacée par un prédateur, comme un renard, cet oiseau de bord de mer éloigne l'importun de sa progéniture en jouant la comédie. Il simule une aile cassée et s'éloigne de son nid en clopinant. Devant cette proie facile, qui en vérité est un leurre, le carnivore ne peut s'empêcher de mordre à l'appât. Il ne reste plus au volatile espiègle qu'à se dandiner rapidement et à entraîner le renard loin de ses petits. Puis, coup de théâtre, l'oiseau se redresse, plein de vitalité – au grand désarroi du renard –, et fait un grand tour dans les airs et puis, sitôt la menace écartée, retourne auprès de sa progéniture. Ce n'est pas tous les jours qu'un oiseau, par sa ruse, réussit à clouer le bec à un renard !

« C'était aussi la ruse que j'utilisais, Anthony, pour éloigner les gens qui m'enquiquinaient avec leurs questions sur mon handicap. Comme le pluvier, je leur faisais faire un grand tour dans la fiction pour les réorienter vers d'autres zones émotionnelles plus rassurantes pour moi. Cette stratégie de résilience est propre à ceux qui usent de l'humour comme d'un bouclier. Sitôt qu'ils pressentent une menace à leur confort, les blagueurs focalisent illico les cerveaux de leurs interlocuteurs sur une plaisanterie pour les obliger à les rejoindre dans leur propre zone confort. Les comiques voient les autres un peu comme des poissons que la gourmandise pour l'appât empêche de déceler l'hameçon. Tu m'as souvent demandé comment on devenait humoriste, Anthony. Je suis maintenant prêt à te répondre. Un humoriste est une personne qui, dans sa jeunesse, s'est sentie moins forte, moins belle, plus gênée, plus peureuse ou moins désirable que ses amis et qui a développé progressivement un leurre social pour se valoriser autrement. Le bouffon est le roi du leurre.

« Le sens de l'humour est un trait d'esprit que l'on cultive pour séduire l'autre

ou pour être dans les bonnes grâces de l'élite. L'humoriste est un as dans cette déviation de l'attention, si précieuse aux magiciens et aux pluviers siffleurs. Mais s'il mobilise toujours son cerveau pour travestir la réalité et permettre au rire de s'incarner, je crois que c'est avant tout pour se faire du bien. Le rire est une manifestation de notre humanité qui abaisse les tensions et ramène pacifiquement l'harmonie dans un groupe. Chaque spectacle d'humour, Anthony, est aussi une séance de thérapie, mais on ne sait tout simplement pas qui des spectateurs ou de l'humoriste se soigne. C'est sans doute les deux, car, selon moi, la drôlerie fait autant du bien à celui qui la crée qu'à celui qui la savoure. Ma mère a toujours eu les yeux tristes et elle est aussi d'une efficacité redoutable pour faire rire en imitant les autres.

« Le farceur exhibe la blague comme le magicien improvise des gestes pour mieux berner ceux qui voudraient élucider son tour. Si certains humoristes préfèrent simplement dilater la rate, d'autres essaient en plus de toucher le cœur ou de stimuler l'esprit. Mais, chose certaine, tous veulent tellement être aimés qu'ils sont prêts à se mettre à poil devant le peuple dont ils sont des représentants par excellence. L'humour fait tomber les barrières, bouscule les représentations et sert de centre de cristallisation à l'émergence d'une nouvelle identité. Il outrepassa les limites de la couleur, de la race, de la religion et même d'une mauvaise jambe. C'est pour cela que ta mère blanche de tradition catholique s'est approchée de ton papa noir et de tradition musulmane. Le temps a passé et nous rions encore ensemble, avec ta sœur et toi. L'humour m'a servi à rééquilibrer ma démarche de mâle africain, viril et confiant, auprès des Québécoises.

« Je connais des gens devenus humoristes professionnels parce qu'ils sont de petite taille, d'autres parce qu'ils sont gros ou se sentent laids, d'autres encore parce qu'ils sont timides et ont besoin d'être aimés. Si ma mère fait partie de ce qu'on appelle les clowns tristes, ton papa, lui, a développé l'art de faire rire parce qu'il ne pouvait pas sauter comme une gazelle ou jouer au soccer comme les autres gamins de son âge. L'humour fournit à ceux qui se sentent différents, délaissés ou défavorisés un trampoline qui leur permet progressivement de prendre de l'altitude, de ramener le projecteur sur eux. Pour certains hommes, c'est un moyen fort efficace pour gagner de la beauté aux yeux des femmes qui, généralement, semblent programmées pour aimer ceux qui les font rire. À croire que la nature a inventé le sens de l'humour pour permettre à ceux qui

étaient choisis les derniers au ballon-chasseur d'avoir eux aussi un succès reproducteur ! Je suis certain, Anthony, que le guerrier le plus vaillant ne devenait jamais un fou du roi et que le chasseur le plus redoutable au paléolithique devenait rarement le plus drôle de son village. Mais, surtout, je suis convaincu que les deux avaient autant de succès avec les femmes. Je mettrais ma main au feu que, si j'étais un beau et talentueux joueur de soccer à l'âge de six ans, je n'aurais probablement pas développé cette aptitude à travestir la réalité pour faire rire les autres. Et mon lobe créatif comique n'aurait pas sa taille actuelle !

« Je me souviens du moment exact où est née cette répartie qui a orienté la lumière sur moi. Enfant, avec des copains du village, on chapardait souvent des mangues dans les jardins. Parfois, les propriétaires nous poursuivaient. Comme j'étais celui qui boitillait derrière la bande, on me mettait chaque fois le grappin dessus et on me tabassait douloureusement. Puis un jour, j'ai découvert que le vieux Lamine, notre voisin qui possédait de généreux manguiers, aimait beaucoup rire de mes plaisanteries. Une de mes comédies musicales improvisées suffisait à lui faire sortir le sac de grosses mangues juteuses qu'il cachait sous son lit pour qu'il m'en offre une ou deux. Ma mère aime encore me rappeler cette performance qu'on avait baptisée la « pitamanasse à tarabine ». Ces onomatopées rythmées, semblables aux sons des tambours, sortaient de la bouche du vieux Lamine lorsqu'il accompagnait la partie dansée de ma performance. Sache, Anthony, que les gens qu'on fait rire sont généreux et tendres avec nous... comme les mangues de M. Lamine ! C'est probablement pour cette raison que les fous du roi se faisaient rarement guillotiner – et avec toutes leurs railleries adressées à leur roi, ils auraient pourtant eu toutes les raisons de se faire raccourcir.

« Avec le temps, et les rires encourageants de M. Lamine, mes comédies musicales se sont raffinées et ont conquis un public plus large. C'étaient les balbutiements de cette valorisation par l'humour qui est par la suite devenue mon mode de vie. C'est peut-être aussi grâce à ce mode d'expression que ta maman et moi nous sommes rapprochés. Chez les hétérosexuels, les femmes seraient sensibles à la plaisanterie des hommes parce que le rire chasse la peur de sa demeure cérébrale. Des biologistes ont découvert qu'il faut désactiver ce centre de la peur dans un cerveau féminin pour qu'elle puisse s'abandonner dans une relation amoureuse. J'espère que tu les feras rire quand tu seras

grand, Anthony. Elles s'approcheront aux moins de toi pour éventuellement te donner une chance d'aller un peu plus loin.

« Ma bonne jambe, Anthony, est couverte de cicatrices de toutes les tailles, et chacune d'elle fossilise une page de mon histoire personnelle. Certaines viennent de blessures causées par des branches d'arbre alors que je montais dans des tamariniers pour aider ma mère. Et elle m'encourageait à le faire, elle qui souhaitait que je découvre mes propres limites par l'expérience. Cette vision m'a permis, malgré ma limitation physique, de devenir ce bon grimpeur qui t'impressionne parfois. Je me souviens de tes yeux écarquillés quand, sans t'avertir, je me suis hissé au sommet de l'érable du parc où on allait jouer ensemble, à Longueuil. En fait, ma maman a pratiqué avec moi la stratégie de la mère poule. N'en déplaise aux tenants de cette croyance populaire sur ces volatiles, la mère poule ne surprotège pas ses poussins. Au contraire, la biologie comportementale nous enseigne qu'elle leur apprend rapidement à devenir autonomes et à tester leurs limites. Lorsque le poussin sort de l'œuf, il est déjà capable de se débrouiller et il mange sensiblement la même nourriture que sa mère. Bref, nul besoin de surprotéger le poussin aussi longtemps que le croient les inventeurs de l'expression « être une mère poule ». Dans la définition des scientifiques du comportement de ces oiseaux, la mère poule est plus proche d'une maman qui apprend rapidement à son rejeton à se débrouiller seul que d'une surprotectrice. Voilà ma mère. Quand venait le temps de faire la lessive, elle tendait le savon à l'adolescent que j'étais et me disait de me débrouiller. C'est ce qui explique pourquoi tu es impressionné aussi par mes talents de "lavandière de baignoire" quand on a un pépin avec la machine à laver.

« Malheureusement, cette vie de singe a laissé des traces sur ma bonne jambe. Certaines de mes plaies d'enfance étaient si rebutantes qu'elles obligeaient même ma mère à détourner le regard. Mais il était hors de question que je retourne à l'hôpital pour les faire soigner. Depuis la saga de la piqûre ratée, je laissais la nature me sortir d'affaire, ce qui ralentissait la guérison et me laissait de jolies cicatrices. Beaucoup proviennent de mes escapades infantiles dans les tas d'immondices, par ailleurs. Car, oui, Anthony, je me baladais parfois pieds nus dans les ordures avec les copains pour trouver des morceaux de métal, un butin que nous revendions au forgeron de la petite ville de Fatick pour nous mettre quelques pièces de monnaie dans la poche. J'utilisais ces *bidous* pour

acheter des bouquins de seconde main ou des bandes dessinées de Walt Disney. En passant, celles mettant en vedette la famille Picsou figuraient dans mon palmarès au début de l'école secondaire. Il y avait dans l'avarice de ce canard blanc quelque chose aux antipodes de tout ce qu'on enseignait dans notre société sur le partage et la solidarité. C'est peut-être à cause de cette subversion que ce personnage me fascinait.

« Bizarrement, toutes les cicatrices sont sur ma bonne jambe. À croire que cette guibole tenait à protéger l'autre, voire à partager la peine de cette autre pourtant déjà éprouvée, au point d'encaisser les accidents liés à mon intrépidité de jeunesse. J'y vois une espèce de matérialisation corporelle de la philosophie de vie de ma mère, pour qui le soutien des plus vulnérables par les plus chanceux demeure la plus louable des valeurs familiales et sociales. Je te remercie, Anthony, d'avoir été un acteur clé de ma croissance personnelle. Je te remercie de m'avoir invité à rire de mon handicap pour mieux le dépasser. Ta thérapie a si bien fonctionné qu'aujourd'hui, je me promène avec une jambe blanche. »

Jambe blanche sur pied noir

En 2016, les choses se coraient pour ma mauvaise jambe vieillissante. Elle devenait de plus en plus douloureuse et cela rendait mes déplacements moins sûrs. Ma conjointe, qui m'a toujours incité à consulter un orthopédiste, est devenue plus insistante : « Là, Boucar, ta mauvaise jambe traîne de la patte. Pis si tu refuses de te faire aider, je suis sûre qu'à 60 ans, tu vas finir en fauteuil roulant. Et si tu conduis un fauteuil roulant comme tu chauffes un char, tu vas pogner le clos sur un temps rare ! » Mais devant la perspective d'exhiber mon pied déformé à un étranger, ses missives restaient lettre morte. J'avais franchi un pas en acceptant de parler de ma jambe publiquement, mais de là à la montrer à un inconnu, si spécialiste soit-il, ma limite d'ouverture a ses limites, justement. Trouvant mon argument boiteux (avec mauvais jeu de mots), ma blonde continuait de me harceler au point où, un jour, j'ai fixé un rendez-vous avec un orthopédiste pour un examen. Et le spécialiste que j'ai rencontré était un homme. Je ne sais pas pourquoi, mais je redoutais de devoir dévoiler mon membre à une autre femme. Dans son officine, le spécialiste a retourné mon pied de tous les bords, puis il m'a répété ce que Caroline me disait depuis 15 ans : une intervention précoce aurait pu améliorer considérablement ma

condition physique. Aussi m'a-t-il proposé de bidouiller une prothèse en polymère en forme de bottillon qui consoliderait mon pied jusqu'au haut de la cheville. Ce système garni d'attaches empêcherait mon pied de se renverser quand je me déplace. « Pourquoi ne pas essayer ? me conseilla Caroline. Qui sait, peut-être que tu vas trouver que c'est le pied ! Si tu ne l'aimes pas, tu pourras toujours l'enlever et continuer comme avant. » La semaine suivante, le professionnel a moulé le bas de ma jambe dans le plâtre pour ensuite fabriquer ce que mes enfants ont plus tard baptisé ma « jambe blanche ». Le matériau de cette prothèse ne pouvant être coloré, je me suis retrouvé avec une prothèse blanche. Et, pour me faire marcher, mes proches l'ont nommée ma jambe de seconde main !



BOLGAR SUR SCÈNE AVEC SA PROTHÈSE BLANCHE DESSINÉ PAR JOËLIE



Aujourd'hui, toutes ces railleries amicales me passent dix pieds par-dessus de la tête, maman, parce que cette nouvelle jambe me fait du bien. Depuis que je porte cette prothèse, je marche plus ferme et plus sûr. Surtout, elle est devenue un puissant symbole dans mon existence, car elle est entrée dans ma vie à l'âge de 50 ans. J'avais passé 25 ans en Afrique et 25 ans au Québec, écartelé entre deux cultures fort différentes. Je suis heureux que ma prothèse soit blanche, maman, parce que ce membre, que je regarde maintenant sans éprouver le moindre regret, est très québécois. Sa couleur neige me rappelle les regards compatissants des Québécois, dont celle d'Anne-Marie de chez Pouliot orthopédique à Québec, qui est une fine psychologue et une des professionnelles les plus délicates que j'aie rencontrées pendant ma « démarche » (avec très bon jeu de mots !).



En constatant les effets bénéfiques de cette physiothérapie du cœur, ma vieille maman a trouvé que ma jambe de seconde main m'avait rendu plus fort. Elle a bien saisi la dimension métaphorique de cet exosquelette blanc. La première fois qu'elle m'a vu débarquer au Sénégal avec ce grément, elle m'a dit : « Cette jambe blanche te fait du bien parce que tu marches dans le sable avec plus d'aisance. » Puis, je l'ai enlevée pour la mettre entre ses mains. Elle l'a alors examinée attentivement, en silence, et j'entendais la tristesse remonter dans sa gorge. Elle semblait retourner au malheureux jour où la seringue de l'infirmière a abîmé mon nerf sciatique. Si ma mère se préoccupe de l'évolution de ma condition physique, papa, lui, ne me parle plus de ma jambe. Quand il aborde le sujet, c'est pour se glorifier encore de m'avoir empêché dans ma jeunesse de courir le risque de me fracturer ma bonne jambe. Il est encore convaincu que cette inquiétude souvent répétée m'a rendu beaucoup de services. Maintenant, aussi ironique que cela puisse paraître, quand je reviens au Sénégal, c'est mon père qui se plaint de sa mauvaise jambe. En cause, depuis une quinzaine d'années, papa aussi a un handicap. On lui a amputé le pied droit à la suite d'une infection à la bactérie mangeuse de chair. Chaque fois que je le vois clopiner avec son moignon de pied, je me sens coupable de manquer parfois de compassion à son égard.

En fait, ce n'est pas moi qui manque de compassion, mais plutôt le petit Boucar. C'est lui qui, au fond de moi, m'empêche de prendre du recul. C'est lui qui entend son papa lui dire, pour la énième fois, qu'il ne sera pas capable. Ma conjointe m'a dit qu'il faudrait un jour que je parle avec mon père de cette blessure involontaire qu'il m'a infligée pour rétablir un lien plus sain avec lui, un diagnostic qui me semble juste. Je crois cependant qu'il ne comprendrait pas le sens profond de mon malaise. Ainsi, j'apprends à vivre avec cet écueil et je continue d'aimer mon père comme il est, c'est-à-dire comme un homme de son époque. Mon père est l'archétype de cette génération de papas qui verrouillent à double tour la porte des problèmes psychoémotionnels, lesquels ne doivent sous aucun prétexte transparaître sur le visage d'un « vrai homme ». Papa est une personne très intelligente sauf dans les relations avec les enfants. Même s'il ne m'a jamais corrigé physiquement, il pouvait faire preuve d'une bonne dose de violence verbale. Or, nos anciens disaient que si les marques de fouet finissent souvent par disparaître, les traces de violence verbale, elles, s'incrument plus profondément dans le corps d'une victime. La mauvaise parole adressée à l'endroit de quelqu'un, disait mon grand-père, c'est comme une lance que l'on plante dans le tronc d'un baobab. On a beau la retirer soigneusement, elle laisse une plaie béante qui prend beaucoup de temps à se refermer. J'apprends jour après jour à vivre avec les trous que mon père a laissés involontairement dans mon cœur, un héritage aux conséquences prégnantes, mais dont j'ai conscience.

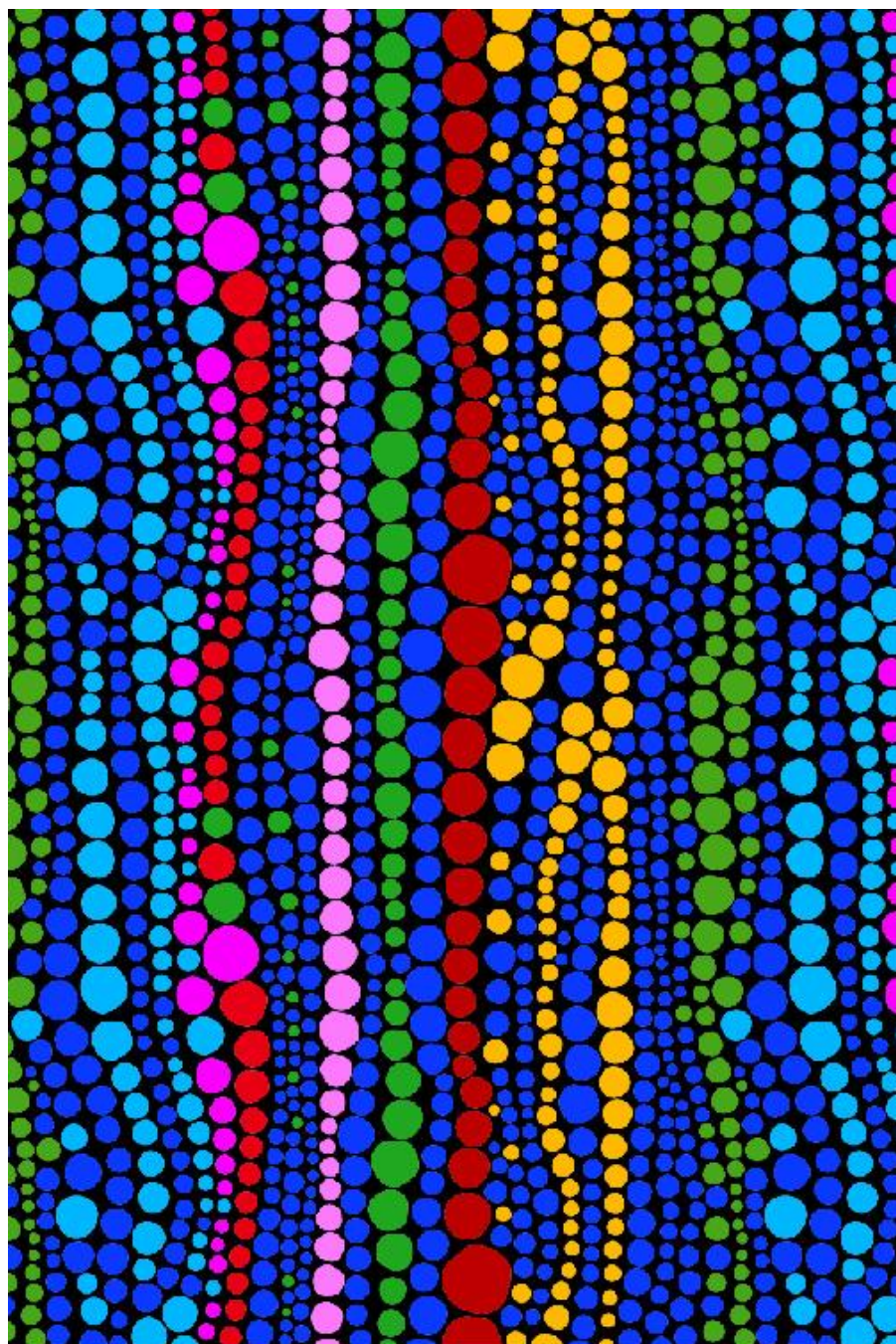


Oui, maman, je suis arrivé au Québec avec un certain vague à l'âme à cause de ma jambe. Sur les rives du Saint-Laurent, j'ai rencontré des gens qui me regardaient dans les yeux et se fichaient de ma démarche boiteuse. Cette ouverture accommodante à ma différence physique marque le début d'une nouvelle naissance. Devenu une personnalité publique, grâce en grande partie à ce même handicap, je constate que la vie a redirigé les projecteurs sur ma démarche atypique. Si bien qu'aujourd'hui, maman, lorsque je me promène dans la rue, les gens qui me reconnaissent m'arrêtent et me demandent avec compassion pourquoi je boite. Je leur réponds que l'histoire serait trop longue à raconter en quelques minutes, sans user de diversion comique comme autrefois. La seule différence est qu'aujourd'hui, je ne sens pas de pitié à mon égard, mais une simple curiosité de

compatriotes qui m’apprécient et qui s’inquiètent de ma santé. Tu as été un acteur clé de ce changement, et c’est aussi ce qui me donne le goût de toujours plaider pour le respect de toutes les mères et, par extension, pour l’égalité entre les sexes.







Chapitre IV

PLAIDOYER POUR LE RESPECT DES MAMANS

Se battre pour l'égalité des sexes,
c'est redonner à nos mamans

Aller vers les femmes et les écouter a toujours été naturel chez moi. J'ai vécu toute ma jeunesse parmi des Sénégalaises. À cause de ma jambe droite handicapée, je ne jouais pas au soccer avec les autres gamins ; les courses dans la brousse avec les copains, il ne fallait pas y penser non plus quand papa était présent. Je jouais donc à l'espion et j'ai pu fouler le territoire des femmes de chez nous et écouter leurs joies comme leurs peines. J'y ai entendu leurs plaintes qui chantent la jalousie et le rejet, les plaintes de celles qui voient une nouvelle flamme éblouir les yeux de leur mari, celles de qui le regard de l'homme se détourne. J'ai appris à écouter et à entendre les joies et les peines des femmes. Pour un petit bonhomme à l'imagination fertile comme je l'étais, les assemblées de femmes constituaient une cible de choix. À l'époque, elles formaient une société presque secrète dans ma culture d'origine, avec ses codes, ses règles et ses rites. Et elles pratiquaient toujours leurs rites à l'abri du regard des hommes. Seuls les griots musiciens, qui jouaient du tambour pendant leurs cérémonies secrètes, découvraient ce qui s'y racontait. Entre ces griots et les femmes, il y avait d'ailleurs une entente de non-divulgateion, une clause presque sacrée qui disait : « Ce qui se passe pendant le Diodio reste dans le Diodio ! »

Le rite du Diodio dans la tradition sérère est encore pratiqué. Il s'agit d'une « semaine de formation » de la nouvelle mariée, ponctuée d'assemblées de femmes, qui culmine avec une danse rituelle appelée M'bé. Tirée du nom d'un personnage qui visite la mariée pendant les réunions secrètes, le Diodio est ce temps où les aînées partagent avec la future épouse les règles du mariage. Imaginez un calendrier de formations, des séminaires avec des sommités du mariage, des ateliers sur la résolution de problème matrimoniaux. Outre les enseignements d'une vie conjugale harmonieuse, la mariée apprend des notions de bon voisinage, le devoir de solidarité envers les aînés et l'importance de placer les intérêts de la collectivité avant ses ambitions personnelles. Pendant le Diodio, elle y développe, à l'abri de la masculinité, un langage secret lui permettant de traduire ses colères et ses joies, de vider son sac ou de partager ses soucis, bref, d'envoyer des messages cryptés aux autres initiées. Surtout, le Diodio est le lieu où s'enseigne une solidarité féminine

orientée vers un but précis : résister aux ambitions dominatrices des hommes en attaquant leur point faible, et j'ai nommé leur ego. Les mauvaises langues diront qu'atteindre l'ego d'un homme, c'est aussi facile que de tirer sur un taureau attaché à un arbre. Mais tout l'art réside dans le choix de l'arme. On ne tue pas un taureau avec un tire-poix ! Dans cet art de la manipulation, le langage secret prend ici toute son essence !

Tout petit espion que j'étais, ces cérémonies nocturnes me fascinaient. Je me souviens des femmes fredonnant en chœur des chansons initiatiques et dansant jusqu'aux petites heures. J'ai souvenir aussi des brigades de guetteuses qui, essentiellement, éloignaient les hommes trop curieux. C'étaient des cultivatrices sères charpentées qui pouvaient faire mordre la poussière à un badaud insistant. Les femmes sères habituées aux champs développaient des bras et des épaules que redouteraient bien des maris ! Dans ces sociétés secrètes où se créaient des réseaux, où se tissaient des amitiés et où se scellaient des alliances, les femmes de ma région apprenaient à se serrer les coudes, une condition indispensable à toute lutte contre la domination masculine qui aspire à être victorieuse.



Maman, à force de fréquenter le monde des femmes sères, j'ai appris à décoder leur langage non verbal au quotidien, voire à découvrir leur vraie nature. Un jeune garçon campé au milieu de femmes a le beau jeu de faire ce genre de découvertes : aucun rapport de séduction ou de pouvoir ne vient brouiller les pistes. Mais faites-y entrer un mâle d'intérêt et tout bascule. Les amitiés font un pas de côté quand les jeux de la séduction prennent le centre de la scène. Car il s'agit de jeu, de mise en scène, de pièce de théâtre, c'est en tout cas ce que j'ai compris bien assis dans ma section VIP !



Cette immersion assidue dans les cercles de femmes m'avait aussi valu beaucoup de railleries de la part des hommes du village. Les uns me taxaient d'être efféminé, les autres me trouvaient trop sensible. « Quand sortiras-tu des jupes de ma mère, Boucar ? » persiflait un voisin. « J'ai bien hâte à ton initiation pour qu'on finisse par chasser la femme qui sommeille en toi »,

médissait l'autre. J'aurais bien aimé qu'on l'oublie, ce rite initiatique, cette fameuse « formation » de 40 jours imposée aux adolescents de mon clan et où des hommes s'évertuent, dans l'hostilité de la brousse, à tuer l'enfant en nous pour enfin révéler le mâle. Imaginez une bande d'hommes qui, depuis des générations, mettent toute leur ingéniosité pour qu'une soi-disant féminité soit expurgée du corps d'un ado anxieux. Rien de bien rassurant...

Je vous entends presque pousser un soupir de compassion et je vous en remercie.

Pourquoi cette chasse au féminin, dites-vous ? Parce que traditionnellement, les Sérères dont je suis croient qu'à la naissance, les garçons portent des principes mâles et femelles et que seuls l'ablation du prépuce et les enseignements initiatiques permettent à la masculinité de s'exprimer. Jadis, chez les candidats à la circoncision, la tradition imposait de se faire pousser les cheveux et de se les faire tresser comme une femme. Ensuite, le garçon était paré de bijoux étincelants, de tissus colorés et affublé d'une robe longue, gracieuseté de la sœur de son papa. Cette tenue de préparation à la circoncision était sciemment androgyne. Tout était organisé pour que le jeune homme vive sa féminité une dernière fois avant que l'on tranche la question pour de bon. J'oubliais : avant son « raccourcissement », le jeune homme devait apaiser les craintes de sa mère en lui demandant de se calmer, même si les choses sont extrêmement difficiles, je vous en passe un papier.

Enfin, chaque maman devait, pour l'ultime fois, donner symboliquement le sein à son ado fraîchement circoncis. Cette dernière tétée marquait le sevrage définitif et consacrait l'entrée d'un petit dans le monde des grands. Ainsi faisait-on naître un homme dans un corps d'enfant. Ainsi, le rite de la circoncision est-il perçu comme une renaissance.



Hier encore, maman, je chassais cette image de ma tête : cette tétée symbolique, tes yeux pleins de larmes, le pagne de coton reçu de tes mains qui m'a couvert pendant cette nuit fraîche. De retour à la maison après 40 jours, j'avais la fausse certitude d'être un homme. Puis, tu m'as invité à me calmer en m'expliquant qu'un peu plus d'un mois de formation ne suffisait pas à infuser l'expérience, la responsabilité et la sagesse chez un adolescent.



L'autre raison pour laquelle on pratiquait l'initiation, c'était pour que les garçons, en proie à des questionnements identitaires, trouvent certaines réponses aux changements physiques, affectifs, intellectuels et psychiques qui les affectaient. Ce passage obligé avait la prétention d'outiller le jeune homme vivant sa crise d'adolescence, cette période de vulnérabilité que la pédopsychanalyste Françoise Dolto surnommait le complexe du homard. Par cette brillante analogie, M^{me} Dolto illustre le fait que le homard, après sa mue, traverse une période de vulnérabilité : son ancienne carapace n'est plus et la nouvelle est encore trop fragile pour le protéger. Pour le homard comme pour l'adolescent, cette transition obligée contient son lot d'angoisses.

Mais ces rites initiatiques constituaient aussi des écoles du vivre-ensemble. Ils étaient des classes de solidarité qui généraient un modèle de citoyen convaincu de la prédominance de la communauté sur l'individu. Tous les supplices, privations et sévices accompagnant ces écoles de passage étaient ainsi orientés vers le renforcement de cette idée. Des jeunes, initiés en même temps, formaient une classe et restaient unis pour la vie. Dans cette école traditionnelle, il y avait aussi les danses, l'apprentissage du langage secret des hommes et des chansons initiatiques dont l'origine remonte très loin dans notre histoire. Au-delà du côté très macho de ces formations, je pense qu'elles ont été un pilier fondamental de notre culture qu'on gagnerait à se réapproprier différemment. Malheureusement, je ne pourrais pas vous raconter les détails de ces rituels. Primo, certains sont un brin confus dans mon esprit. Deuxio, j'ai juré par le sang d'emporter les secrets des anciens dans ma tombe.

Je peux néanmoins attester que l'aspect le plus désagréable de cette école, hormis les sévices, est cette obsession à vouloir sortir du corps des adolescents tout ce qui est considéré de façon stéréotypée comme un comportement féminin. Nos formateurs nous lançaient des sentences du genre : « Ne manifestez aucune émotion de peur ou de peine ! Ce sont des signes de faiblesse qui sont réservés aux femmes ! » Évidemment, en sortant de cette école, on se bombait le torse avec la certitude d'être supérieurs à elles.

Certains voulaient donc me voir initié pour m'empêcher de me mêler aux conversations féminines. (Je reviens à mes moutons.) Pourtant, au terme de

ma formation, et n'en déplaie à tous mes tortionnaires convaincus du succès de leur « femmectomie » sur ma personne, le naturel est rapidement revenu au galop. Ceux-ci trouveraient d'ailleurs que mon côté féminin survit en moi plus jamais et que je suis toujours cet individu anxieux et émotionnellement fragile qui faisait un peu honte à son père. « Les émotions, ce n'est pas pour les garçons », tranchait mon paternel. Vous n'avez pas idée à quel point la vue d'un homme sanglotant lui tapait sur les nerfs ! Évidemment, il avait tort. La science a plusieurs fois prouvé que les larmes sont à la fois nécessaires et thérapeutiques, même pour les durs à cuire. Homme, femme, enfant, elles nous soulagent tous, équitablement, aveuglément. Elles nettoient l'âme triste comme le savon nettoie le corps. Je pense que c'est avec les larmes que notre humanité retrouve sa clairvoyance.



Papa nous a élevés à la dure. Tu le sais, maman. Ses violences verbales, souvent imprévisibles, m'ont marqué. J'ignorais leurs effets délétères jusqu'à ce que je devienne papa à mon tour. La nature a voulu que mon fils, Anthony, soit comme moi, un hypersensible un peu anxieux. Et, à la façon de mon père, je me suis mis à lui reprocher sa couardise, son émotivité trop exacerbée à mon goût. Puis, Caroline m'a tendu un miroir : « Que vois-tu, chéri ? Toi, n'est-ce pas ? Pas ton père. Tu te vois toi, n'est-ce pas ? » Bien malgré moi, je reproduisais sur mon fils les traces que mon père avait laissées sur moi. J'avais tort, et Caroline me l'a fait réaliser. J'ai compris, maman, que l'éducation est aussi puissante que la génétique chez les animaux sociaux que nous sommes et qu'il fallait faire un tri dans le patrimoine désuet qui sommeillait en nous pour alléger la marche de nos enfants. J'ai compris, maman, qu'on ne pouvait pas reproduire indéfiniment la façon de faire des anciens et que l'éducation n'est pas à l'abri des grandes remises en question qui s'inscrivent dans les grilles du temps et de la connaissance scientifique. J'ai écouté ma femme et j'ai changé. J'ai compris, maman, qu'il fallait supprimer de ma vie familiale ce legs paternel : éduquer par la peur et la domination n'a aucune raison d'être.



Bien posté au milieu des femmes, j'ai appris à lire leurs soupirs, leurs silences, leurs angoisses et leurs réponses écourtées. À décoder leur langage. Un jeune

espion comme moi avait de la matière sur quoi bosser. Comme je le disais, ce privilège, je le dois à cette jambe handicapée qui me clouait souvent à la maison, avec la bénédiction de papa. Même après ma puberté, les femmes ne faisaient pas attention à moi. Je faisais partie des meubles. En fait, je crois que je n'ai jamais été considéré comme un objet de désir pour les femmes sénégalaises. À cause de mon handicap, jusqu'à l'âge de 24 ans, mon succès avec les belles de mon pays frôlait le zéro absolu. Je devenais rapidement ami avec elles, mais je cherchais en vain dans leurs yeux une étincelle, n'importe laquelle, si pâle fût-elle. Du reste, tout le monde convenait que je n'affichais pas l'assurance d'un mâle dominant, et ma guibole ballante n'a certainement pas contribué à annihiler mes complexes à cet égard. J'avais le sentiment de dégager tout sauf l'instinct du chasseur capable de tuer un mammouth en solitaire pour nourrir une famille de douze.



Il y a aussi, maman, cette explication moins défaitiste de ma sœur Biss. Elle m'a déjà confié quelque chose comme : « Si ta popularité et ton attrait auprès des femmes sénégalaises étaient inexistants, ce n'est pas parce qu'elles ne s'intéressaient pas à toi. C'est plutôt à ton manque de confiance que tu devais cet enfermement dans le célibat. Le Québec que tu aimes si fort est entré en toi parce que tu y as rencontré une femme qui voyait ton être avant ta jambe. Il y a entre toi et cette terre d'adoption un pacte de non-agression né du métissage et de la mixité culturelle. C'est pour ça que dans ta culture sérère, l'exogamie a toujours permis d'apaiser les tensions entre familles, entre villages et entre communautés. Marier une femme d'un autre village, c'est aussi nouer des relations avec sa famille et sa communauté. Si ta mauvaise jambe a catalysé des élans de solidarité avec les femmes, c'est à Caroline que revient une bonne partie de ce témoignage de gratitude envers ta propre maman. »

Maman, par l'empathie et la complicité souvent inhérentes à l'humour, je me suis rapproché des femmes au point de chercher à comprendre pourquoi un mâle humain qui a pourtant été aimé, allaité et protégé par une mère a tant besoin de dominer sa femelle. Puis, je me suis dit que cette peur de la femme et ce besoin malsain de la contrôler avaient peut-être un lien avec un désir presque maladif d'avoir une certitude absolue de sa paternité. Aucun homme ne peut se vanter d'être papa avant d'avoir vu

le bébé. Et même après la naissance du petit, l'assurance de la paternité n'est malheureusement pas garantie. Le spermatozoïde de votre voisin qui lorgnait l'ovule de votre femme a très bien pu générer le beau bébé que vous avez élevé, messieurs ! Cette incertitude découle d'une fécondation cryptée qui s'effectue dans les trompes de Fallope, à l'abri du regard. Ajoutons à cela que la femme ne présente aucun signe visible de son ovulation, comme c'est le cas chez plusieurs espèces. C'est dans ce doute que se trouveraient une partie de la jalousie masculine et, pour certains, le besoin inexcusable de contrôler sa femme. C'est cette incertitude qui a en partie poussé l'homme à mettre en place, au cours de son évolution, des plans de surveillance liberticides pour sa conjointe. Bien avant les religions monothéistes, qui sont relativement récentes dans l'histoire de l'humanité, les gars ont rivalisé d'inventivité aux quatre coins de la planète pour s'assurer d'être les seuls à faire frayer leurs spermatozoïdes dans les voies génitales de leur partenaire. La ceinture de chasteté, les serments de virginité et la répression sévère de l'infidélité sont des exemples bien vivants de ces manigances malsaines. Marier une fille et l'amener dans sa propre famille n'est-il pas aussi une façon efficace de la faire surveiller par les siens ? Tu en sais quelque chose, maman, toi qui toute jeune es partie de ton petit village en charrette pour rejoindre la famille de papa. Tu devais sentir le regard de ses parents épier tes moindres allées et venues.

Dans le règne animal, maman, ces stratégies de contrôle des femelles sont aussi nombreuses que diversifiées : l'infanticide pour écourter l'allaitement et accélérer la disponibilité sexuelle de la mère, les bagarres sanglantes entre mâles, la surveillance assidue, l'intimidation et la séquestration des femelles par les reproducteurs en sont quelques exemples. Elle est impitoyable, la lutte pour la transmission des gènes... Des insectes mâles plutôt ratoureux laissent même des bouchons spermatiques dans les voies génitales des femelles pour éviter qu'un compétiteur y dépose sa semence. Cette ceinture de chasteté biologique est entre autres l'œuvre d'une espèce de drosophile, la fameuse mouche à fruits. Chez quelques espèces de papillons de nuit, après l'accouplement, le mâle peut enduire la femelle de substances anaphrodisiaques pour la rendre indésirable aux yeux des autres mâles. Dans une perspective humaine, toutes les horreurs et atrocités sont dans la nature.

Oui, maman, une part de cette animalité sommeille en nous, mais je ne l'évoque pas ici pour justifier les comportements masculins exécrables envers les femmes. L'humain n'est pas un animal comme les autres. C'est un être social doté d'un gros cerveau, et il doit s'en servir pour développer sa sensibilité relativement aux injustices sexuelles et le faire fonctionner au service de la justice sociale. Maman, tu m'as enseigné que ce qui nous distingue des animaux, c'est justement notre conscience de cette animalité et notre capacité à anticiper les conséquences de nos actions sur les autres. Merci, maman. Plus tard, j'ai appris que grâce aux neurones miroirs, nous sommes sensibles aux drames des autres, nous évitons de leur faire ce que nous n'aimerions pas nous faire faire. Celui qui ne contemple que son ego dans ces miroirs neuronaux ne veille qu'à combler ses désirs. Il est aveugle aux souffrances de l'être humain qu'il côtoie et qui pourrait être sa fille, sa sœur ou son frère. Cet égoïsme tueur de liberté mérite d'être sévèrement réprimandé dans la société.

Maman, tu as fait de moi un homme qui sait que, quand on aime véritablement l'autre, on ne peut que lui souhaiter du bien. Tu as fait de moi un homme qui sait que la confiance mutuelle est la meilleure des stratégies conjugales. Tu as fait de moi un homme qui sait qu'aimer, c'est ouvrir ses bras à l'autre qui vient d'entrer dans son cœur, mais que c'est aussi les ouvrir pour le laisser partir lorsque l'amour n'est plus là. Tu as fait de moi un homme, maman. C'est à mon tour de transmettre le message à mon fils, et j'espère le faire de la bonne façon. Quand la testostérone commencera à couler dans son corps, je prendrai le temps de lui dire : « Tu te promènes désormais avec une arme à chargement automatique entre les jambes. Et même si ce jouet peut se transformer en arme de destruction massive, la nature n'a malheureusement pas inventé de test psychologique pour décider quel homme serait trop dangereux pour en posséder un. Si porter une telle arme est un droit naturel, en assurer une utilisation responsable est un devoir auquel tu seras sévèrement assujetti. Sache que tu seras également tenu responsable de ses dommages collatéraux. Tu sais depuis ta petite enfance que les bisous peuvent guérir les bobos. En cette nouvelle étape de ta vie qui commence, tu dois maintenant savoir qu'il y a des bisous qui causent des bobos qui ne guérissent pas.

« L'homme le plus fort au monde, Anthony, n'est pas le superhéros de tes histoires. C'est celui qui a le cœur assez grand, les idées assez claires et les reins assez solides pour traiter les femmes de la seule manière qui soit acceptable : avec respect. Et si un jour tu deviens cet homme, ce que je te souhaite de tout mon cœur, tu comprendras à quel point ce soi-disant sexe faible est d'une force incroyable. Il le faut pour endurer tout ce que les vrais faibles, ceux qui abusent de leur pouvoir, lui ont fait subir. Ces femmes, mon garçon, ce sont elles les vraies superhéroïnes de notre monde. Pas besoin de regarder très loin pour en trouver. Embrasse ta maman, tes tantes, ta grand-mère et dis-leur que tu les aimes.



Qu'est-ce que le mâle *Homo sapiens* n'a pas fait dans l'histoire pour s'assurer d'être le véritable papa de son enfant ? Qu'est-ce qu'il n'a pas fait pour décourager sa femme d'aller voir ailleurs ? Combien d'épisodes de violence conjugale se produisent chaque minute sur la terre à cause de la jalousie malade de certains hommes ? Chez l'espèce humaine, les zones sombres sont multiples et horribles. C'est la bête tapie dans les recoins lugubres de notre être qui nous joue des mauvais tours, dit la sagesse populaire. N'est-ce pas insultant et réducteur pour les animaux ? Car, dans le grand groupe des mammifères dont nous sommes, les espèces qui s'en prennent mortellement à leurs femelles reproductives sont extrêmement rares, voire inexistantes. Au contraire, le problème du mâle *sapiens* est un pilier central de son humanité. Je parle ici de ce monstre insatiable, capricieux et parfois terrifiant qui s'appelle l'ego. Les chimpanzés ont beau être parmi nos plus proches parents, un mâle n'y assassine pas une femelle devant ses petits parce qu'elle cherche la compagnie d'un autre mâle. On peut même dire sans se tromper que sur ce plan, les singes ont dépassé les humains. Oui, les chimpanzés sont violents, mais ils ne sont pas pourvus, comme nous, d'un énorme cerveau habilité à anticiper et à mesurer les effets de leurs actions.

La violence sexuelle faite aux femmes, qu'elle soit physique ou psychologique, crée d'immenses dommages. Il est honteux de constater qu'encore aujourd'hui, elle est aussi répandue dans nos sociétés dites de droit. Régulièrement dans nos médias, les courageuses femmes qui osent accuser des personnages publics de violence sexuelle se font traîner dans la boue par d'autres, tout aussi minables. Sacrifier le futur d'une femme pour son propre petit plaisir

immédiat, fouiller ensuite dans les pans sombres de son passé afin de la discréditer devant la justice, même un chimpanzé ne s'y abaisserait pas. Telle est pourtant la méthode usuelle privilégiée par ces ignobles maquereaux pour passer entre les mailles du filet de la justice. Dans cette entreprise hautement répréhensible, l'argent et le pouvoir forment un cocktail explosif pour celui qui n'arrive pas à dompter le monstre de son ego. Et ce monstre, chez certains patrons, s'alimente dans la vulnérabilité de l'autre, il se nourrit dans la peur protéiforme qu'il suscite : la peur de ne pas voir son contrat renouvelé, de ne pas obtenir un rôle, de ne pas mériter cette promotion, de perdre son emploi. Cette peur muselle. Elle empêche d'affirmer haut et fort que le roi est nu, et ce, même si le roi décide de sortir son sujet de son pantalon, de l'imposer à l'ordre du jour, en pleine réunion, laquelle se terminera fort probablement sans procès-verbal. C'est dans cette insécurité existentielle que s'épanouissent certains hommes de pouvoir. Mais vous avez beau vous croire intouchables, messieurs, cela ne rend pas votre toucher acceptable. Quand c'est la parole de la victime contre celle de son bourreau, il arrive que ce soit au plus fort la poche – et certains avocats excellent à décrédibiliser la victime. Pourtant, la vérité finit toujours par triompher, et c'est pour cela qu'il faut se battre.

L'obésité de l'ego multipliée par la soif de pouvoir plus la jalousie : voilà la formule infernale qui menace l'humanité et particulièrement la condition féminine. Cette combinaison a poussé les hommes à cacher les femmes, à les violenter, à leur imposer des ceintures de chasteté, à les lapider et à vouloir les posséder comme on possède un animal domestique. Plus les femmes sont libres et ont des structures qui les protègent du jugement populaire, plus elles refusent ce contrôle absolu. Par conséquent, et comme par un phénomène de compensation, cela entraîne les hommes faibles, ceux incapables de s'adapter à cette égalité, à cette normalité, à verser dans la violence. Et à se radicaliser.



Quand un homme tue sa femme, c'est qu'il ne voit pas en elle l'image de sa propre mère, celle qui l'a engendré, celle qui a comblé ses moindres caprices. Il manque à cet homme des morceaux d'humanité. Pourquoi qualifie-t-on de crime passionnel un meurtre sordide ? Pourquoi ce travestissement sémantique ? Les mots mentent, maman, tu ne trouves pas ? Quand un homme tue la mère de ses enfants, c'est qu'il n'y avait pas de place pour l'amour dans son cœur. Encore moins pour la passion. Un tel

individu assassine à la fois une épouse, une femme, une mère, une sœur, une fille, une amie... Je me ravise, maman. Ce crime passionnel n'est pas un meurtre sordide : c'est un génocide.

« En chacun de nous, dit le vieux Cherokee à son petit-fils, il y a un combat intérieur entre deux loups. Et ce combat dure jusqu'à notre mort. Le premier loup est ténébreux et porte la colère, l'envie, l'ego, l'avidité, le mensonge et bien d'autres vices humains. Le deuxième loup porte la joie, la paix, l'amour, l'espoir, la sérénité, l'empathie, la compassion et la générosité. Lequel des loups gagne le combat ? » L'enfant hausse les épaules. Le vieil homme esquisse un sourire avant d'ajouter : « Celui qui gagne, c'est celui que tu nourris. » J'ajouterais que la famille, la société et l'école peuvent aider à nourrir le bon loup chez nos garçons pour leur enseigner le respect et en faire des alliés des femmes.

Merci, maman, de m'avoir aidé à nourrir le bon loup en moi. Te rappelles-tu le proverbe sénégalais « *Ligueyou ndeye anioup doom* » ? En français, on le traduirait ainsi : « Les sacrifices de maman bénéficient toujours à son enfant. » Il faut comprendre qu'au Sénégal, c'est le dévouement de la femme pour son mari qui déterminera la réussite sociale de ses enfants. J'ai toujours trouvé que cette responsabilité qui incombe à la femme est lourde à porter pour la mariée. L'époux, lui, a le beurre et l'argent du beurre. Comme si ce n'était pas assez, certains accolent celui-ci à ce proverbe déjà trop partisan : « La clé de ton entrée au paradis, ma chère femme, est entre les mains de ton mari. » J'écris cette phrase et j'enrage, maman. Comment peut-on affirmer cela ? Pourquoi imposer un tel contrôle sur une conscience ? À croire que cette conception a été cogitée par des hommes désireux de jouer le rôle principal dans la biographie de leur partenaire ! Pourquoi seule la femme doit-elle sacrifier sa vie pour le bonheur du mari et l'avenir de ses enfants, maman ? C'est injuste. L'homme, après tout, est détenteur de 50 % de la génétique des enfants. Aussi, je plaide pour que notre tradition enseigne désormais aux jeunes la réciprocité conjugale et l'égalitarisme. Oui, madame ! Qu'elle dise aux garçons que la noblesse de leurs actions envers leurs partenaires de vie déterminera leur place au ciel. Oui, monsieur !

Je sais, maman, que je prêche souvent dans le désert. Cette soif de justice

qui m'habite provoque des querelles dans la famille et chez les amis. Et je le regrette. Tu as arrêté de compter nos houleuses discussions sur la place des femmes et la polygamie. Quand cette forme de mariage multiple a été mise sur la table, les femmes n'avaient évidemment pas été conviées au débat. Car, il faut le dire, maman, les femmes sont les victimes directes de la polygamie. Oui, je sais, certaines affirment être bien heureuses de partager leur mari avec d'autres épouses, mais il suffit de fouiller dans leur couple pour découvrir qu'elles sont aussi libres dans leurs décisions que certaines femmes qui disent porter la burka par choix.

Je me souviens de cette dame qui me racontait être très heureuse d'avoir des coépouses. « Au début, c'était l'horreur. Quand j'ai été mariée à ce monsieur, c'était un quasi-inconnu qui avait 20 ans de plus que moi. Mes parents avaient tout organisé et en plus sans mon consentement, évidemment. Le jour des noces, j'avais les yeux pleins de larmes et le cœur rempli de tristesse. Je me disais que, ce soir, je devrais coucher avec un inconnu libidineux pour qui je ne ressens pas d'amour et, pour les jours suivants, mon devoir d'épouse m'imposerait de répondre à ses moindres caprices existentiels. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler un mariage romantique... Mais le jour où mon mari m'a annoncé qu'il allait prendre une deuxième épouse, j'ai remercié le ciel ! Après l'arrivée de cette femme, mes terreurs nocturnes ont diminué de moitié, sans parler du partage des travaux ménagers. Aujourd'hui, mon mari a quatre femmes, ce qui me laisse plus de temps pour moi et pour mes enfants. C'est aussi ça, la polygamie. »

Dans ce témoignage, la polygamie se pose comme le moindre mal au mariage arrangé, maman. Mais, je te le concède, la polygamie n'est pas toujours porteuse de malheur. Ce fut notre cas. À ma souvenance, notre famille n'a pas connu d'histoires désagréables. Je dois tout de même préciser que l'expatriation a peut-être exacerbé ce sentiment d'injustice qui me dérange dans la polygamie. Tu as longtemps eu une coépouse, et je n'ai jamais senti d'adversité ou d'animosité entre vous deux. Je considère comme de véritables frères et sœurs les enfants de cette coépouse. Je les aime autant que j'aime les enfants que tu as portés. Longtemps après la mort de leur maman, les enfants de ta coépouse viennent encore aujourd'hui apaiser leur vague à l'âme à tes côtés. Tu incarnes plus que

jamais la figure maternelle de tous, sans distinction.

Le modèle a fonctionné pour nous, tant mieux. Mais pour quelques voisins, c'est une autre paire de manches. On connaît la séquence des alliances dans un ménage polygame et on peut aussi prédire les camps qui s'y affronteront ultérieurement. La première femme, qui reproche à la deuxième de l'avoir privée des joies de la monogamie, la considère souvent comme une ennemie dès qu'elle se pointe à la maison. Et quand arrive une troisième femme, la première la prend sous son aile pour faire payer sa dette à la deuxième. Ainsi naissent les clans qui s'affrontent sous le toit du polygame, en tout cas chez celui qui n'a pas les moyens de faire vivre ses épouses dans des maisons différentes. Chez ce dernier, la promiscuité vient avec son lot de médisances et de coups bas. Combien de fois, dans notre quartier, ai-je vu deux coépouses s'invectiver et se rouer de coups avant de se faire séparer devant les enfants ? On traînait allègrement des réputations dans la fange : « Sorcière ! Avec ta magie noire, tu as rendu tes coépouses infertiles ! C'est bien ce que tu voulais, non ? » « Et toi, tu es laide, tu es folle et tu jettes la honte sur tes enfants ! » Je plains les pauvres enfants qui ont dû grandir avec ces scènes en mémoire.

Je suis bien conscient, maman, que des femmes trouvent leur compte dans ce type de ménage. Ce ne sont pas les choix individuels que je critique, mais plutôt le système. C'est sur le thème des inégalités systémiques que je discute, que j'argumente et, parfois, que je me chicane avec des amis, des frères ou des cousins qui s'érigent en farouches défenseurs d'un modèle qui les sert. Quand je leur demande pourquoi la femme ne pourrait pas bénéficier des joies de la polyandrie, ils n'ont guère de réponse convaincante à fournir. La plupart du temps, après avoir épuisé la logique, ces phalocrates invoquent des arguments religieux. Ainsi se confortent-ils dans leur position de supériorité. Certains tentent de me fermer le clapet en m'expliquant qu'ils ne sont pas des Blancs et que cette sensibilité héritée du mode de vie occidental leur passe dix pieds par-dessus la tête. Tu sais, maman, à quel point je suis réfractaire à cet argument religieux comme facteur explicatif d'une infériorisation de la femme. C'est parce que je t'aime profondément que je sympathise avec celles qui en arrachent, celles qui se taisent et qui, pour protéger leurs enfants, subissent des phalocrates réactionnaires qui leur imposent des

pratiques d'exclusion et de soumission insensées. Je sais, certes, que certains textes religieux contiennent des passages discriminatoires envers les femmes. Mais tout croyant gagnerait à ne pas oublier que la liberté de conscience inclut la capacité de s'adapter à son époque. Ce qui différencie un fondamentaliste d'un modéré dans sa foi envers les Saintes Écritures, c'est que le deuxième sait creuser un sillon entre les écrits et sa pratique pour mieux inscrire sa croyance dans la modernité. L'autre pas. Ainsi parvient-on à marier la totale liberté de conscience à nos exigences sociétales d'égalité entre les sexes. Ce détachement partiel du dogme invite le croyant modéré à vivre en harmonie avec les femmes, mais aussi avec les minorités sexuelles, encore vulnérables dans trop de sociétés. Je suis pour la liberté et le respect des femmes parce que j'ai été aimé, protégé et applaudi par une femme extraordinaire qui est orpheline de naissance.

C'est aussi pour cette raison que la polygamie me dérange. Mais, qui suis-je pour m'attaquer à un tel système ? Qui suis-je pour souligner ses incohérences et demander aux hommes de renoncer à ce qu'ils considèrent comme un acquis sociétal ? Je crois aujourd'hui que le nombre de divorces est un indicateur fiable du niveau d'égalité entre les sexes d'une société, maman. Si, dans certaines cultures plus conservatrices, on se marie pour la vie, c'est parce que le divorce n'y est pas une option. C'est aussi parce que le jugement populaire catapulte de l'autre côté des murailles de la cité celle qui a osé quitter son époux. Dans ces sociétés, rares sont celles qui, devant la terrible perspective d'être ostracisées ou de vivre l'exclusion, s'aventurent sur le terrain de la séparation à moins d'être répudiées par le mari. Cette conception du mariage à tout prix est parfois si solidement ancrée socialement qu'elle peut même gangrener la solidarité entre les femmes. Est-ce qu'il existe, maman, un endroit sur la terre où les hommes renoncent facilement à leurs privilèges pour donner un peu plus de droits et de liberté aux femmes ? Rares sont les sociétés où les mâles cèdent volontairement aux femmes une parcelle de leur domination, maman. Partout où leurs avantages les autorisent à contrôler les femmes, ils refusent obstinément de les perdre. Et pour les préserver, ils sont prompts à serrer les rangs et à montrer les crocs. Seules une mobilisation sociale et politique et une offensive massive secouent les

« boy's clubs » planétaires et mènent à un système plus égalitaire. J'en veux à tous ces gens qui disent aimer les femmes mais qui, en vérité, désirent d'abord les posséder un peu comme on possède un animal domestique.



Cette captivité, qui est le quotidien de trop de femmes, a longtemps été facilitée par la grossesse et l'allaitement, qui correspondent à des périodes de grande vulnérabilité féminine. Traditionnellement, pour une espèce grégaire comme la nôtre, la femme enceinte n'a d'autre choix que d'être coopérative : elle a besoin de l'autre pour combler ses besoins de base comme la protection, l'alimentation et le soin de ses autres enfants. Cette période de vulnérabilité, induite par notre mode de reproduction, a très tôt fourni aux hommes un prétexte en or pour manipuler les femmes, et ce, tout au long de notre évolution. Ma mère, qui a eu neuf enfants, comprendra certainement mon histoire.

Dans le modèle de paternité le plus populaire où un enfant a un seul papa, l'homme a traditionnellement insisté pour obtenir un serment de fidélité. Il fournit la nourriture et la protection à une femme qui, en échange, doit lui garantir de ne pas brouiller les pistes de transmission de ses gènes en couchant avec un autre. D'ailleurs, pour plusieurs anthropologues, le partage de la nourriture était historiquement utilisé par les hommes comme arme politique. Le mâle profite ainsi de son statut de pourvoyeur pour manipuler les femmes et leur imposer ses diktats. C'est la façon de faire, si triste soit-elle. Combien de femmes ont accepté l'innommable de la part de leur conjoint pour protéger leurs enfants ? Cette dynamique machiavélique est entre autres perceptible chez nos cousins les chimpanzés qui, comme nous, ont ajouté la viande à leur menu. Dans les mœurs de ces grands singes, la capture des proies carnées est essentiellement le travail des mâles. Et la part allouée à une femelle dépend parfois de la bonne volonté du décideur et de ce qu'il obtient en retour. On a même observé une forme de chantage sexuel mené par les mâles : pas de sexe, pas de viande. En somme, la viande, cette denrée rare et hautement protéinée, constitue un outil de contrôle fort efficace chez les chimpanzés.

Chez les grands singes dont nous sommes, les bonobos offrent un exemple patent (et encourageant) d'une société gouvernée par des femelles. Les mâles,

ici, ne manipulent pas les femelles. Certains pensent que leur régime majoritairement frugivore expliquerait le tout. Ce pouvoir au féminin, qui est d'abord l'affaire des aînées, repose sur un réseau de solidarité solide. On a découvert chez ces singes que les femelles chassent autant que les mâles et qu'elles ont donc leur mot à dire sur le partage de la viande, ce qui leur donne un pouvoir supplémentaire par rapport à leurs cousines chimpanzés.

Les phalocrates planétaires ne renonceront pas de sitôt à leurs privilèges pour accommoder les femmes. Pour elles, la seule façon de se libérer de leur emprise, c'est de combattre dans la solidarité et de noyauter le pouvoir, à la manière des femelles bonobos. Chez les orangs-outangs, dont les femelles vivent en solitaire, les violences des mâles sont omniprésentes pendant la reproduction. La société des bonobos est, au contraire, pacifique. La femelle dominante s'oppose à la violence. Elle n'a cependant aucune gêne à désamorcer les velléités d'un gros mâle ambitieux qui se la jouerait Napoléon, ou encore à réprimander toute forme de violence envers les petits ! Évidemment, prendre les bonobos comme un archétype du pouvoir au féminin est un brin risqué. Pour cause, des dirigeantes injustes et guerrières, la terre en a connu. Disons simplement que c'est là une particularité des bonobos dont l'humanité pourrait s'inspirer. Dans une gynocratie, les choses seraient bien différentes. Plus pacifiques, sans doute. Depuis le début de l'humanité, les hommes ont orchestré des massacres et régné sans partage pour le pouvoir. Il est peut-être temps d'y aller avec la douce gouvernance, la politique de la coopération. Ainsi arriverait-on à honorer le pouvoir et combattre le cynisme.



C'est le réseau social qui fait la force des femelles dans le monde des bonobos, maman. Je dois avouer que, dans ma jeunesse, j'admirais les femmes sérères pour leur solidarité et leur autonomie. Même en ces temps où elles s'effaçaient derrière les hommes, je voyais bien qu'elles étaient plus « modernes ». J'avais même l'impression que certains hommes brillaient d'une lumière empruntée à leur femme – et qu'ils l'ignoraient, sciemment ou non.

Maman, tu as toujours tiré discrètement mon père vers le haut. Pourtant, nul besoin d'un doctorat en psychologie pour se rendre compte qu'à bien des égards, tu étais mieux outillée que lui pour atteindre les cibles que lui-

même devait convoiter en tant que chef de famille. On dit que derrière chaque grand homme se cache une femme. Eh bien, que cette femme réclame maintenant sa place à la lumière, maman. Mon amie ivoirienne Myriam Sy Diawara racontait une histoire que tu vas adorer.

Un jour, Myriam demanda à son grand-père : « Pourquoi, devant l'impasse, les sages du village demandent toujours de suspendre la réunion en prétextant que la nuit porte conseil ? » Son aïeul répondit : « Les hommes dits sages profitent de la nuit pour glaner des conseils auprès de leur femme sur l'oreiller. Et le lendemain, comme par magie, ils reviennent avec la bonne solution. Mais ça, ils ne l'avoueront jamais, bien entendu. Ainsi, pendant que la population loue le discernement des hommes, les femmes, solidaires, se disent : "Tope là !" » Finaudes, elles savent orienter les jugements des hommes tout en leur faisant croire qu'ils décident dans la famille, dans le village et, par extension, dans le pays.

Partout sur la planète, maman, dès que les femmes accèdent au marché du travail, les luttes pour l'égalité et la libération grondent et s'organisent. Et, sur ce chemin cahoteux, la régulation des naissances est au cœur des objectifs à atteindre. Il est tout aussi pertinent de sauver des bébés que de ne pas les concevoir si on n'est pas en mesure de les élever, en ce sens le sort réservé à ces pauvres enfants abandonnés errant dans les mégapoles est terrible. Qu'on soit en Occident ou dans un pays en développement, la liberté de choisir d'avoir ou non un enfant (et dans l'affirmative, le nombre d'enfants et le moment d'en avoir) reste le premier pas vers l'autonomie féminine. Comme la grande majorité des gens, je pense qu'on ne devrait jamais voir l'avortement comme une simple méthode de contraception. Et je crois qu'on a le devoir de tout mettre en œuvre pour ne pas y recourir. Mais pouvoir choisir librement le chemin qui mène à la clinique d'interruption de grossesse doit constituer un droit intouchable. Et que les hommes se le tiennent pour dit : la délicatesse et la retenue sont les mots d'ordre dans cette entreprise douloureuse pour une femme. De tes neuf enfants, maman, seule ton aînée Aïssatou, tombée accidentellement enceinte à l'adolescence, n'a pas terminé sa scolarité. Si le libre choix avait existé à cette époque dans ma région natale, ma sœur, une brillante élève, aurait probablement différé la procréation et poursuivi ses études. Cela aurait eu une incidence significative sur sa vie, mais aussi

sur l'éducation et l'avenir de sa progéniture. J'en suis persuadé. Si être féministe, c'est militer activement pour le droit des femmes, tout homme sensé devrait se définir comme tel, car ce que les femmes réclament n'est ni un privilège ni un caprice, mais leur juste place dans la société. Comment prétendre aimer sa mère, ses sœurs et ses amies et ne pas adhérer à cette requête élémentaire ?



Quand la matriarche des éléphants prend de l'âge

Comme dans les troupes d'éléphants foulant les vastes plaines de mon Afrique natale, dans cette famille qui m'a vu grandir, il y a un pilier central qu'on appelle maman et qui fait office de matriarche. Elle n'était pas la reine des chaudrons, mais elle avait un talent indéniable pour tisser et renforcer les liens de parenté et de solidarité. C'est surtout pour cette raison que je tiens à la remercier, maintenant, dans ces pages.

La perte de sa mère a plongé mon ami François dans une période de questionnements méandreux et de longues tristesses. Tous ses repères semblaient s'être effondrés en quelques jours seulement. Ce drame m'a rappelé la puissance des liens qui nous unissent à nos mères. Sans la sienne, le temps des Fêtes est devenu insipide, incolore et inodore pour François, et sa famille a cessé d'avoir le cœur aux grands rassemblements. Toute famille compte un aimant, très souvent une maman ou une grand-maman, auquel le reste de la parenté vient se coller comme des pièces de métal. Cette rassembleuse, ou cette aiguille qui rapièce le tissu familial, est à nos sociétés ce que les matriarches sont aux troupes d'éléphants de ma savane. Quand les temps durs imposent aux éléphants des transhumances vers des régions plus clémentes, les vieilles femelles expérimentées, qui savent où trouver de la nourriture et des points d'eau, sont celles qui planifient les migrations du clan. Lorsqu'une de ces protectrices s'effondre, une famille mal préparée traverse de sombres périodes d'errance semées d'incertitude et d'anxiété. Le vent agite les arbres dont les ancrages racinaires ont été fragilisés par les aléas de la vie, disait mon grand-père. L'idée qu'un jour j'entrerais dans la maison de ma mère en sachant que je n'entendrai plus jamais sa voix me terrorise. Cette peur malade de perdre sa maman, abondamment documentée par les

psychologues de l'enfance, je la porte. Et il me semble que la distance l'exacerbe. Si mon téléphone sonne la nuit, le sang me glace. Je décroche toujours à reculons parce que je redoute d'entendre la voix sanglotante d'un frère ou d'une sœur, la voix qui m'annonce le pire.

S'il y a une chose difficile, voire cruelle, dans la vie d'un immigré, c'est de ne pas se souvenir du dernier moment partagé avec sa mère ou son père parce que sa dernière visite remonte à trop loin. Même si j'adore mes deux parents, ce sentiment est plus puissant envers ma mère. Pour cause, une maman aimante incarne l'amour inconditionnel dans sa plus pure manifestation. « Même si tu avais ressemblé à un monstre, je n'aurais pas hésité à te donner le sein », disait la mienne. Perdre sa mère, c'est perdre la seule personne qui serait là même si on devenait légume, et ça, ce n'est pas banal. Je redoute bien plus le départ de maman parce qu'elle est le pilier central sur lequel repose notre édifice familial. Même pour mon père, maman est la matriarche de notre troupeau d'éléphants. Il répète parfois qu'il souhaite mourir avant elle ; l'inverse lui serait insupportable.

Dès que la matriarche disparaît, ses proches rejoignent le grand groupe des esseulés. Ils le confirment : « Depuis que maman est partie, ce n'est plus pareil. On se réunit moins souvent. On s'éparpille. On se perd de vue... » C'est comme si, en tirant sur un seul fil, on défaisait tout le tricot, une maille à la fois, ce bon vieux tricot, si doux, si chaud, si solide. Vous le savez probablement autant que moi : c'est surtout lors des rassemblements familiaux que le vide causé par la disparition d'une matriarche est le plus prégnant. Voilà pourquoi il m'arrive de dire à mon fils qu'on gagnerait beaucoup à détourner le regard de ce papa Noël, qui nous fait crouler sous les cadeaux, et à prendre le temps de remercier nos mamans et grands-mamans Noël. Celles dont le cœur réchauffe bien davantage que le feu dans la cheminée. Celles qui brillent comme l'étoile à la tête de nos sapins généalogiques et sans qui la fête, malgré toutes ses bougies, ses guirlandes et ses ampoules colorées, perdrait très certainement de sa lumière.

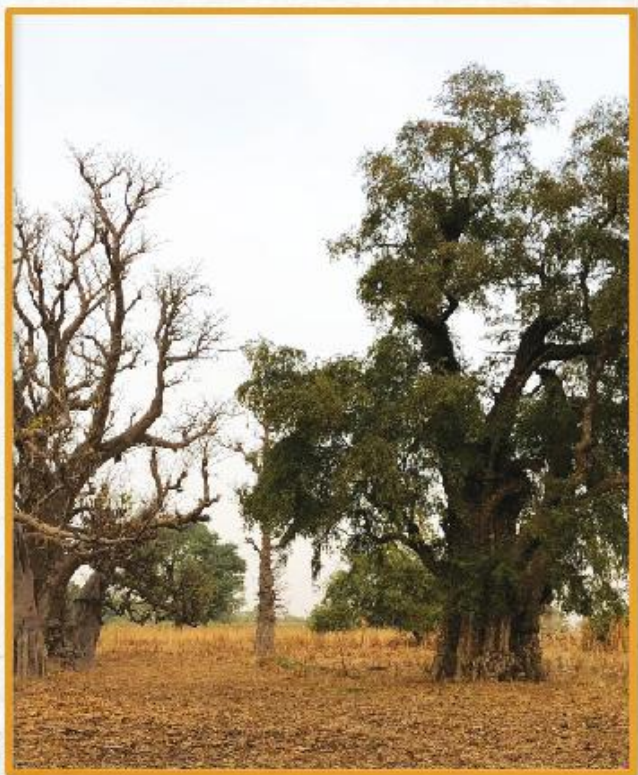
Maintenant que ma mère zieute la terre, la peur envahit constamment mon cœur d'expatrié, et j'éprouve un besoin irrépessible de prendre l'avion pour retourner auprès de mes parents. À ma dernière visite, qui remonte au mois de janvier 2018, maman m'a dit :

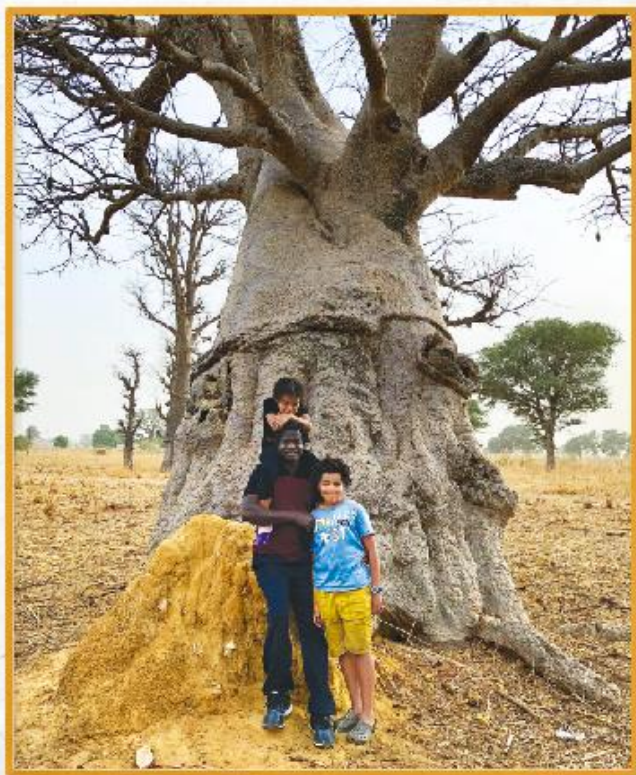
« Boucar, ton père pensait que tu ne serais jamais un grand coureur, mais il avait tort. Tu es un champion de la course malgré une jambe handicapée. Tu as couru après les vaches, après les études, les diplômes, les filles, le succès. Maintenant que tu vieillis et que le poids de l'âge te pèse un peu plus, tu gagnerais à ralentir. Il est préférable de marcher pour ne pas arriver trop rapidement à l'inévitable gouffre de la mort. Je sais, mon fils, que dans ce mode de vie occidental qui t'habite désormais, il est difficile d'avancer à sa propre vitesse. Lorsqu'on est au beau milieu d'un peloton dense qui nous impose son rythme, suivre la cadence devient parfois la seule possibilité envisageable. Mais tu sais, Boucar, sur ce chemin de la vie, tant qu'on est jeune coureur, ça va ; on se rend à peine compte qu'on court puisqu'on a de l'énergie à revendre. Tu verras qu'en vieillissant, alors que tu souhaiterais que tes enfants et tes futurs petits-enfants restent avec toi, te parlent davantage, te visitent plus souvent, tu trouveras que ce sont eux qui n'ont pas le temps. Ils courront à leur tour. Après leur queue, leurs chimères, leur vie. C'est pour cette raison qu'il faut chérir les points d'ancrage familiaux, eux qui rameutent de temps en temps tous les coureurs solitaires au même point. La vie nous pousse souvent à courir après ce qui fuit alors qu'on devrait chérir ce qui reste. Pour ne pas te perdre, Boucar, prends le temps de marcher main dans la main avec ta femme et tes enfants. Si les membres d'une même famille sont les parties d'un même cœur, nous devrions tous ralentir un peu. Il sera alors plus facile pour toutes les parties de ce cœur de battre au même rythme.

« Mon fils, quand je regarde ce que tu es devenu, il m'arrive de penser que tu devrais parfois remercier secrètement cette incompétente infirmière qui t'a infligé ce handicap, car ce que je considérais comme une fatalité est presque devenu pour toi un cadeau de la vie. Ton histoire est celle d'un garçon que son père disait avoir une bonne et une mauvaise jambe et qui ne sait plus laquelle est la bonne et laquelle est la mauvaise. Au-delà des conseils de ton oncle Thiaka, tu dois aussi ton revirement spectaculaire à tous ces gens qui t'ont donné de la force, mais aussi à ceux qui t'ont invectivé et discriminé. En se moquant de ton physique, ils t'ont poussé à développer des outils de résilience et à ouvrir plus large les bras et le cœur. »

Ma mère comme bien des mamans est un baobab sous lequel viennent se réfugier les membres de la famille élargie en manque de réconfort. Quand un arbre de son envergure s'effondre, il arrive que ceux qui profitaient de son

ombre et de sa générosité vivent de grands moments de tristesse, de nostalgie et d'incertitude. Mon ami François, qui a perdu la sienne il y a deux ans, ne rate pas une occasion de me rappeler la chance que j'ai d'avoir encore la mienne. Et si on ne leur disait jamais assez qu'on les aime !





Permettez-moi de remercier ma conjointe, Caroline, et mes enfants, Joëllie et Anthony, pour l'inspiration et le bonheur qu'ils m'apportent tous les jours. Un merci particulier à ma blonde pour ses idées et ses conseils qui ont enrichi ce livre, à Mathieu Fournier pour la profondeur et la richesse de son travail de révision et à mon collaborateur de longue date Louis-François Grenier pour ses touches toujours porteuses de sourires et d'émotions. Merci aussi à ma maman et mon papa que j'adore, aux mères de mes amis d'enfance qui m'ont traité comme leur fils et à mes frères et sœurs !

Merci à toutes mamans de la terre pour ce que nous sommes !

Boucar Diouf



POUR L'AMOUR DE MA MÈRE ET POUR REMERCIER LES MAMANS

«Maman, je tenais à raconter la femme exceptionnelle que tu es dans ces pages pour que ton esprit continue de vivre dans le cœur de tous les gens qui liront ces lignes. Qu'ils s'approprient tes sagesses sur la famille, la solidarité, le bien-être ensemble. À travers ton histoire, que je raconte dans ce petit bouquin, je salue du même souffle le travail et l'amour de toutes les mères de la terre. Merci d'être ce que vous êtes, mères aux francs cœurs, merci pour ce que nous sommes et pour ce que nous serons.»

Dans ce nouveau livre, Boucar Diouf nous ouvre son cœur et livre toute la tendresse et l'admiration qu'il porte à sa mère. Il nous transporte encore une fois dans son univers singulier et offre, dans un récit émouvant, un merveilleux hommage aux femmes et aux mamans du monde entier.

éditions lapresse.ca



les
éditions
LA
PRESSE

BIEN AVANT
LES MÉDICAMENTS
ET LES DOCTEURS,
DISAIT MA MÈRE,
L'HUMAIN RESTERA
TOUJOURS
LE MEILLEUR
REMÈDE POUR SON
PROCHAIN.

oooooooooooooooo

Boucar Diouf

Né au Sénégal, où il a étudié la biologie, Boucar Diouf arrive au Québec dans les années 1990 pour y faire un doctorat en océanographie. Scientifique, humoriste et animateur de radio et de télévision à Radio-Canada (*La nature selon Boucar*), il a aussi écrit plusieurs livres, entre autres les succès de librairie *Rendez à ces arbres, ce qui appartient à ces arbres*, *Boucar disait... Pour une raison X ou Y*, *Sous l'arbre à palabres*, *mon grand-père disait... 2.0* et *Apprendre sur le tas*.

oooooooooooooooo